

MAGAZINE

AOUT

MENSUEL

PRIX : 5 ^{FR.}



JACQUELINE FRANCELL

QUE NOUS APPLAUDIRONS DANS "MIRAGES DE PARIS" ET "ENLEVEZ-MOI" (PRODUCT. PATHÉ-NATAN)

DANS CE NUMÉRO : DES ARTICLES DE JOSÉ GERMAIN, LUCIEN WAHL, ALEXANDRE ARNOUX, MARCEL CARNÉ, LUCIENNE ESCOUBE, FRANCIA-ROHL, ETC..., ETC...
DEUX FILMS RACONTÉS : "MONSIEUR ALBERT" ET "JEUNES FILLES EN UNIFORME"

En préparation

Annuaire Général de la Cinématographie 1932-33

SI vous appartenez à la grande corporation cinématographique, vous devez vous assurer que votre nom figurera bien dans notre prochain annuaire, édition 1932-33. Envoyez-nous d'urgence tous renseignements qui seront publiés gratuitement.

Le DISQUE ROUGE 3^{fr.} 50

Des Romans d'Aventures, des Romans d'Action d'Auteurs les plus connus

Viennent de paraître :

C. J. CUTCLIFFE HYNÉ
KATE MEREDITH

ARTHUR MORRISON

SOUS LA GRIFFE DE MARTIN HEWITT

Derniers volumes parus dans cette collection :

CONAN DOYLE : AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES ; NOUVELLES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES ; SOUVENIRS DE SHERLOCK HOLMES ; RÉSURRECTION DE SHERLOCK HOLMES ; SHERLOCK HOLMES TRIOMPHE. — M. CONSTANTIN WEYER : VERS L'OUEST. — CHRISTIAN DE CATERS : LE MALÉFICE DE JAVA. — E. W. HORNUNG : Un Cambrioleur amateur : RAFFLES ; LE MASQUE NOIR : Aventures de Raffles ; LE VOLEUR DE NUIT : Dernières aventures de Raffles. — CAMILLE PERT : LA PETITE CADY. — ANDRÉ ARMANDY : LE MAÎTRE DU TORRENT. — CHARLES FOLEY : KOWA LA MYSTÉRIEUSE.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

Chaque volume comprend 256 pages imprimées sur beau papier, sous couverture illustrée en couleurs.

IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE, 94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

1 9 3 2 MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

AOUT

12^e Année.

Numéro 8.

Sommaire

Rendez-moi mes belles images <i>José Germain</i>	3
Pour les réalisateurs en quête de figurants : la Rombière <i>J. S.</i>	6
G. W. Pabst au travail <i>Alexandre Arnoux</i>	7
A la recherche des cœurs <i>Lucien Wahl</i>	8
Conrad Veidt va interpréter à nouveau « Caligari » <i>J.-Roger Sauvé</i>	11
Succès et Reflets <i>Marcel Carné</i>	12
Un artiste : Vladimir Sokoloff <i>Lucienne Escoube</i>	16
« Monsieur Albert » <i>J. Hayce</i>	17
Des Livres près de l'Écran <i>Jacques Sempré</i>	22
Molière, rue de la Villette <i>Francis-Rohr</i>	23
Concours des Curieux : Liste des Lauréats	26
Public de Cinéma : Salles de quartier <i>Claude Vermorel</i>	27
« Jeunes Filles en Uniforme » <i>Jean Valdois</i>	28
La gare de Lyon dans un studio anglais <i>J.-Roger Sauvé</i>	32
Mont Saint-Michel au péril de la mer <i>Eugène Le Mouél</i>	41
La Vogue du Sketch <i>J. de M.</i>	42
Dans les studios	43
Les Films devant le Public <i>Le Fauteuil 48</i>	44
Échos et Informations <i>Lynx</i>	46
Les Films du mois <i>Marcel Carné et Jean Valdois</i>	47
Les Éphémérides du Cinéma	50
Revue de Presse <i>P. P.</i>	52
« Ciné-Magazine » à l'étranger	53
Le Courrier des Lecteurs <i>Iris.</i>	54

ÉDITORIAL

APRÈS plusieurs semaines de discussions qui furent, paraît-il, laborieuses, le ministre de l'Éducation nationale a enfin communiqué aux journaux le nouveau décret de contingentement pour l'année cinématographique.

On peut le regretter, mais certaines réglementations étrangères (pourquoi le cacher, il s'agit surtout de l'Allemagne, dont le contingentement, sous la pression des milieux nationaux-socialistes, est particulièrement rigoureux cette année) avaient rendu nécessaire la mise en œuvre de notre part d'un système de compensation.

Le ministre, en édictant le nouveau statut du cinéma, a surtout apporté tous ses soins à la délicate question du *dubbing*, dont nos oreilles eurent parfois tant à souffrir. C'est ainsi qu'aucun film ne pourra obtenir le visa, si le travail de post-synchronisation n'a pas été réalisé dans des studios situés en territoire français et si le film est présenté sans mention du pays d'origine et indication des noms des artistes interprétant la partie visuelle et la partie parlée.

C'est là une mesure pleine de bon sens et qui doit recueillir tous les suffrages des spectateurs.

En ce qui concerne la production française proprement dite, seront seuls considérés comme films français les films réalisés par une maison de production française dans des studios situés en territoire français avec le concours de 90 p. 100 d'éléments français.

Comme cet article eût pu paraître rigoureux à certains, celui qui suit laisse entendre qu'il y aura une tolérance en ce qui concerne les films qui ne rempliraient pas toutes les conditions précitées, mais auraient été entièrement tournés en territoire français, comme c'est le cas d'*A nous la liberté* ! par exemple.

Hélas ! autrement grave et même intolérable nous apparaît le dernier article, suivant lequel un film original en langue étrangère ne pourrait être projeté dans plus de dix salles en France.

Si nous comprenons bien, une œuvre splendide comme *Jeunes filles en uniforme* n'échapperait pas à cette mesure, à moins qu'on en effectue le *dubbing*.

Est-ce cela que notre ministre de l'Éducation nationale a voulu ? Nous nous refusons pour notre part à le croire.

INTÉRIM.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 50 fr. — Six mois, 28 fr. — Trois mois, 15 fr.
BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr.
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm) : Un an, 75 fr. — Six mois, 40 fr.
— (Pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e). Téléphone : Danton 36-67.
Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).

Le "JACKY-STELLOR"



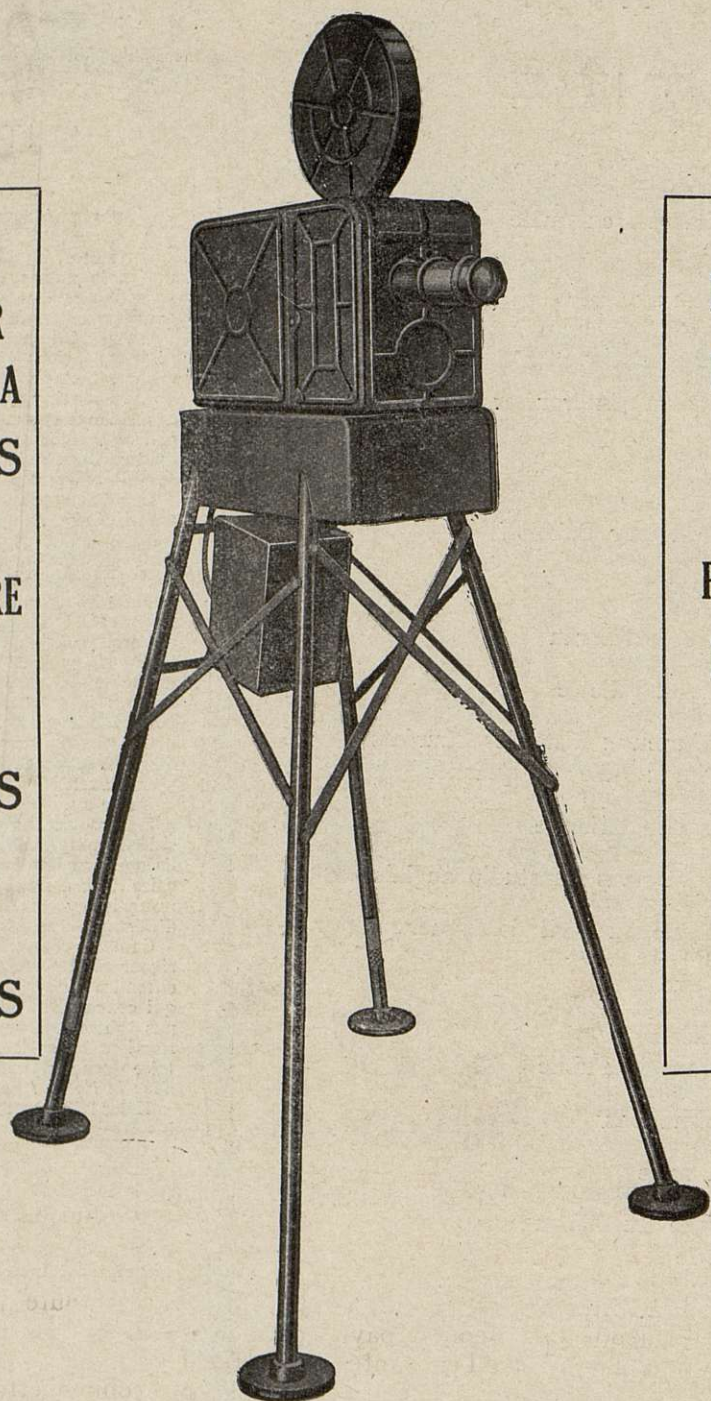
pour la Moyenne Exploitation



PUISSANCE
LUMINEUSE POUR
PROJETER JUSQU'A
30 MÈTRES

PUISSANCE SONORE
POUR SALLES
JUSQU'A
800 PLACES

ÉCRAN DE
3 MÈTRES



PROJECTION
IMPECCABLE

PURETÉ SONORE
INÉGALABLE

SÉCURITÉ
COMPLÈTE

POSTE SIMPLE OU POSTE DOUBLE Type "PORTATIF" et
Type pour installations "FIXES"

DÉMONSTRATIONS : Chaque jour aux Établissements A. DEBRIE, 111, rue Saint-Maur.
Chaque Mardi matin, à 11 heures, au Cinéma RIALTO, 7, rue du
Faubourg-Poissonnière.

RENDEZ-MOI MES BELLES IMAGES PAR JOSÉ GERMAIN

Ah! Monsieur, que c'était
beau, on aurait dit du
muet!

Telle fut l'exclamation
de cette jeune et belle
inconnue qui sortait en
même temps que nous de
Marivaux, où l'on venait
de projeter *La Lumière bleue*.

Tous les spectateurs sem-
blaient ravis, et chacun
évoquait le passé, avec le
regret d'être privé depuis
trop longtemps de la belle
image réelle et irréaliste par
quoi l'on nous arrachait,
dans les beaux jours du ciné-
ma d'action, à la quotidien-
neté triste de la vie.

J'avais, pour mon compte,
tout le jour subi dans un
grand vélodrome parisien
l'assassinat de l'ouïe par
une de ces machines par-
lantes qui représentent,
paraît-il, les progrès et à qui nous avons envie de
crier : Silence ! Las ! elles ne comprennent rien.

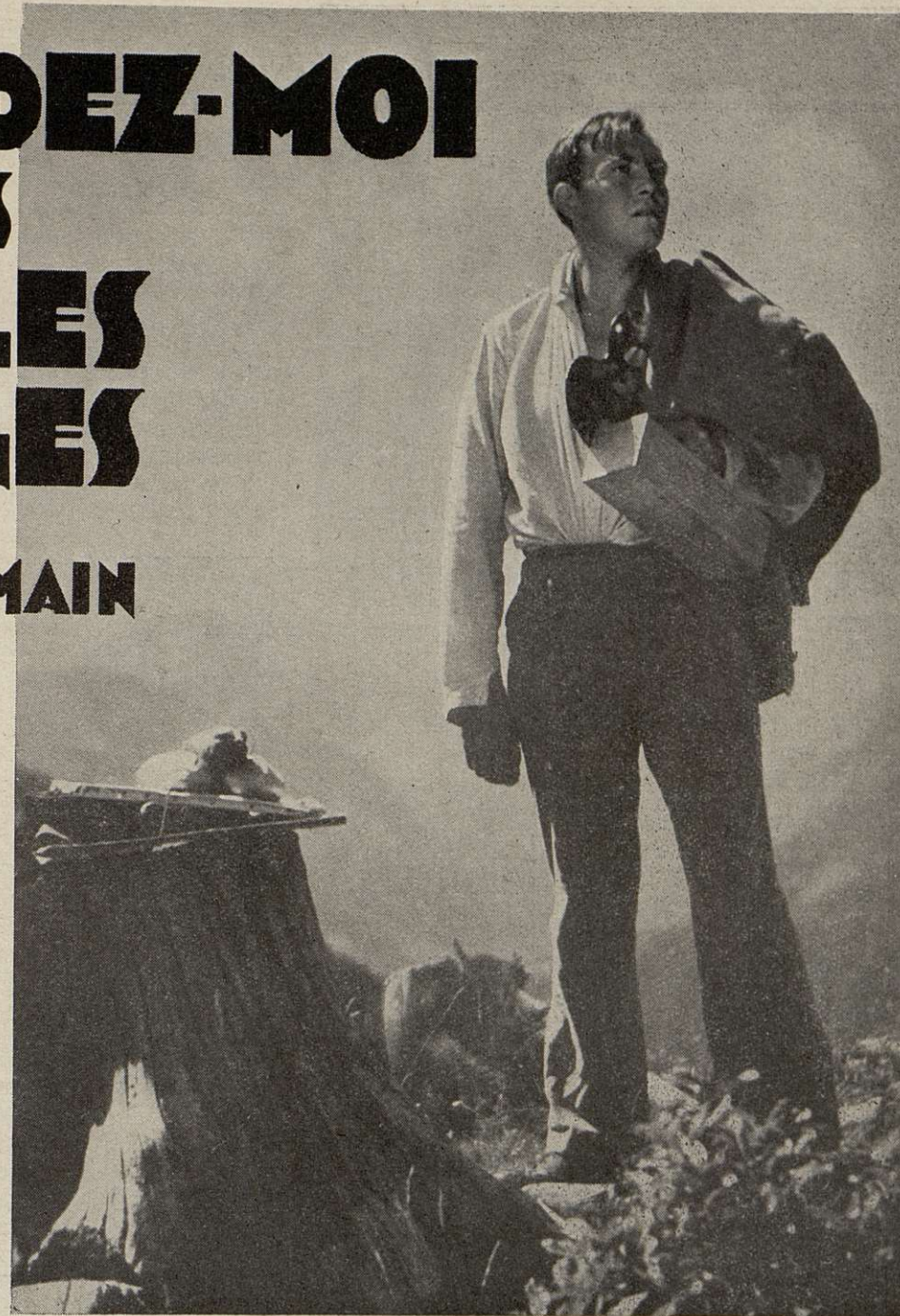
Mais mon oreille voulait du repos et mes yeux du
spectacle. Grâce à *La Lumière bleue*, j'obtins à la fois
l'un et l'autre.

A peine avions-nous applaudi aux premiers pay-
sages empruntés à l'Alpe dolomite que l'enchan-
tement nous gagnait.

Comme autrefois nous allions faire un beau voyage
très loin, très haut, sans fatigue, sans danger, sans
frais. Le rêve nous emportait au rythme d'une ado-
rable légende, pure et naïve et charmante, encadrée
de visages angéliques et de figures pittoresques.

A nouveau, l'attrait de l'inconnu se précisait, nous
étions pris, séduits, enlevés sur les ailes d'un ado-
rable songe de féerie, dignes de *Mille et une nuits*.

L'histoire a toute la puissance de la simplicité :
« Cette lumière mystérieuse est le symbole visible



du culte superstitieux qu'ont pour les sommets inac-
cessibles les paysans de la vallée collés à leur lourde
terre.

» Junta, enfant perdue, dont personne ne connaît les
parents, est une toute jeune fille. On la traite en
étrangère, elle est pourchassée par les hommes et
détestée des femmes. Son regard inspire une crainte
inexplicable, comme cette « lumière bleue » qui scintille
là-haut, les nuits de pleine lune. Tous les audacieux
qui ont tenté l'ascension ont disparu. Leur mort, aux
yeux de tous, est sûrement le fait de Junta, cette
sorcière, qui seule connaît le difficile sentier qui y
conduit.

» Un jeune peintre, Vigo, séduit par le pittoresque de
la contrée, a décidé de passer quelques jours dans ce
joli village. Il sourit de toutes ces superstitions.

» Pourtant, une nuit de pleine lune, un paysan, pris
à son tour par le mystère, est parti à la conquête de



cette clarté maléfique : il s'est écrasé dans un précipice.

» Avec beaucoup de peine, Vigo parvient à arracher la jeune fille à la fureur des paysans, et Junta, épouvantée, s'enfuit dans cette montagne, son amie, chez son petit camarade, le petit berger Guzzi. Mais Vigo n'est pas sans avoir subi le charme singulier de Junta. Là-haut, parmi les rochers désolés, il la rejoint et, peu à peu, entre eux, quelque chose de doux, d'indéfinissable, règne et grandit.

» Une nouvelle nuit de pleine lune, dans la clarté laiteuse de ce beau ciel, Vigo aperçoit Junta... L'amour, l'angoisse, la peur peut-être, quelque chose de très puissant le domine, le soulève. Et, avec une force qu'il ne se connaissait pas, il escalade la montagne, ignorant du danger. Il suit Junta, qui poursuit sa périlleuse ascension. Il n'a qu'à marcher sur ses traces...

» Brisé de fatigue, Vigo atteint enfin cette cime invincible. Il se trouve au centre d'une grotte de cristal bleu toute scintillante sous les rayons de la lune. Une vraie féerie l'environne. Junta, sa Junta aimée, est là, assise, immobile, toute baignée de cet étincellement d'azur. L'apparition de Vigo jette sur son visage une épouvante... elle semble sortir d'un rêve lointain... Le lendemain, Vigo prend la résolution de dévoiler aux paysans le mystère de la « lumière bleue », cause de tant de désastres. Cet amas de cristaux précieux serait une fortune pour ceux d'en bas, écrasés de misère. Et, descendu dans la vallée, il dit tout aux paysans en leur indiquant le chemin qui y conduit.

» Cette nouvelle a bouleversé tous les esprits. A la

peur de naguère succède la soif du lucre. Des expéditions s'organisent. Vigo est fêté comme un bienfaiteur.

» Là-haut, Junta, toujours seule, erre, inquiète, se sentant confusément environnée de dangers nouveaux. Elle court à la grotte... Sa grotte est bouleversée, saccagée, souillée ! Les trésors sont partis ! Un goût de mort dessèche ses lèvres, quelque chose de très cher vient de succomber... Son rêve, son bonheur, tout cela est brisé, anéanti à jamais !...

» Le lendemain matin, Vigo monte vers Junta. Il grimpe très vite, impatient de la rejoindre enfin, de lui offrir une belle existence, digne de son cœur. Enfin !... voici ! la grotte ! Il appelle : « Junta ! Junta ! » Mais Junta ne répond pas... Elle ne répondra plus jamais... Elle gît là, sur le seuil de la grotte profanée... Elle n'a pas pu lui survivre... »

La force aimantée de ces belles légendes est insoupçonnable ; elle est faite de tous les prolongements que l'imagination humaine accorde au mystère des choses toutes-puissantes.

La Lumière bleue, qui abrite tous les riches symboles, s'égale aux plus purs contes d'Anderson et, grandie par son décor même, elle inspirait à l'auditoire une belle leçon de sérénité philosophique.

L'idéal inaccessible est là, d'autant plus inaccessible qu'à la seconde où l'homme l'a trouvé, l'idéal profané s'évanouit. Admirable glose qui vaut les prêches de Sorbonne et la casuistique des Parlements.

Mais admettez que cette haute fresque d'images magnifiques ait été souillée de dialogues, tout de suite le charme était rompu. On redescendait



au terre à terre des pauvres mots au sens limité, aux répliques incompréhensibles qui requièrent toute l'attention pour d'impossibles traductions, aux abominables sons nasillards qui fatiguent, énervent et révoltent.

La parole sur ces enluminures, c'était le jouet émouvant, brisé avant de nous livrer son secret, c'était la chute verticale du septième Ciel à la septième Fosse.

Nous eûmes le bonheur de relire la vieille légende muette d'autrefois, cette bonne légende toute simple qui ne ressemblait point à des travaux forcés d'esprit : *les petites légendes sous la grande légende*.

Point de fatigue : on sortit de là, émerveillés, grandis par une minute de beauté, baignés de cette « lumière bleue » qui, pour nous, reste un emblème de paradis.

Dès lors, le cinéma avait le droit de parler au Gouvernement et de lui dire qu'il était éducateur, le seul grand éducateur de nos jours.

* *

Oui, mais quand l'heure de la réflexion fut venue, que d'amères réflexions affluèrent à nos cerveaux satisfaits !

Quoi ! ce film ne valait guère plus, après tout, qu'un grand nombre de bandes muettes ou sonorisées de l'ère cinégraphique d'action.

Près de nous, il évoquait *Les Monts en flammes* et *Les Prisonniers de la Montagne*.

Pourquoi donc notre admiration s'exaltait-elle à ce point ce soir ?

C'est que nous sommes de plus en plus privés, sevrés par le parlant de tout ce qui était notre joie. Avant on allait au Cinéma comme poussé par une soif d'inconnu, une passion de départ pour l'aventure, aujourd'hui, devant la lamentable série de scénarios



pénuriques qu'on nous exhibe, nous n'y allons plus que par habitude.

Songez au nombre incalculable de navets indéfendables, conçus en prison, qu'on nous servit cette année ! Ça ressemblait à du travail en série, rédigé par des syndicats de mercenaires, en vase clos. Ça faisait recette parce qu'il n'y avait que cela, mais quelle chute dans les chiffres tout de même.

Une seule belle image : *Les Croix de bois*, on s'y est rué, comme on s'était rué aux autres grandes et belles images : *Quatre de l'Infanterie* et *A l'Ouest, rien de nouveau*.

Ce n'est pas la guerre qui attirait, c'était l'image. Quand on a voulu faire de la guerre une leçon de politique, on a échoué, et c'est bien fait.

Les leçons du cinéma ne doivent pas être soulignées ; elles se dégagent tout naturellement de l'action. Chaque cerveau, suivant sa formation, l'y découvre et l'adapte à sa pensée. N'essayez point de violenter les âmes.

Le travail au studio, qui n'est qu'une méthode paresseuse, a privé les scénaristes des plus grands ressorts de l'écran : le plein air, la nature et le décor vivant.

Dépensez du génie et un trésor pour animer le carton-pâte, jamais vous ne parviendrez au simple et mirifique effet d'un troupeau de moutons passant sur la haute montagne.

Le son qui nous brise le tympan n'aurait dû être qu'un comparse. Hélas ! on lui a donné la première place parce que les chansons rapportent et qu'un gros mot fait rire !

Le film parlant est devenu école de mauvais

goût, et les meilleurs amis du cinéma ne peuvent se réjouir de la pente sur laquelle il glisse en ce moment.

Car il va vite et bas, comme allait vite et bas, ces dernières années, certain frère de la grande famille du spectacle : le théâtre mort pour avoir violé les règles de son indispensable tradition.

Sur la scène, on méprisa le ressort dramatique, l'intérêt de l'intrigue, l'harmonie des proportions, l'art de nouer et de dénouer l'aventure ; chaque spectateur, dès lors, ne pensa qu'à se retirer après le second acte, rien ne le retenait plus.

Et puis, un jour, le public ne vint pas.

Déjà, certaines semaines, dans certains grands cinémas, on entre moins pour le film que pour les variétés qui l'assaisonnent.

Vivent les condiments quand le plat est insipide, mais pourquoi ne reviendrait-on pas en arrière, c'est-à-dire aux bons plats ?

On reparle de *Ben Hur* !

On demande un Conservatoire du film !

On exige une rétrospective du cinéma.

On veut revivre les grandes minutes des grandes projections du passé, comme on a voulu revoir à Odéon *La Tour de Nesle*, ce vieux mélo, recordman

des recettes de l'année. Par-dessus les cabales d'une heure et les emballlements d'une mode, il y a l'éternelle qualité qui passe, se défend et triomphe un jour.

La Lumière bleue nous a consolé en un soir de bien des déceptions ; elle nous a rendu le courage de protester une fois de plus contre cette monstruosité : le dialogue filmé.

Ah ! Messieurs, rendez-nous nos belles images !

Revenez au plein air, à la réplique claire, courte comme une légende d'autrefois ; joignez-y au besoin, pour renforcer l'atmosphère, une belle chanson lointaine avec orchestration douce ; revenez surtout à l'action bien conduite, dont le dialogue intempestif a brisé le mouvement.

La cinégraphie ne fut pas inventée pour les oreilles, mais pour les yeux. On n'a pas le droit de dénaturer un art. Gare au choc en retour !

Et souvenez-vous de ce mot spontané, épinglé par une spectatrice sur sa propre joie :

— *C'était beau ! On aurait dû du muet !*

JOSÉ GERMAIN.

(Les photographies qui illustrent cet article sont extraites de « *La Lumière bleue* ».)

Quelques spécimens de "bipèdes" stylisés pour réalisateurs en quête de figurants

1. LA ROMBIÈRE ⁽¹⁾

ELLE paraît être faite tout entière de lignes concentriques, qui, commençant par les rides de son front, se continuent par les plis de son cou et les rangs de perles de ses colliers, pour réapparaître aux chevilles sous des bas de soie trop clairs.

Car la rombière est surtout grasse, d'une graisse qui paraît couler sous la peau impuissante à en maîtriser les fantaisies burlesques, d'une graisse d'un ton mal défini et que personne (sauf ceux qui sont admis dans sa ruelle) ne définira jamais, tant il se perd sous les crèmes de toutes couleurs.

Ayant lu quelque part que les hommes préfèrent les blondes, elle le sera pour l'éternité, mais ses sourcils ne consentiront pas à être autre chose qu'une ligne au fusain sur es arcades épaisses et éboisées.

L'âge ? Au-dessous de soixante, si ses dents sont encore vraies. Au-dessus de soixante-quinze, si elle sort toujours avec le même gigolo.

Les sandwiches et les petits-fours, qu'elle engouffre toute la journée sans avoir l'air d'y toucher, suffisent à sa subsistance. C'est une professionnelle des buffets.

C'est presque le seul endroit où on la voit debout, car elle affectionne particulièrement la position assise, qui lui permet, lorsque tout est bien tassé, de cuver avec le sourire.

Nous la voyons alors les jambes légèrement écartées et jouant du face-à-main.

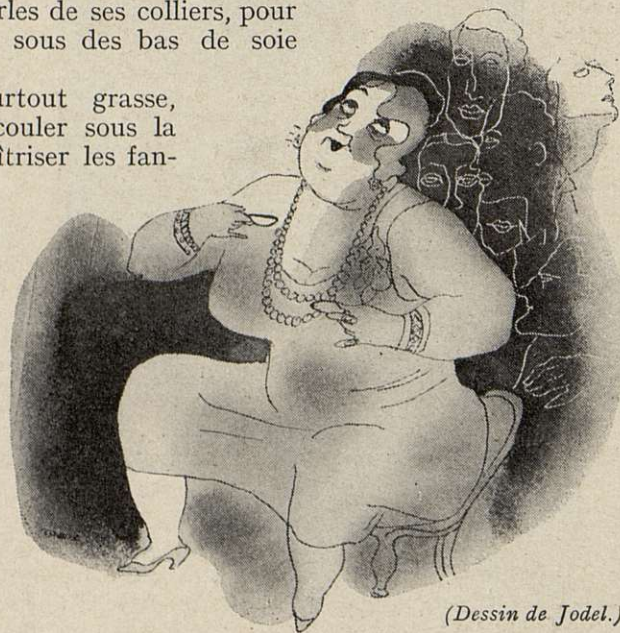
Car le face-à-main est de rigueur.

Sa race n'est pas méchante, et un rien lui fait plaisir.

Elle met facilement la main à son sac pour payer quelques menus services, même ceux d'un

genre un peu particulier.

Sa démarche est lourde de tout son passé, et ses yeux ont des reflets de bouges et de boudoirs.



(Dessin de Jodel.)

(1) Cette étude fantaisiste est la première d'une série à suivre.

G. W. PABST AU TRAVAIL

Par ALEXANDRE ARNOUX ⁽¹⁾

C'EST un beau spectacle que de voir G. W. Pabst au studio, un spectacle à la fois calme, animé, intense et dépourvu de fracas. Cet homme possède, à un degré rare, le don d'insuffler son âme aux autres hommes, de les grouper, de les lier dans une pensée commune issue de lui, de les persuader qu'ils agissent de leur propre mouvement quand ils ne font que l'exprimer, lui, de les enchaîner et de les dominer par le sentiment de la liberté. Chacun lui obéit obscurément et croit improviser. Un maître d'œuvre en vérité, un grand architecte des images et des sons, un chef d'équipe, un cœur de compagnonnage. De la vedette au balayeur, il n'y a personne à qui il ne procure l'illusion, la certitude de participer, personne dont il ne tienne, au creux de sa main ferme et dure, les plus secrètes commandes.

Sa gentillesse proverbiale, sa bonne humeur, sa patience, son égalité ne dissimulent qu'à l'observateur superficiel et de passage une discipline, presque terrible à force d'être souple et veloutée, qu'il impose à tous et à soi-même. Car il ne se passe rien, il ne s'enivre jamais de sa facilité, de son exubérance d'imagination visuelle ; il les mate implacablement sans prendre peut-être, pour soi, les ménagements qu'il réserve aux autres. Cela se lit dans son œil, quand on le connaît.

Une lueur courte et brève qui ne trompe pas. Il se cherche, il se condamne, il remet l'ouvrage sur le métier. Il n'accable jamais les tiers, il prend la responsabilité entière de ce qui sort de sa main. Il laisse de grandes initiatives à ses collaborateurs, mais qu'il suscite, dirige, endosse et couvre. Sa puissante originalité chauffe et n'étouffe pas. Ceux qui travaillent sous ses enseignes lui laissent un peu de leur âme ; c'est un présent qu'il ne refuse jamais. Il se répand beaucoup ; il reçoit beaucoup. Riche nature, avide, libérale, olympienne, sans réticences et sans égoïsme, qui asservit joyeusement, étant elle-même esclave de sa création.

(1) Cet article est extrait d'une très belle plaquette éditée par la S. I. C. à l'occasion de la première de *L'Atlantide*.

G. W. Pabst vit au centre de la camera. Il faut l'observer devant un décor ou un site naturel, devant un visage, un objet. Il découpe l'image avec le tranchant de la main, il dessine le champ, la courbe et la cadence du *travelling*, la course du chariot et du micro ; il rythme avec tout son corps : il détermine l'espace et l'assortit au temps ; on a parfois l'impression qu'il ne pense pas, qu'il se trouve arraché à soi-même par le caprice d'un

dieu, qu'il fabrique, presque inconsciemment, un monde avec des pièces et des morceaux de notre univers. Pas une note, pas un papier, pas un souvenir peut-être. Il est la proie de la circonstance et du moment. Mais ce puzzle instantané, par prodige, s'encastre, s'ordonne dans le plan. Au fond de Pabst, cohabitent une fureur créatrice et un comptable, une force sauvage et un économiste, un distributeur de cette force.

Silence concentré, contention extrême ; pas une mouche, pas une respiration, pas une lampe qui grésille. Pabst accroupi, à l'affût sur le chariot comme la panthère sur la branche, chasse son gibier, l'accule, le pousse à ses derniers retranchements, assiege ses refuges, ombre, lumière, face d'acteur, vibrations de la parole. Les cadences et les passions, numéro par numéro, pièce par pièce, marquent son front, son regard, y affleurent ; son sang agile

écrit l'action sous la transparence de son masque... Puis, soudain, d'un coup, il se désinerve, se délivre, bondit comme un enfant, éclate de ce rire planétaire qui éteint les projecteurs, décontracte le studio, rend à la troupe des artisans du film le souffle et la salive. Le temps de renouveler la pellicule, de laisser Pabst épuiser son rire, se détendre et se recharger, ôter, s'il l'a encore, son veston, pull-over, son col, se dévêtir un peu plus qu'il ne l'est, songer à une combinaison de jeu d'échec, à l'arome d'un certain Calvados qu'on lui a rapporté de France, le temps de rompre l'enchantement et de le renouer, le peuple des images va jouer, d'une prise de vue à l'autre, d'une trêve de cinq minutes.

ALEXANDRE ARNOUX.



(Studio G.-L. Manuel Ires.)
G. W. Pabst dédicant sa photographie au cours du déjeuner organisé à l'occasion de la première de « *L'Atlantide* ».

A LA RECHERCHE DES CŒURS

par LUCIEN WAHL

QUEL est le nom le plus souvent porté par des personnes qui s'intéressent pratiquement au cinéma en France ? Sans doute celui de Bernard. Parmi les artistes : M^{me} Jeanne Bernard, MM. Alex Bernard, Armand Bernard et quelquefois (rarement)



...vous placerez une jolie fille qui souffrira.

M. Léon Bernard. Un musicien : M. Armand Bernard. Un écrivain qui composa des scénarios : M. Tristan Bernard. Un de ses fils, metteur en scène : M. Raymond Bernard. Oserai-je dire que ce n'est pas assez et que je voudrais pouvoir joindre à cette liste l'autre fils de l'auteur des *Mémoires d'un jeune homme rangé* ? J'entends bien que M. Jean-Jacques Bernard, qui aime le théâtre, ne se passionne peut-être pas pour l'écran. Mais ce que je sais, c'est qu'il pourrait utilement conseiller des éditeurs de films. Notez que je ne le connais que par ses livres et ses pièces, mais, chez lui comme chez M. Maurice Maeterlinck, je perçois un pouvoir de suggestion qui devrait être une des vertus les plus importantes de l'art cinématographique.

Mais remarquez, en outre, que les auteurs les plus proches parents du film ne sont point considérés comme tels.

Il ne s'agit pas de préconiser des concours quelconques que des industriels demanderaient aux écrivains, mais, puisque l'on tient encore au système de la collaboration des dramaturges et des romanciers, il vaudrait peut-être mieux s'adresser, — au moins, en manière d'essais, de tentatives, — à des

gens sincères, pénétrés de leur art et, par conséquent, de la vie et non pas uniquement de fabriquer n'importe quoi pour « faire » de l'argent.

Si je nomme M. Jean-Jacques Bernard, c'est d'abord à cause des qualités que j'ai dites tout à l'heure, ensuite parce qu'il est profondément humain, avec simplicité, et je ne pense nullement à la transposition de ses pièces en film ; on peut se rappeler pourtant un drame muet de M. Jean Kemm, inspiré par un conte de l'auteur des *Tendresses menacées*. Donc, d'abord pour cela, ensuite parce que, dans la préface de son drame *A la recherche des cœurs*, il écrit :

« Le théâtre, de nos jours, reste étranger à la plupart des grandes questions qui nous sollicitent. Il n'a guère d'autre but que de faire le tour des passions amoureuses. Ne peut-on élargir le champ de ses préoccupations, porter à la scène un de ces grands conflits, de ceux qui touchent à la structure



Il est évident que vous devez introduire un comique né à Marseille...

même de la société, à l'avenir de l'humanité, au bonheur des hommes ? »

Or, la recherche des cœurs doit inspirer aussi les auteurs de films et autrement que pour des histoires amoureuses. Le théâtre est condamné, c'est l'évidence même. Il ne disparaîtra ni tout à fait ni pour toujours, mais bientôt l'heure que quelques-uns d'entre nous ont prédite il y a près de dix ans sonnera, où, seules, des scènes originales donneront

CINÉ-MAGAZINE

des spectacles directs, d'un bout à l'autre joués par des personnes vivantes et susceptibles de se faire remplacer pour indisposition.

Même, si le parlant n'était pas venu, on en serait arrivé là. Les défauts du théâtre et de son organisation se sont trop avivés pour que l'on puisse enrayer sa décadence, au moins provisoire.

Mais le mauvais cinéma aidera à la résurrection du mauvais théâtre si l'on n'y prend pas garde. Ce n'est point que, de parti pris, il faille vitupérer le film d'amour. Je serais même tenté de le défendre, tout en n'aimant pas ses manifestations monotones, car, dans certains cas, il s'élève plus haut que le théâtre du même genre.

On nous a saturés de pièces dites psychologiques, que des auteurs et des critiques dramatiques admirent, alors qu'ils traitent d'inepties des films qui expriment absolument les mêmes idées, si on peut appeler ces « fines » analyses des idées ! Je ne crois pas qu'on puisse trouver du génie à *La Chance de Françoise*, de Georges de Porto-Riche, et de la bêtise à *Une heure avec toi*, de Lubitsch. Pour moi ceci et cela ressortissent à la même, espèce et le film présent est avantagé de ne pas avoir l'air d'avoir l'air... de quelque chose.

Du nouveau, c'est la vie qui doit nous le procurer.



... vous incorporez un spiritual au bon endroit à la façon de « Hallelujah ! »

même s'il touche à de l'ancien, mais les auteurs doivent être sincères. Oh ! la conviction ne suffit pas, et il paraît que certains écrivains parfaitement idiots, et qui construisent des livres pour flatter leurs lecteurs, croient véritablement sentir, éprouver ce qu'ils *pondent*. Ils ont des frères dans les cinémas. Tant mieux pour eux s'ils réussissent, et je dirai : tant mieux, jusqu'à un certain point, pour

les spectateurs qui s'en contentent, car il ne faut pas priver de plaisir le public indulgent. L'existence n'est pas assez drôle pour qu'on se permette d'embêter son voisin. Mais considérons que des œuvres de qualité peuvent agréer à ces mêmes spectateurs en même temps qu'aux autres, et c'est le cas, heureusement, de quelques films.

Bien mieux, on ne voit aucun inconvénient



...un ivrogne dans une rue, le soir, serait excellent...

à ce qu'un auteur, reconnaissant l'excellence de certaines œuvres, y pense en produisant lui-même, mais ce qui ne peut être approuvé, ce qui doit être méprisé avec force, c'est l'imitation stupide de personnes sans tempérament, qui choisissent dans tel ou tel film à succès des éléments qu'elles utilisent mal et bêtement avec la certitude de réussir « puisque ça a déjà réussi ».

Or, presque chaque mois et peut-être davantage, nous reconnaissons un passage, une idée qui fut originale dans une autre œuvre et qu'on exploite basement, en plagiaire, et pour ne pas dire en faussaire.

Parfois, des spectateurs s'y laissent prendre, mais ce n'est pas parce qu'ils ignorent le film copié, c'est qu'ils ne différencient pas la sincérité de la mauvaise fabrication ou que l'indulgence les empêche de raisonner ce qu'ils voient.

Il ne s'agit pas de degré d'intelligence, mais de possibilités de réactions immédiates. Dans combien de films voyons-nous tomber des gens par terre ? Des spectateurs rient, mais pas tous. S'il ne s'agissait de faire du bon comique qu'en obligeant les personnages à s'étaler tout du long, il n'y

aurait pas à se casser la tête. De même, des gens pleurent devant n'importe quel personnage très malade, mais d'autres ne marchent pas aussi facilement et ne veulent pas que l'on se moque d'eux.

La sensibilité n'a pas la même clientèle que la sensiblerie, mais ceux qui aiment celle-ci peuvent heureusement se laisser prendre à celle-là, si la réciprocité n'est pas vraie.

Quant à la banalité regrettable (elle est quelquefois charmante, la banalité), oui, quant à la banalité regrettable, elle peut éclairer toute une œuvre. Ainsi, quand vous entendez un personnage déclarer à une jeune fille : « Oui, fou de vous » parce qu'elle lui a dit : « Ah ! ça, vous êtes fou ! » vous pouvez être presque assuré que le film est mauvais, car, pour qu'un auteur utilise encore une réplique pareille, c'est qu'il aime les choses les plus déplorables dans leur pompiérisme.

Oser faire original, au cinéma, est presque toujours récompensé par le succès, mais on ne s'en doute pas assez et l'on continue à copier ou à imiter trop souvent. Hélas ! je vois très bien un fabricant moins audacieux que ceux qui ont de l'initiative faire appeler un auteur dramatique connu ou un romancier qui vend bien sa marchandise et lui dire à peu près ceci :

— Je vous demanderai d'établir un scénario pour un film à succès. Il n'est pas difficile de savoir ce qui plaît en ce moment et même des choses qui plairont toujours. Vous avez remarqué qu'on rit beaucoup quand un officier dit : « chameaux » dans *Les Gaietés de l'escadron* et dans *Le Champion du régiment*. Trouvez-moi une occasion de placer ce mot que vous pourrez même illustrer par une vision de chameaux dans le désert, comme dans les deux *Atlantide* et d'autres films. Ça fait toujours très bien.

Il est évident que vous devez introduire un personnage comique né à Marseille et un autre de Bruxelles. *Beulemans*, *Fanny*, *Marius* ont du succès. Et puis nous aurons alors l'avantage de

gagner de l'argent en Provence et en Belgique.

» Avec ces deux hommes, faites causer des étudiants et des ouvriers, jeunes, ardents et, parmi eux, vous placerez une jolie fille qui souffrira et qui, au besoin, ira à l'hôpital. Une sœur de charité, en outre, hé ! *La Vie de bohème*, quoi !

» Je pense que les chants nègres sont encore fort goûtés. Vous placez un spiritual au bon endroit, à la façon d'*Hallelujah* et, naturellement, vous évoquez une scène de guerre où deux ennemis fraternisent, enfin quelque chose comme ça. Ne copiez pas *Quatre de l'infanterie*, ni *No man's land*, ni *L'Homme que j'ai tué*, mais enfin voyez ça... Peut-être pourriez-vous faire passer la scène sur une montagne, car les ascensions périlleuses font toujours de l'effet, mais elles ne doivent pas être longues. Un ivrogne dans une rue, le soir, serait excellent. On pourra montrer la course simultanée d'un taxi et d'un train. N'oubliez pas le cabaret russe avec une danseuse qui s'évanouira.

» Oh ! surtout, placez le mot de Cambronne au bon endroit !... » Une superproduction, quoi !

Je souhaite pourtant que les auteurs aillent à la recherche des cœurs. Nous aurons de meilleurs films...

On a, cette année, emprunté un sujet à une vieille pièce de Bayard, qui fut le collaborateur d'Eugène Scribe, lequel écrivait précisément à propos de cet auteur dramatique

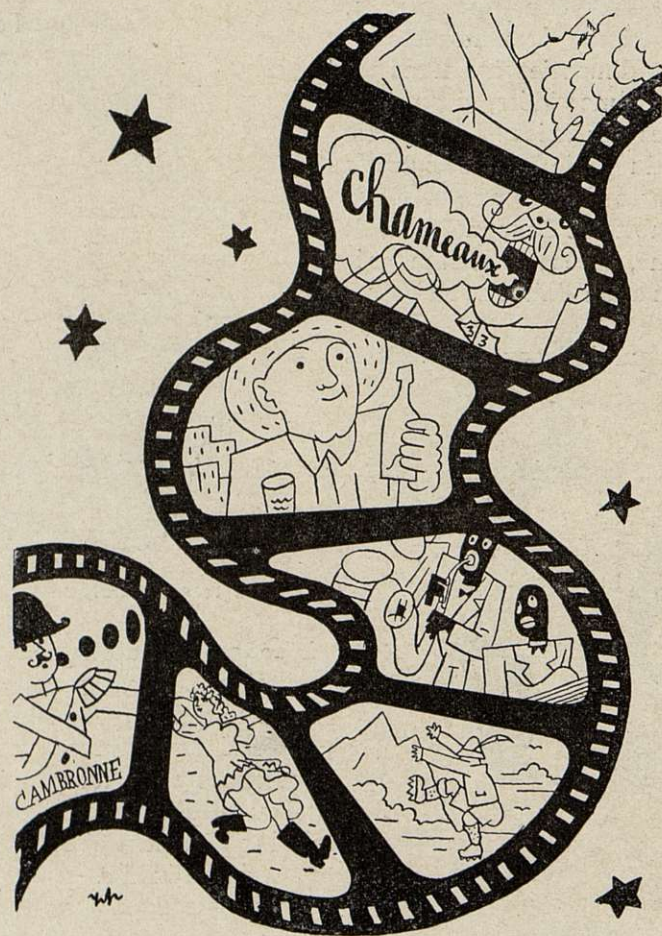
que tout ce que l'expérience pouvait donner venait en aide à celui qui fait des pièces et, comme le remarque M. Félix Gaiffe dans son livre sur *Le Rire et la scène française*, Scribe n'omettait qu'un seul élément, capital pour nous : l'observation de la réalité.

Cela ne signifie pas réalisme, mais le regard sur la vie, la recherche des cœurs.

Ce qu'oublent les conseillers et les exécutants, dont nous avons tenté, aujourd'hui, de faire le procès.

(Dessins de Z. Pribyl.)

LUCIEN WAHL.



Jolie fille, gros mots, jazz noirs, montagnes, cabaret russe... une superproduction, quoi !

CONRAD VEIDT

va interpréter à nouveau "Caligari"

ME voici seul, dans un coin du vaste studio, avec Conrad Veidt. Je nemesens qu'à moitié rassuré ; s'il allait se transformer soudain devant moi en quelqu'un de ces personnages inquiétants qu'il

a incarnés à l'écran :

« l'homme qui rit », de Victor Hugo ; Henri IV, le roi fou de Pirandello ; le tsar Ivan le Terrible ; le somnambule du Dr Caligari, ou encore Raspoutine, le moine scélérat ? Mais non, Conrad Veidt est un homme extrêmement cordial et amical, et, après quelques moments, nous bavardons comme si nous nous connaissions depuis toujours. Il est très grand et mince, et ce qui frappe tout d'abord dans son visage, c'est son front énorme, bombé, sa très longue bouche aux lèvres si minces et son nez, étrange, fin et pointu.

Voilà plus de vingt ans que je joue au cinéma, et j'ai tourné je ne sais combien de films, en Allemagne, en France, en Amérique. Je joue aussi en même temps sur la scène, et, je vous assure, ma vie est bien remplie. Dès que *Rome-Express*,

que j'interprète en ce moment, va être terminé, c'est-à-dire d'ici une dizaine de jours, je file en Allemagne tourner un film dans le genre de *La dernière Compagnie*, qui s'appellera *Le Housard noir*. Ensuite, ce sera, peut-être à Joinville, une version parlante de *Caligari*, que Robert Wiene va reporter à l'écran. Puis je reviendrai à Londres pour jouer deux pièces, notamment *Lui*, la pièce d'Alfred Savoir, que j'ai jouée plus de deux cents fois à Berlin et dans laquelle je suis un fou qui se croit Dieu.

— Que sera le nouveau *Caligari* ?

— Je serais bien embarrassé de vous le dire. L'adaptation d'un tel sujet au parlant n'est pas une tâche des plus faciles, je vous assure, car il va s'agir de styliser les sons de la même façon que les décors.

La version muette, tournée voilà onze ans, en quelque trois semaines, a marqué une date dans l'histoire du cinéma et est devenue un classique, ce à quoi aucun de ceux qui l'ont faite ne s'attendait.

Aussi la tâche de Wiene, pour que la nouvelle version soit digne de l'ancienne, n'est-elle pas comode. Je suis, pour ma part, enchanté de rejouer ce rôle, et je le serais davantage encore si le film est fait à Joinville, car j'adorerais revenir travailler en France, où j'ai tourné il y a quelques années *Le Comte Kostia*.

— De tous ces rôles romantiques et fantastiques que vous avez créés, quel est celui que vous avez préféré ?

— Tous m'ont intéressé, mais aucun ne m'a entièrement satisfait. C'est si difficile de jouer au cinéma, sans l'aide du public ! Mais aussi, on a l'avantage de pouvoir se voir soi-même ensuite et de noter ses fautes, — et il y en a toujours d'énormes. — Non, vraiment, je ne suis jamais content de mon travail quand je vois le film termi-

né. Je me distoujours que j'aurais dû pu faire mieux.

Comme les préparatifs de la prochaine scène qu'il doit tourner ne sont pas encore terminés, Conrad Veidt, — Connie, comme on l'appelle dans le studio, — poursuit l'entretien en me racontant des souvenirs de ses séjours dans les studios allemands et américains. Il me dit son admiration pour Werner Krauss, pour John Barrymore, pour Greta Garbo et aussi pour René Clair et Julien Duvivier, deux metteurs en scène français qu'il aime particulièrement.

Mais voici qu'on l'appelle sur le set. Pour aujourd'hui, notre conversation en restera là. Peut-être la reprendrons-nous quelque jour, dans un studio français cette fois.

J.-ROGER SAUVÉ.



Un très récent portrait de Conrad Veidt.

Succès et REFLEX

La présentation de *L'Atlantide* venait de prendre fin sur la vision de Saint-Avit s'enfonçant dans le désert, tandis que la tempête de sable s'élevait et gagnant en intensité de seconde en seconde effaçait derrière lui jusqu'à la trace de ses pas, comme si elle voulait déjà le rayer du nombre des vivants...

Applaudissements. Lumière. Brouhahas des conversations qui vont leur train...

L'asphalte brûlant de la rue Réaumur éblouit pour le moins autant que la vision du Sahara dans le film de Pabst. Aussi ne s'attarde-t-on pas, d'autant plus qu'un « Biard » tout proche, — est-ce encore un mirage, — surgit tel une oasis brusquement apparue dans un désert de feu qui sentirait l'essence et l'huile lourde surchauffée...

Deux spectateurs nous ont déjà devancé. A leur mine, à leur accoutrement, il n'est pas difficile de reconnaître en eux les éternels petitssoisifs des présentations. Vêtus avec une ostensible recherche, non pas à la mode du jour, mais à celle du lendemain, frisés et pommadés, le teint trop mat, ils appartiennent à cette espèce d'oiseaux encore mal cataloguée, mais proches parents des fameuses hirondelles des répétitions théâtrales...

Ils se faufilent partout, sont présents à toutes les présentations corporatives. Mieux : alors que les représentants les plus qualifiés de la presse en sont parfois privés, ils reçoivent invitations sur invitations. Un jour on les rencontre au cocktail qu'offre M^{lle} X... et le lendemain à l'inauguration de l'*Impérator Palace*...

Leur ruse, leur patience et leur ténacité forcent

toutes les portes. Aussi sont-ils merveilleusement au courant de l'actualité cinématographique, des potins et des indiscretions qui courent sur ce monde de l'écran. Par eux vous apprendrez la liaison de telle star avec le jeune premier de son dernier film ou, au contraire, la rupture de cette grande vedette avec l'industriel bien connu.

Ils tutoient tout le monde, donnent des « mon vieux » à tout un chacun et discourent inlassablement dans les clubs de cinéma, très fiers d'étaler leur érudition cinématographique et, plus encore, de s'ériger contre l'opinion générale...

...Pour l'instant, ils sont occupés à déguster leur *Rose* en silence... Pas pour longtemps...

Le plus jeune, celui qui, probablement le matin même, a jaloué en silence la cravate neuve de l'autre, relève la tête et attaque du geste et de la parole :

— Alors ?

— Alors...

— Pour un échec...

— Tu vas fort... Il me semble, au contraire, que c'est un film splendide. Quelque chose comme de la sculpture en mouvement...

— Je ne te le fais pas dire. Mais rappelle-toi le film de Feyder. Te souviens-tu du savant *crescendo* dramatique de la première *Atlantide*, de la magnifique progression des sentiments ?

— D'accord. Pourtant Feyder a-t-il jamais imaginé des thèmes aussi forts dans l'appel du désert, par exemple ?

— Cela peut se discuter.



Quant à moi, je préfère la sensibilité et l'humanité de Feyder à la puissance de Pabst. Et j'en veux à celui-ci de ne pas nous avoir donné dans la version parlante ce qui avait fait notre admiration dans le film muet : la salle de marbre rouge étonnante de tact et de doigté ; la touchante idylle de Tanit-Zerga et de Saint-Avit, la mort pathétique de la petite esclave...

— En revanche, tu oublies ce que n'avait pas rendu Feyder et que nous a donné Pabst, l'atmosphère vieillotte, attendrissante du « french cancan » de 1910... et Brigitte Helm, d'une beauté presque surnaturelle, hiératique...

— Encore un mot malheureux... Tu sembles dire, comme je l'ai entendu dans la bouche d'un critique, que les personnages sont des décors mobiles... Permet-moi de lui préférer la première Antinéa, plus femme, plus vraie, plus cinématographique, plus *sex-appeal* enfin !...

— Tu n'y connais rien...

— Ah ! ça suffit : Si tu le prends sur ce ton !...

— Tu lasserai la patience d'un saint avec ton opinion définitive sur toutes choses...

— Si tu crois que la tienne est préférable !...

— Pourquoi me la demander alors ?... Et puis, relis Benoit :... une sorte de jeune fille mince aux longs yeux verts, au fin profil d'épervier...

— Qui ça, Benoit ?

— Idiot ! Antinéa.

— Merci, mais, quant à Benoit, je m'en f... Un type qui est maintenant de l'Académie, tu penses !... Je fais un parallèle entre deux films, et il ne peut subsister pour moi aucun doute : qu'il le veuille ou non, Pabst a été gêné par le souvenir de ce

qu'avait fait Feyder avant lui et qu'il n'a pas voulu recommencer.

» Ce sera, du reste, l'inconvénient de tous les anciens succès du cinéma muet tournés à nouveau en parlant.

— Alors, selon toi...

— De deux choses l'une, ou le second metteur en scène reprendra à son compte,



Gabriel Gabrio, le Jean Valjean des « Misérables », réalisé il y a plusieurs années par Fescourt, et qui tiendra sans doute le même rôle dans le film que prépare Raymond Bernard.

sans y trop rien changer, les thèmes traités de façon remarquable et remarquable par le premier, et lui demeurera inférieur, ou, au contraire, s'il est consciencieux et aime son métier, il cherchera sensiblement à s'écarter de la première mouture cinématographique et délaissera, à peu près sûrement, les points culminants de l'intrigue pour porter toute son attention sur des à-côtés d'un intérêt discutable.

A gauche, Saint-Avit (Pierre Blanchard) va assassiner Morhange (Angelo) dans « L'Atlantide » de Pabst. Ci-contre, la même scène dans le film de Feyder réalisé en 1921.



— Pourtant, on n'a pas attendu le parlant pour transposer à l'écran deux, trois et même quatre fois le même sujet. Rappelle-toi les diverses *Dames aux Camélias* qui virent successivement le jour à Belleville, à Hambourg, à Rome ou dans l'État de Massachusetts ! As-tu oublié également que *Les trois Mousquetaires*, qui, à l'origine, étaient quatre, parlaient de l'écran sont devenus aujourd'hui sept ou huit fois plus nombreux. Au

Aimé Simon-Girard et Douglas Fairbanks furent d'Artagnan dans les deux versions des « Trois Mousquetaires » réalisées en France et en Amérique. On prépare actuellement une nouvelle adaptation du roman d'Alexandre Dumas, où Simon-Girard reprendra le rôle qu'il créa jadis.



point que, d'ici quelques années, je ne désespère pas de les voir former à eux seuls une compagnie !

» Et ce n'est pas fini : car si l'on parle à nouveau de porter à l'écran l'œuvre du vieux Dumas, avec Simon-Girard dans le rôle principal, on projette également de réaliser une nouvelle *Dame aux Camélias*, avec Falconnetti.

— Comme quoi les auteurs de films ont l'esprit de famille...



— ?

— Oui, ils ne veulent pas rendre jaloux le fils du père, et vice-versa...

— Je te parle sérieusement ! Des *Mimi Pinson* ont surgi de partout. L'Italie, à elle seule, nous en a fourni deux ou trois, avec des éternelles vedettes en *i*. Enfin il nous souvient de certaine *Duchesse de Langeais* silhouettée par Norma Talmadge, n'ayant qu'un très lointain rapport avec son double de *L'Histoire des Treize* : Élisabeth Bergner.

» De même que *Le Comte de Monte-Cristo*, que campa John Gilbert, ne ressemblait en rien à l'Edmond Dantès que figurèrent successivement chez nous Léon Mathot et Jean Angelo...

— Je rends volontiers hommage à ton érudition écranesque, encore que tes exemples ne prouvent rien. Tu sembles oublier, en effet, qu'il ne s'agit là que de films silencieux.

» Les progrès constants de la technique, de la photographie principalement, la lente mais sûre évolution

vers la sobriété dans le jeu des artistes, enfin les moyens de plus en

plus vastes qu'avaient à leur disposition les metteurs en scène, il y a seulement quatre ou cinq ans, leur permettaient, sans coup férir, de surclasser en qualité et en importance les versions qui avaient précédé la leur.

Du même ouvrage deux films ont été tirés, l'un en Allemagne : « Nosferatu le Vampire » (ci-dessous) ; l'autre en Amérique, « Dracula » (ci-contre).

» C'est ainsi que *Les Misérables*, de Fescourt, n'eurent pas de mal à supplanter ceux réalisés avant la guerre.

» Mais il ne faudrait pas oublier que le film muet est mort en beauté, qu'il avait atteint un degré de perfectionnement technique que ne possède pas encore le parlant après trois ans d'existence...

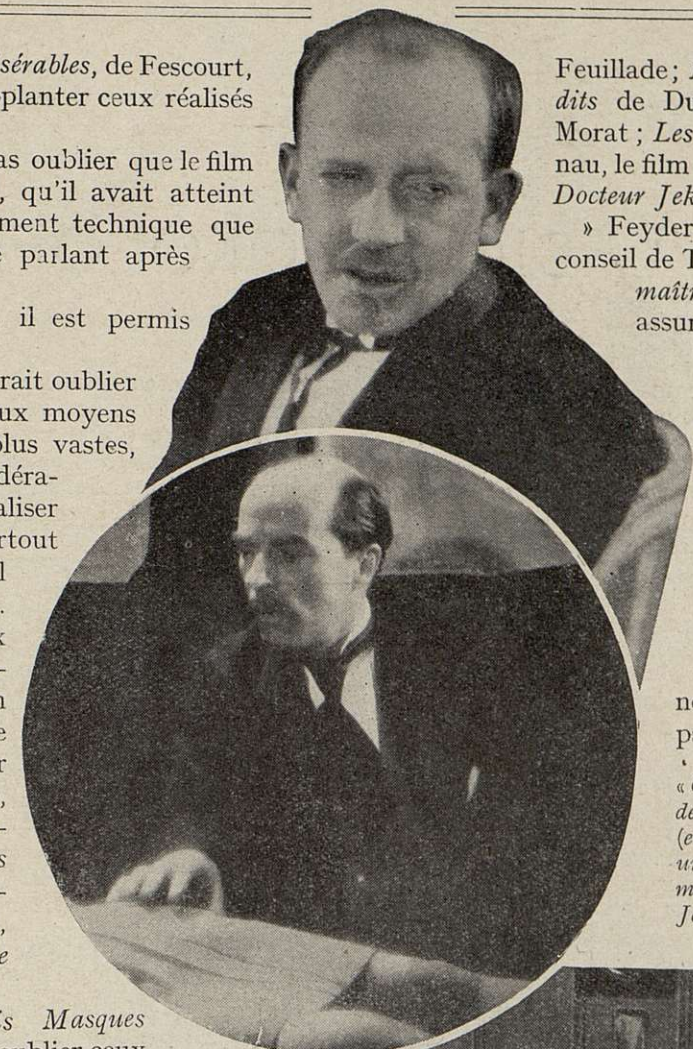
— Mais, en revanche, il est permis de jouer avec le silence...

— Oui, mais on ne saurait oublier qu'un bon film parlant, aux moyens d'expression infiniment plus vastes, je te l'accorde, est considérablement plus difficile à réaliser qu'un bon film muet, et surtout qu'à importance égale il coûte six ou sept fois plus...

» Tu comprendras mieux maintenant les appréhensions que j'éprouve en songeant que l'Amérique s'apprête à recommencer *Le Lys brisé* ; l'Allemagne, *Caligari* et *Le Docteur Mabuse* ; la France enfin, *Les Misérables*, *Les deux Orphelines*, *Violettes impériales*, venant après *Ce Cochon de Morin*, déjà terminé.

» Est-ce que *Les trois Masques* d'André Hugon t'ont fait oublier ceux d'Henry Krauss ; *Dracula*, *Nosferatu le Vampire* (tiré du même ouvrage) ; le *Fantôme* de Féjos, celui de

« Monte-Cristo » fut déjà trois fois porté à l'écran : en Amérique avec John Gilbert dans le rôle principal, en France avec Léon Mathot (ci-contre) et Jean Angelo (ci-dessous).



Feuillade ; *Les cinq Gentlemen maudits* de Duvivier, ceux de Luitz Morat ; *Les quatre Diables* de Murnau, le film de Sandberg, et le second *Docteur Jekyll*, le premier ?

» Feyder, qui aime à répéter le conseil de Tristan Bernard, son bon maître, comme il dit, lequel assure « que tout ce qui a

été réussi ne souffre pas d'être recommencé », a senti l'écueil, puisque, par deux fois, il a refusé de tourner à nouveau *L'Atlantide* et *Crainquebille*.

» S'il fallait s'engager délibérément dans cette voie, ou irions-nous ? N'annonce-t-on pas que les traducteurs

« *Ce Cochon de Morin* » est un des premiers succès de Rimsky (en haut). — On vient de tourner une nouvelle adaptation du roman de Guy de Maupassant avec Jacques Baumer (ci-contre).



allemands de *L'Opéra de quat'sous*, fort mécontents (!), paraît-il, du film de Pabst, se sont réservé les droits de tirer un nouveau film de leur pièce, et ce avant deux ans ?

— Alors, ta conclusion ?

— Ce sera, si tu le veux bien, que tu paies les consommations !... Garçon !... ça fait combien ?...

MARCEL CARNÉ.

UN ARTISTE

VLADIMIR SOKOLOFF

La parution sur nos écrans de deux films d'importance, — quoique profondément différents, — *No man's land* et *L'Atlantide*, — nous a permis de connaître cette joie rare : la découverte d'une personnalité originale, la découverte d'un véritable artiste : Vladimir Sokoloff.

Il avait déjà, cependant, paru devant nous. Petit rôle dans *L'Amour de Jeanne Ney*, ce film de Pabst tiré d'un roman d'Erhenbourg, Sokoloff était, dans *L'Opéra de quat'sous*, ce geôlier sensible qui ne sait point résister aux caresses hardies et passionnées, sinon sincères, de la belle Jenny. Il est un peu suffoqué de son succès, le pauvre, n'ayant pas entendu les pas feutrés de Mac-kie s'éloignant et ne pouvant voir le traître langage des mains de Jenny passées, — amoureux-ement dirait-on, — autour de son cou.

Vision rapide ; mais, tout à coup, *No man's land*, *L'Atlantide* paraissent simultanément, et c'est une soudaine révélation : un être nous émeut et nous bouleverse, sans parole, par le langage infiniment pathétique de ses yeux, par son humanité piétinée et douloureuse. Petit artisan enfoncé dans un cercle étroit de coutumes et de traditions, petit homme pacifique et tendre, le voilà dans l'enfer. Et, lorsque le hasard l'unit à ses trois autres compagnons, la terreur de ce qu'il a vu et vécu, jointe à la commotion causée par l'éclatement tout proche d'un obus, l'a isolé, vivant, de ses semblables. Il est sourd-muet. Il n'y a plus qu'un mot qu'il sait dire, expression même de son épouvante devant l'art infernal et raffiné que l'homme a apporté à la guerre, et ce mot, lugubre, c'est : « gaz ! gaz !... » Hors cela, cri d'angoisse et d'effroi, plus rien... Et cependant, les yeux vivent, ah ! si intensément. Pathétiques, débordants de tendresse, d'ardeur à exprimer son désir d'affection, sautant de l'un à l'autre pour essayer de communiquer avec un autre être, yeux qui savent, qui se souviennent, qui regrettent, désirent, appellent. Nous ne savions pas, en vérité, nous avions oublié, avant que Sokoloff paraisse, combien des yeux humains pouvaient parler éloquentement, dans le silence d'une âme souffrante.

Et, chez cet être, tout entier tendu vers l'effort nécessaire pour rompre l'affreux enchantement qui le lie, la moindre occasion de communication est saisie avec une ardeur attentive ; ainsi nous a semblé lourde d'émotion cette scène où le malheureux se précipite pour aider son camarade allemand, qui s'essaie avec

gaucherie à raccommoder une déchirure à son vêtement ; c'est avec joie qu'il se saisit de l'aiguille, son habituel instrument ; c'est avec une sorte de fiévreuse allégresse qu'il répare l'accroc ; enfin, à sa mode, il a pu s'ex-primer parmi ses camarades...

Coup de cymbales, éclat des lumières, danse canaille et démodée du cancan, champagne, mousse, Florelle

et son sourire, voici l'Hetman de Jitomir, le père (!) d'Antinea (si Pierre Benoit ne nous l'avait pas dit, nous n'y aurions point pensé !), l'amant de cœur (?) de la belle Clémentine. Ce personnage grotesque et cocasse du vieux beau, du noble Polonais dévoyé qui ne sait plus rien que boire, boire encore, c'est encore Sokoloff qui l'anime. Il en fait une sorte de personnage fantomatique, défroque sinistre et cynique, presque irréelle et qui, au milieu de ses discours et de ses calembredaines, parvient à nous évoquer je ne sais quelle atmosphère hoffmannesque, d'envoûtement, de fantômes qui reviennent et de « doubles » diaboliques.

Et ceci, par le seul génie propre à Sokoloff... De sorte que, un peu éberlués, nous rappelant le douloureux héros de la veille, nous songeons que cet homme est un artiste, un vrai, possédant, don rare, le pouvoir créateur, mystérieux, d'insuffler la vie à des êtres...

Sokoloff est venu à Paris ; nous l'avons vu ; nous avons longuement parlé avec lui ; les heures ont fui, alors que nous parlions encore : c'est que Sokoloff, acteur de talent, artiste raffiné et puissamment original, est aussi un homme à l'accueil infiniment simple et sympathique, un homme enfin d'une très haute culture d'esprit.

Il aime infiniment Paris, qu'il connaît certainement mieux que bien des Parisiens, et qu'il apprécie en artiste et en passionné de son histoire. Le « vieux Paris » surtout l'enchanté. Et si, un de ces jours, — puisque aussi bien nous espérons qu'il va travailler parmi nous, — au hasard d'une promenade dans une quelconque cour du Dragon ou dans une des étroites ruelles qui coupent l'île Saint-Louis, vous rencontrez un visage dont l'intelligence et la bonté sensible vous frapperont et dont le regard vous fera tressaillir avec l'impression du « déjà vu », ne cherchez pas, ce ne sera point le petit tailleur, retourné au monde des créations imaginaires, ce sera Vladimir Sokoloff, acteur, érudit, artiste et Parisien !

LUCIENNE ESCOUBE.



Sokoloff, le sensible tailleur et l'émouvant sourd-muet de « No man's land ».

DISTRIBUTION :

Albert NOËL-NOËL.
Sylvia BETTY STOCKFELD.
Le Roi BARON FILS.
Peggy EDWIGE FEUILLÈRE.

Réalisation de CHARLES ANTON.

D'après le scénario d'ERNEST VAJDA et BENJAMIN GLAZER.

Le Palace est un des hôtels les plus chic et les plus luxueux de la capitale. Il est, en même temps, le rendez-vous de l'élite du monde cosmopolite élégant, qui apprécie non seulement l'éclat de ses salons et le confort de ses appartements, mais aussi la délicatesse de sa table et la perfection que le personnel apporte à son service.

Le Palace-Hôtel ne différerait pourtant en rien des autres établissements de son genre, rencontrés en série dans toutes les capitales d'Europe ou du Nouveau Monde, s'il n'avait, perle unique dans son écrin de lumières et de tapis, un jeune maître d'hôtel charmant, Albert, qui fait tourner la tête



MONSIEUR ALBERT



à toutes les clientes.

Par son tact et sa distinction, par ce je ne sais quoi de tendre et de mélancolique qu'il a dans le regard lorsqu'il conseille ses belles dineuses dans le choix de leur menu, M. Albert plaît aux femmes et obtient auprès d'elles un succès fou.

Caillades, rendez-vous, gerbes de fleurs, ses conquêtes le comblent de prévenances et d'attentions ; mais il est également leur confident et leur informateur. Pas un petit potin que l'on ne s'ingénie à savoir par lui, pas une petite roserie que ces beautés n'essaient de se décocher par son entremise.

Aimé, en outre, craint et respecté du personnel du restaurant et des cuisines, dont il exige, avec sa bonne grâce d'enfant autoritaire, une tenue irréprochable, M. Albert, artiste et homme du monde, larbin et déclassé, va dans la vie avec l'assurance que lui confèrent un physique avantageux, une vanité sans bornes et, sans aucun doute, un opportunisme à toute épreuve.

M. Albert a pourtant un gros défaut... Défaut ou qualité, question d'appréciation, mais, dans tous les cas, particularité



de caractère qui, pour un maître d'hôtel, risque fort de lui attirer des ennuis, des ennuis sérieux et personnels, en l'occurrence des peines de cœur.

Oui, M. Albert est sentimental, sentimental comme un gosse de vingt ans, qu'il n'est plus pourtant, sentimental comme on ne peut l'être sans tomber un jour éperdument amoureux d'une femme et connaître par elle les pires souffrances.

Oh ! certes, jusqu'à présent, ses conquêtes faciles lui ont suffi, et il est comblé, en particulier, par l'amour un peu exigeant et un peu fantasque, il est vrai, de la belle et étrange Peggy, comtesse de X..., les maris, tenir présent ami, à lui

Peggy, qui collectionne mais veut s'en tenir comme seul.



Cliente fidèle et régulière du Palace, elle a ainsi le plaisir de contempler, pendant tout le temps du dîner, son subalterne amant et de surveiller les assiduités de ses rivales, que sa jalousie un peu agressive lui ordonne de dépasser toujours par son élégance et son allure de « vamp ».

Ce soir, pourtant, il ne lui est pas difficile de remarquer qu'Albert a l'esprit ailleurs, et, si elle avait pu le suivre pendant cette fin d'après-midi, ses craintes de le voir s'éloigner d'elle n'en auraient été que plus avivées.

C'est qu'en effet, depuis quelques instants, Albert a la tempête dans le cœur. Tempête terrible et délicieuse, où il lui

semble que tout ce qu'il possède de raison va sombrer, comme un fragile esquif sur une mer déchaînée.

Une rencontre !

Il a suffi d'une rencontre pour le troubler étrangement et le



gement et le mettre dans cet état de nervosité et d'inquiétude capable d'entraîner les pires maladroitness dans l'exercice de ses fonctions. Car tout le ramène au cher objet de ses pensées, à cette ravissante et blonde jeune fille entrevue dans le hall de l'hôtel, alors qu'il y arrivait lui-même, tel un simple particulier élégant et désinvolte, pour prendre son service du soir.

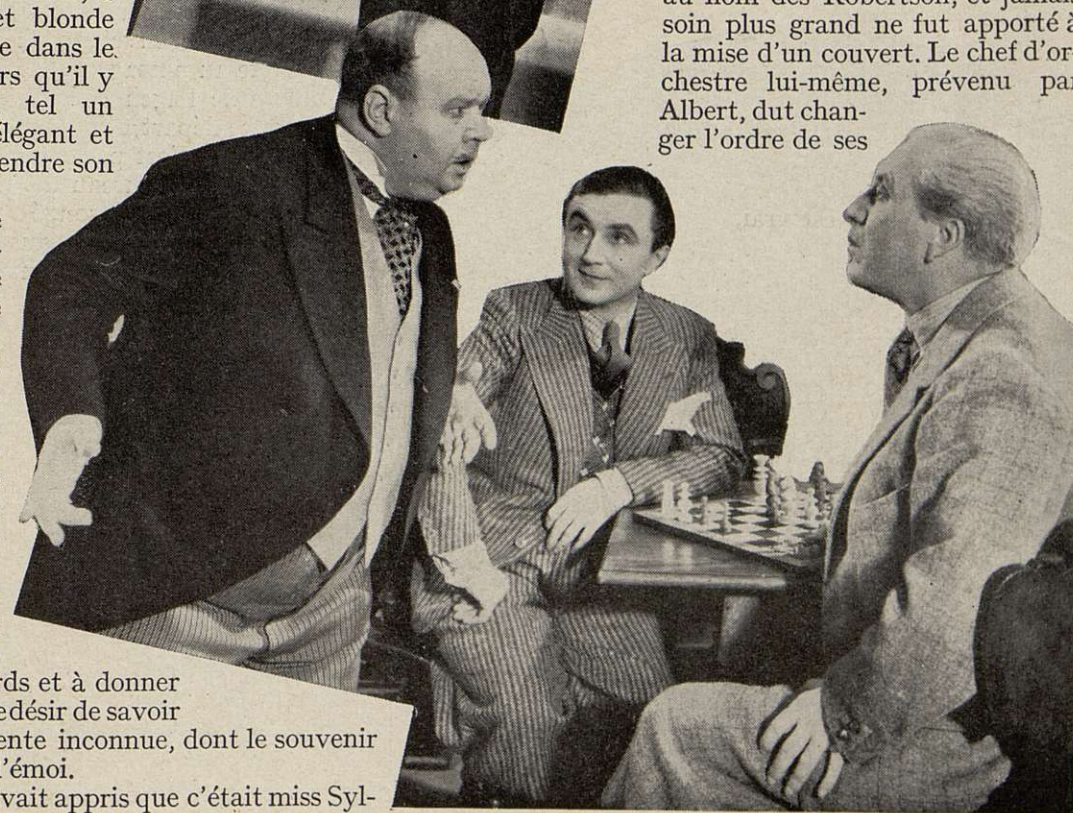
D'une gerbe de fleurs qu'elle achetait à la fleuriste de l'hôtel, une rose s'étant détachée, Albert galamment l'avait ramassée, mais la jeune fille, d'un air un peu méprisant, avait refusé de reprendre une fleur qui avait touché la terre.

Cette minute avait suffi pourtant à faire jaillir l'étincelle de deux regards et à donner à Albert l'irrésistible désir de savoir le nom de cette cliente inconnue, dont le souvenir seul le remplissait d'émotion.

Et le portier lui avait appris que c'était miss Syl-

via Robertson, de passage à l'hôtel avec son père, un riche businessman américain, accompagné d'un de ses amis.

Peu de temps après, un coup de téléphone le pria, en effet, de retenir une table pour trois, au nom des Robertson, et jamais soin plus grand ne fut apporté à la mise d'un couvert. Le chef d'orchestre lui-même, prévenu par Albert, dut changer l'ordre de ses



morceaux, afin de jouer, au moment opportun, la valse langoureuse qui devait plaire à la jeune Américaine.

Cependant, dans sa chambre encombrée de paquets multiples et de toutes formes, celle-ci cherchait vainement une petite place où poser ses pieds, et son énervement était à son comble de ne pouvoir retrouver le plus petit, mais sans doute le plus indispensable des quelque cinquante colis disséminés dans ses appartements.

Un tel désordre était explicable par le fait qu'elle partait le lendemain pour les sports d'hiver, et qu'en Américaine capricieuse et gâtée, n'ayant pour plaisir que celui de dépenser l'argent de son père, elle avait passé sa journée à faire mille achats.

Comment s'y retrouver dans ce fouillis ? Et comment même passer une robe du soir ?

Avec une bonne heure de retard que son ami William, flegmatique et dégingandé, le troisième convive annoncé, a employé à déguster quelques whiskies, les voici qui arrivent enfin au restaurant, tandis qu'Albert se cache derrière un paravent, subitement intimidé et honteux de se montrer en tenue de maître d'hôtel, alors qu'elle a pu tout à l'heure le prendre pour un garçon de son monde.

De là, il peut, sans être



vu, observer le manège qui se passe à la table qui l'intéresse et voir soudain la main de la jeune fille se poser sur celle de William, le grand escogriffe au whisky qui jusque-là l'intriguait fort. Du dialogue échangé, il n'entend rien. Heureusement ! car William vient bel et bien de demander la main de Sylvia, qui lui promet de lui donner une réponse à son retour de Suisse, où d'ailleurs il ne l'accompagne pas.

Mais voici que, toujours derrière son paravent, d'où il entend les appels répétés de toutes ses clientes désespérées de sa disparition, il aperçoit le chasseur qui va porter une enveloppe à master Robertson. Albert l'arrête au passage.

Les billets de l'agence de voyage ! Il ignorait ce départ, et il reste consterné. La perdre si vite ? Non, ce n'est pas possible !

Il se précipite au bureau de directeur.

— Quinze jours de congé ou je démissionne ! Sa décision est prise, et aucune discussion n'est à envisager. Il prendra demain le même train que Sylvia Robertson.

Non seulement le même train, mais le même wagon, et la jeune fille peut voir, de son salon, passer et repasser dans le couloir, ce voyageur dont le regard tendre et rêveur ne la quitte pas, et qu'elle a surnommé Parsifal.

C'est au wagon-restaurant que la conversation s'engage, car Albert a trouvé le moyen, en soudoyant le garçon, de s'asseoir à la même table qu'elle. Un quatrième commensal, grossier et encombrant, occasionne d'ailleurs un prétexte tout trouvé pour échanger des coups d'œil significatifs, ce qui permet de brûler les étapes dans le chemin d'une intimité sans cesse grandissante.

Bien entendu, Albert, arrivé en Suisse, descendra dans le même hôtel que les Robertson. Malheureusement, il ne connaît ni le ski, ni le



patinage, et il en est réduit à jouer aux échecs avec le père Robertson, tandis qu'une jeunesse exubérante, qui a tout de suite accueilli Sylvia, se livre à toutes sortes de performances.

Ce jeune homme qui vient aux sports d'hiver et ne pratique aucun sport intrigue beaucoup toutes les jeunes filles, et l'Américaine doit avouer à ses nouvelles amies que, si elle est certaine qu'il l'a suivie depuis Paris, elle n'est pas plus avancée qu'elles sur sa véritable identité et sur sa profession.

Dans les brèves réunions qu'elle peut avoir avec M. Albert, Sylvia éprise, mais un peu agacée qu'il ne sache rien faire comme un homme du monde, ne lui ménage pas ses railleries, et le pauvre garçon, sans cesse sur le point de lui faire une déclaration, comprend que leur différence de classe sociale sera toujours un obstacle à leur union.

Surpris par l'arrivée d'un tiers au moment où il va lui expliquer son enfance laborieuse et sa profession actuelle, mais aussi son grand amour et son cher désir, il n'arrive pas à éclairer le moins du monde la belle Sylvia sur sa personnalité.

Et elle continue à le considérer comme un rêveur, un philosophe, un distrait, un amoureux en un mot, qui lui plaît, mais à qui elle n'ose l'avouer.

Il faudra qu'un événement imprévu vienne corser cette situation, qui risquerait fort de durer pendant les quinze jours de vacances d'Albert, sans avancer d'un pas.

Et cet événement sera l'arrivée d'un roi, mais oui, d'un monarque authentique et régnant, d'un monarque ayant un royaume et des sujets quelque part en Europe. Il voyage incognito, en compagnie de ses domestiques et... de son perroquet, mais bien entendu, grâce à la publicité de

l'hôtelier, tout le monde sait qui il est. Le *Gotha* circule sur les tables, tandis que deux policiers surveillent les clients dont l'allure leur paraît un peu mystérieuse et suspecte.

Comme de juste, c'est M. Albert qui attire leurs regards. Il est d'ailleurs le seul à ne pas avoir mentionné sa profession sur la fiche qu'on lui a fait remplir en arrivant à l'hôtel.

On le soupçonne d'être un anarchiste.

Pauvre Albert, tout à son rêve, à son beau rêve d'amour !...

Dans la salle à manger, ce jour-là, tout le monde est fort intéressé par Sa Majesté, qui y déjeune pour la première fois. C'est une Majesté qui est au régime malgré une fort belle santé qui prouve que est maladies sont le produit de son imagination ou simplement inventées par ses médecins.

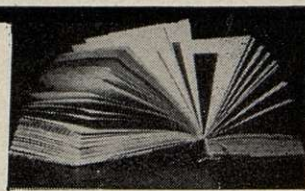
Un peu compassée devant sa table solitaire, Sa Majesté aussi les autres convives et voici que soudain sa figure s'éclaire. Elle vient de voir entrer Albert, et elle a tout de suite reconnu le sympathique maître d'hôtel du Palace, à qui elle doit le souvenir de tant de dîners fins et charmants pendant ses voyages dans la capitale.

J. HAYCE.
(Lire la suite
page
51.)





DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN



LA REVENANTE. — L'ÉTRANGE AMOUR DE GILBERTE RENAUD
SPARTAKUS PARADE.

M. HENRY BORDEAUX nous donne vraiment cette fois « un livre près de l'écran », un roman dans lequel l'écran joue un rôle décisif et vient déjouer toutes les prévisions du lecteur.

Nous sommes en effet persuadés, dès le début de *La Revenante* (Plon), que le lieutenant Jean de Brède épousera à la fin la charmante, mais énigmatique infirmière Régine Féral, qu'il est allé, par ordre, chercher en auto à Marrakech pour l'amener au poste avancé de Taourirt, où elle doit prendre son service. Et l'étrange attitude de l'infirmière, sa froideur affectée envers son camarade ne chassent pas notre idée préconçue que tout finira par s'arranger au gré de l'amoureux Jean de Brède.

Malgré la découverte de l'identité véritable de l'héroïne qui n'est pas Régine Féral, mais Isabelle de Foix, malgré l'aveu du crime qu'elle a commis au cours de cette fameuse Murder-party du château de Crevin, que M. Henry Bordeaux nous a contée naguère, et dont elle est venue chercher l'expiation dans ce poste inconfortable, nous restons convaincus que l'amour, secrètement partagé, de Jean de Brède fera fléchir tous ses scrupules et qu'il obtiendra la main de la jeune fille, « cette petite main, sur laquelle il y a encore, — comme sur celle de lady Macbeth, — l'odeur du sang et que tous les parfums de l'Arabie ne purifieraient pas ».

Et en effet l'intervention du comte de Foix accouru en avion à l'appel de sa fille est décisive. Il revendique pour lui seul toute la responsabilité du meurtre de Clarisse Villevert, la célèbre star de cinéma, l'assassinée du château de Crevin, et les jeunes gens sont fiancés. Tout est donc bien comme nous l'avions prévu...

Mais M. Henry Bordeaux ne veut pas nous donner cette satisfaction, et, au moment où l'on s'y attend le moins, apparaît « la revenante », Clarisse Villevert. Elle apparaît sur l'écran, dans un film parlant projeté au cours d'une soirée à laquelle assiste Isabelle de Foix. Celle-ci voit et entend sa victime; tous ses apaisements sont bouleversés, tous ses remords ravivés. Elle brise ses fiançailles et fuit loin du Maroc, où elle risquerait de trouver le bonheur.

Il reste cependant l'amour, et nous pouvons espérer que, dans cinq ans, si Isabelle revient des Indes, où elle veut partir pour parachever son expiation en soignant les lépreux, nous aurons enfin la joie de voir nos prévisions se réaliser.

En attendant, nous aurons eu le plaisir de lire d'admirables descriptions des paysages marocains, de pittoresques récits des coutumes indigènes et de vivre dans la réconfortante atmosphère de pureté, de dévouement, de bravoure et de patriotisme qui règne dans les postes militaires de notre nouvel empire africain.

Il faut ajouter que, tant par les scènes qu'on verrait se dérouler sur l'écran que par les sites qui en seraient le décor, le film tiré de ce roman serait un charme pour les amateurs les plus exigeants.

Dans son récent ouvrage, *L'étrange amour de Gilberte Renaud*, M. Noël Félici n'a pas craint de s'attaquer à un sujet difficile et plutôt scabreux, auquel un peu plus de maturité aurait apporté sans doute encore plus de perfection. Tel qu'il est, ce roman n'en reste pas moins fort original et d'un très grand mérite, malgré ce qu'il a de choquant et de souvent pénible, à une époque où l'on voudrait voir fleurir moins d'amours anormales.

Gilberte Renaud, que les circonstances ont rapprochée d'un père qui, jusqu'alors, n'était pour elle qu'un étranger, ressent pour lui, dès les premières semaines de vie commune, une admiration sans bornes. Tout ce qui fut sa vie « avant », tout ce qu'elle pourrait être « après », semble pour elle définitivement rayé de ses préoccupations, tant la présence de ce nouveau compagnon, qu'elle ne peut se résoudre à appeler « papa », lui apporte de bonheur et de sécurité.

De cette affection exclusive, passionnée et jalouse naît pourtant bientôt chez elle un trouble étrange. Puis une peur atroce l'envahit. Aime-t-elle vraiment Renaud comme une fille doit aimer son père? Et son inaptitude à accueillir tout autre amour n'est-elle pas la preuve affolante que lui seul est capable de lui faire connaître la joie et même le désir...?

Dans son âme droite et scrupuleuse, cette crainte devient une obsession. Puis, par un phénomène d'auto-suggestion, admirablement nuancé par M. Noël Félici, qui en a fait l'idée maîtresse de son roman, Gilberte Renaud en arrive à se croire criminelle. Le malaise que lui cause cet amour inexprimé qu'elle étouffe ne se dissipe qu'avec la certitude que lui donne un jour Renaud qu'il n'est pas son père.

Devant sa liberté morale reconquise,

puisque après tout, rien ne s'oppose plus désormais à ce qu'elle aime cet homme d'amour, elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée sur ses sentiments et que, seule, la hantise du mal l'a entraînée sur le bord de l'abîme.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus d'abîme, tout rentre dans l'ordre, et elle sent pour la première fois qu'elle peut appeler Renaud : « Père ».

Mais c'est égal, ce livre qui pourrait avoir pour titre : *La grande peur de Gilberte Renaud*, nous a fait bien peur à nous aussi...

M. Jean des Vallières vient de donner une suite à son *Kavalier Scharnhorst*, dont on se rappelle le très vif intérêt documentaire concernant la vie d'un groupe d'officiers français prisonniers en Allemagne pendant la guerre.

Spartakus Parade nous fait vivre avec les mêmes officiers les derniers mois de 1918 et nous fait assister à l'écroulement de l'édifice allemand, miné par la misère et par la faim.

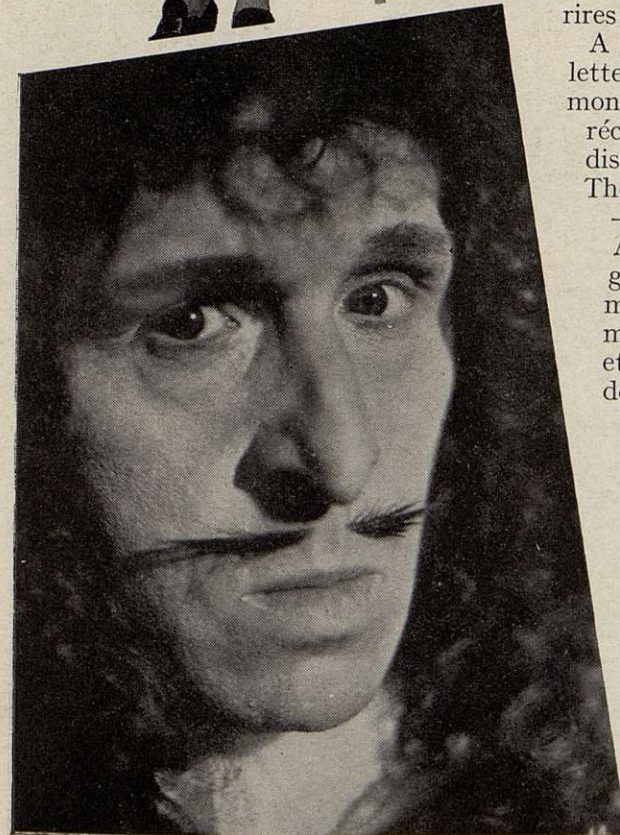
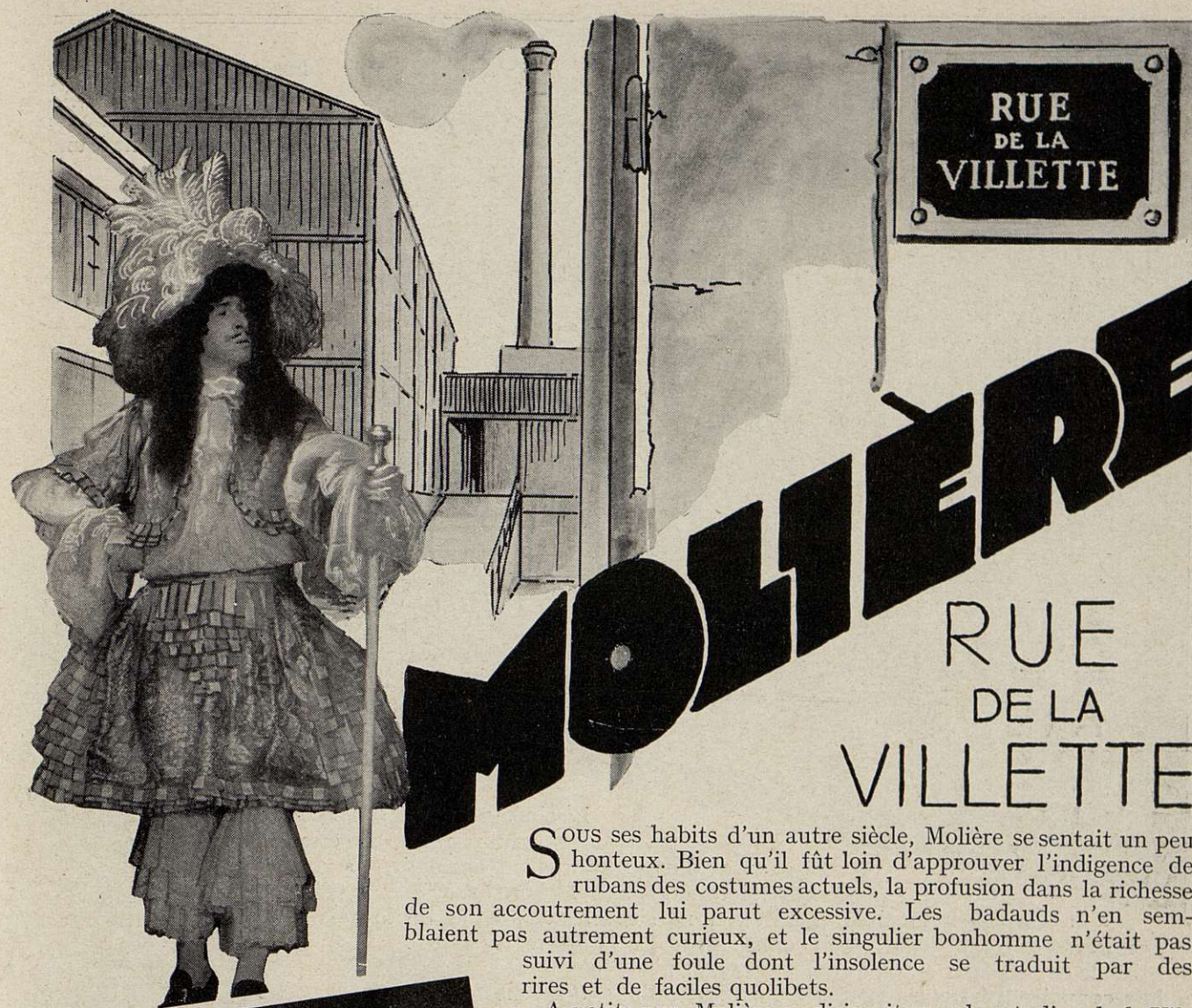
Il faut essayer de se mettre, par la pensée, dans la peau de M. Jean des Vallières et de ses camarades de bague, pour comprendre l'étrange mentalité qui fut la leur, lorsque, libérés de gré ou de force de leur prison, par des gardiens plus affamés que haineux, ils se trouvèrent sans argent, sans forces et presque sans habits dans Magdebourg en proie aux premiers sursauts révolutionnaires.

Leurs aventures, tantôt burlesques, tantôt tragiques, parfois sentimentales, nous captivent comme un roman, en même temps qu'elles nous font connaître une Allemagne dont nous avons peut-être ignoré en temps opportun, et pour notre malheur, la vraie nature.

L'amertume des dernières pages nous confirme l'écœurement ressenti par tous ceux qui vécurent pendant des mois, la rage et la faim au ventre, dans les geôles de l'Allemagne et ne trouvèrent à leur retour qu'une indifférence navrante de la part de leurs compatriotes. La difficulté qu'ils eurent à se « réadapter » est bien connue.

Spartakus Parade est, et doit rester, une œuvre de premier plan dans l'histoire de la guerre et des quelques mois, gros de conséquences, qui la suivirent. Jamais plus beau sujet ne tenta un écrivain français, et remercions M. Jean des Vallières d'avoir osé nous dire tout ce qu'il nous a dit.

JACQUES SEMPRÉ.



Sous ses habits d'un autre siècle, Molière se sentait un peu honteux. Bien qu'il fût loin d'approuver l'indigence de rubans des costumes actuels, la profusion dans la richesse de son accoutrement lui parut excessive. Les badauds n'en semblaient pas autrement curieux, et le singulier bonhomme n'était pas suivi d'une foule dont l'insolence se traduit par des rires et de faciles quolibets.

A petits pas, Molière se dirigeait vers les studios de la Villette, et la rue étroite, montante, mal pavée, grouillait de monde. On regardait cet homme étrange comme une vivante réclame. Un passant se souvint de l'avoir rencontré qui distribuait des papillons verts ou roses, non loin du Théâtre-Français :

— Probablement des billets de faveur pour la Comédie... Ainsi Molière, aux outrances de la publicité devait l'inconnu. Mais qu'était-il venu chercher si loin de sa propre maison? Il vous eût répondu, de l'air le plus naturel : « Je me rends au studio. On tourne *Monsieur de Pourceaugnac* et serais bien aise de rencontrer ce gentilhomme, il est de mes amis... » L'auteur s'avouait une émotion bien compréhensible et s'inquiétait d'une confrontation qu'il souhaitait... Reconnaîtrait-il son œuvre? Il n'avait pas prévu que la postérité le sacrerait : auteur de scénario... ni que des metteurs en scène composeraient l'illustration vivante des pièces qu'il écrivait pour le divertissement du Roy... Cet essai d'acclimatation flattait Molière au moins autant qu'il l'intriguait. Que deviendraient, transposées, les charges grasses dont la Faculté faisait, à son corps défendant, les frais? Un excès d'audace ou de timidité les eût dénaturées. A cette pensée le cœur de Molière battait furieusement la charge, et il se promettait de réserver ses droits d'auteur. « Ils » trouveraient à qui parler, et il ne « leur » mâcherait pas les mots...

On l'avait mis en garde :



« Les metteurs en scène prennent des libertés qui empiètent sur le domaine de l'auteur et le réduisent à une portion infime.

» Le texte !... Ah ! monsieur, gardez-vous d'y attacher trop d'importance et songez, sans amertume s'il est possible, que le découpage promènera les ciseaux dans la broderie de votre style.

» Quant aux traditions, résignez-vous, monsieur, à les voir disparaître. Elles ne sont que poussière,

et, d'un coup de plumeau... pftt !... Le cinéma est de son époque et fort peu respectueux d'ancêtres et d'usages purement accessoires. »

L'inquiétude gagnait Molière jusqu'aux moelles. Elle

absorbait ses facultés sensibles et ne s'étant pas aperçu de la transition,

Jean-Baptiste Poquelin évoluait dans un décor familier. Il fut tiré de cet état par M. de Pourceaugnac. Il n'eût pas hésité à le reconnaître : cette silhouette mal équilibrée, d'une recherche prétentieuse, la pitoyable suffisance de toute la personne, une longue et triste figure ; comme moustache : les poils raides d'un matou plein de colère.

Couronnant ce monument de la sottise humaine : un jaillissement de plumes, un massif léger où se mariaient les nuances.

Armand Bernard, qui reçut une culture classique et obtint un prix au Conservatoire, discipline par « le style » les plus extraordinaires dons comiques.

Molière exultait.

Une femme-enfant, d'une grâce pure et aristocratique, survint. L'auteur s'empressa :

— Julie !... Mon petit...

— Josseline Gaël, fit l'espiègle en descendant d'un pied ravissant une révérence.

Et voici Éraste.

Jaque-Catelain est vraiment amoureux de Julie. Cela se conçoit, et la réciprocité est naturelle. Éraste est tendre et il est élégant.

Neuf décors. Une distribution pleine d'attraits, Molière considère le jeune couple.

— Ils ont vingt ans : c'est merveilleux.

Un auteur est forcément ingrat. Molière se conforme à la règle et prononce avec une absolue candeur la critique de ses vieux serviteurs.

Il apprend que, en butte aux taqui-



neries de MM. les médecins, de Pourceaugnac réussit à leur échapper non par la coulisse, mais par les toits, où s'organise une poursuite visible pour les spectateurs. Un « gag » d'un effet irrésistible... et le reste est à l'avenant : la fuite du gentilhomme, convaincu faussement de polygamie, utilise un équipage impossible à la scène.

Molière trouve que la Comédie-Française l'honore chichement. Narines dilatées, il hume un parfum d'encens



inconnu. Des exigences lui viennent.

— Je veux que les divertissements...

Gaston Ravel et Tony Lekain échangent un regard de complicité ! Les divertissements, on peut le dire, surpasseront en faste ceux dont le Roi-Soleil offrait un régal à ses courtisans... Ballets, pantomimes, chants, M. de Pourceaugnac aura tout cela...

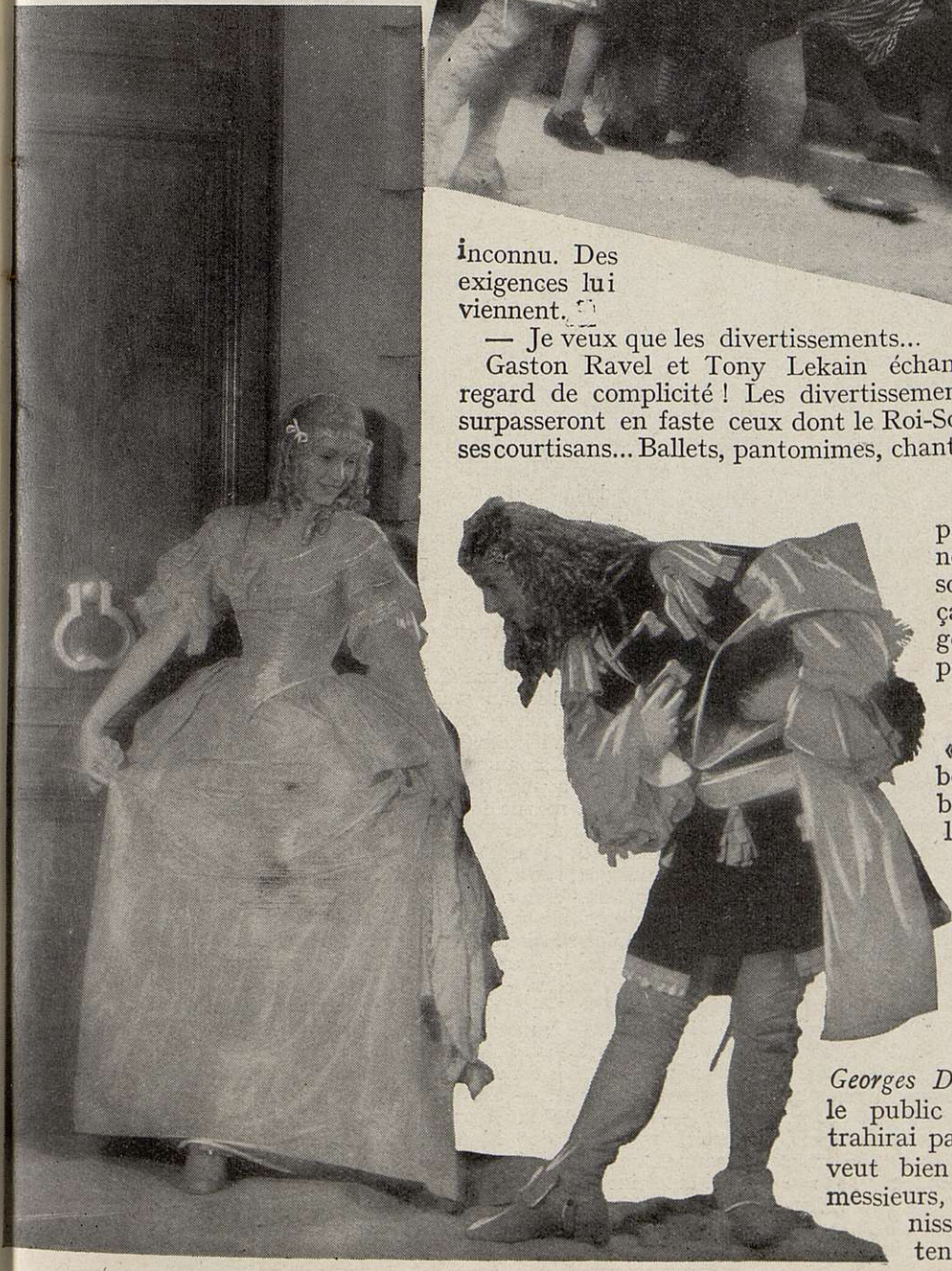
— Le texte... soupire Molière.

— Il a subi quelques coupures. A part cela, on a respecté les virgules. Nous ne vous apprenons pas, je pense, que, soit à l'Odéon, soit à la Comédie-Française, vos œuvres sont revues et corrigées, souvent allégées... Ne tenons point compte des défaillances de mémoire, des enjambements qui dépassent toutes les prévisions... non plus que des « tripatoiuillages » commis pour les besoins des concours de Comédie et dont, bon an mal an, le Conservatoire expose la navrance...

— A cela, avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Je crois que l'on pourrait tirer un film du *Bourgeois gentilhomme*. Je vois très bien André Berley en « M. Jourdain ». J'ai beaucoup d'autres scénarios : *Les Précieuses ridicules*, entre autres... Et que diriez-vous de

Georges Dandin ? Lentement, mais sûrement, le public se détache du théâtre, que je ne trahirai pas en portant à l'écran ce que l'on veut bien appeler des chefs-d'œuvre. J'éprouve, messieurs, une bienfaisante impression de rajeunissement. Je m'étais irrité de propos tenus par un de mes jeunes confrères,



M. Yves Mirande. En quoi j'avais tort peut-être... Je n'ose plus rien affirmer, sinon que mes débuts me donnent la plus vive satisfaction. Je commence une nouvelle carrière...

Molière fut éloquent, plein d'enthousiasme. On le vit même embrasser des médecins et rire aux larmes du jeu de son principal interprète. Colette Darfeuil fut jugée adorable et malicieuse. La journée terminée, Molière exigea qu'Armand Bernard l'accompagnât sans cesser d'être M. de Pourceaugnac. Ceci vous explique un fait divers dont les quotidiens se firent l'écho : Armand Bernard, certain soir, quitta le studio sans retirer les habits de M. de Pourceaugnac. On le vit en voiture, place Pigalle, à une heure avancée de la nuit, et toutes les hypothèses suggérées par cette vision durent être rejetées. La vérité, la voici : l'auteur et l'interprète passèrent ensemble une soirée durant laquelle bien des projets ont été jetés sur le papier,

que nous connaissons certainement quelque jour. C'était trop simple en vérité. Un Poulbot, grâce à un encombrement, s'était faufilé jusqu'au carrosse, attelé de quarante chevaux, de M. de Pourceaugnac... Il glapit :

— Un acteur de cinéma. C'est Alphonse XIII.

A ses copains, rempli d'importance, il confia plus tard :

— Je l'ai reconnu malgré sa perruque et ses falbalas. C'est le roi d'Espagne, je te dis. L'impératrice Zita a bien « tourné » un film. D'ailleurs, le costume du roi, tu ne pouvais pas t'y tromper : un vrai costume de danseuse et, pour sûr, espagnole !...

FRANCIA-ROHL.

Nos lecteurs reconnaîtront dans les photographies qui illustrent cet article : Armand Bernard, Jaque-Catelain, Colette Darfeuil, Josseline Gaël, Pasquali, Jean Coquelin, Henri Faber, principaux interprètes de « Monsieur de Pourceaugnac », que réalise Gaston Ravel.

CONCOURS DES CURIEUX

LISTE DES LAUREATS

Nous avons, dans notre précédent numéro, donné le résultat de notre Concours des Curieux. Voici la liste des 80 lauréats et les prix qui leur sont attribués.

SIMONE CHENU

8, rue de la Belle-Croix, Lizy-sur-Ourcq (S.-et-M.).

Une montre-bracelet de dame en platine.

PIERRE DERRODE, 60 bis, rue Dombasle, Paris.

Une montre-bracelet en or.

LUCIENNE CHAISE, 4, rue Fr.-de-Pressence, Paris.

YVONNE GUINGAL, 19, rue Pétion, Paris.

JEANNE ARNAL, 5, rue Collette, Paris.

Un très beau collier de perles, avec fermoir.

T. Fournier, Grande Rue, Gan (Basses-Pyrénées). — Janine Clergeau, 29, quai Saint-Michel, Paris. — Maria Bouveret, 82, rue de Charonne, Paris. — Un nécessaire de beauté et un stylographe plume or.

G. Bouisset, 4, rue de l'Union, Noisy-le-Sec. — A. Deguihem, Maison Calment, Arles-sur-Rhône. — Andrée Cabas-sel, 24, rue de Rivoli, Paris. — Kitty Constantinidis, 130, rue du Trois-Septembre, Athènes (Grèce). — Litsa Papas, 194, rue Hippocrate, Athènes (Grèce). — Germaine Boucher, 11 bis, rue d'Auteuil, Paris. — Lucie Lauzeral, 15, rue Royer-Collard, Paris. — Casimir Belot, 31, rue du Champ-de-Mars, Nancy. — Germaine Robert, 8, rue Eugène-Guillaume, Montbard (Côte-d'Or). — Jean-Marie Beck, 38, rue du Parc, Sarreguemines (Moselle). — Louis Van de Waeter, 1, rue Émile-Gebhart, Nancy. — Georges Péridont, 75, rue de Strasbourg, Nancy. — Suzanne Moret, 42, rue de Chaumont, Châtillon-sur-Seine. — Camille Ory, l'Île-Bouchard (Indre-et-Loire). — Lucienne Ostermann, 20, rue Grande, Charmont (Marne). — Un stylographe plume or, remplissage automatique.

Germaine Cochetoux, 268, rue Jean-Jaurès, Croix (Nord). — Lucienne Gruaux, 28, rue du Château-d'Eau, Charmont (Marne). — Lucie Larcher, 15, rue de Montgarnier, Charmont (Marne). — Marie Haudos, 8, rue Grande, Charmont (Marne). — Mireille Ostermann, 28, rue de Montgarnier, Charmont (Marne). — J.-Paul Faure, quartier de Cagnan, Orange (Vaucluse). — Yvonne Sedes, boulevard Hoche, Fontenay-le-Comte (Vendée). — Jenny Lebouille, 11, rue Sohet, Liège (Belgique). — Solange Petit, 10, rue Valenciennes, Mons (Hainaut-Belgique). — Denise Gontier, 10, avenue des Charmes, Vincennes (Seine). — Germaine Jour-

dain, 8, rue Eugène-Guillaume, Montbard (Côte-d'Or). — Lydia Kupélian, 108, rue Garibaldi, Bruxelles. — Lily Gaillard, 189, avenue Jean Dubrucq, Bruxelles. — Marcelle Boucher, 26, rue Labarre, Rivery (Somme). — Blanche Politi, 61, rue Damrémont, Paris. — Lucie Schérer, 3, avenue Georges-Charpentier-Page, Valdoie (Belfort). — Thérèse Dionis, 22, rue Danton, Levallois. — Lison Huguet, Hôtel de Bordeaux, rue Soucroux, Tarbes. — Madeleine Lepage, 6, rue de Marseille, Paris. — Marie Constantacopoulos, 13, rue Tarsou, Athènes (Grèce). — René Peltier, 26, rue de Bordeaux, Saumur (Maine-et-Loire). — Gilbert Munier, 4, rue de la Garde, Metz (Moselle). — Paul Rochette 108, avenue de Wagram, P. R. Paris. — Jeanne Dumonal, Pharmacie, Aiguillon (Lot-et-Garonne). — L. Gruaux, 18, rue de la Gare, Charmont (Marne). — Un nécessaire de beauté.

Simone Christman, 28, rue du Buisson-Saint-Louis, Paris. — Anne Lerouge, Gare du Vieux-Port, Marseille. — Simone Barthélemy, 24, rue de l'Anglais-Flénu, Mons (Belgique). — Candide Gimenez, 10, rue du Canigou, Casablanca (Maroc). — Marcelle Vaudry, 46, rue Grignan, Marseille. — Licausi Barthélemy, 3, rue du Canigou, Maarif, Casablanca. — Angèle Mouchabac, 3, avenue Victor-Hugo, Nogent-sur-Marne. — Albert Rabosée, Vieltalm (Belgique). — Nelly Duquesnoy, 40, rue de Paris, Essonnes (Seine-et-Oise). — Jacqueline Lesbroussart, 147, avenue de Lutèce, La Garenne-Colombes. — Yvonne Bazin, 10, rue de Jouvence, Dijon. — M^{me} Marcel Gosselin, 14, rue Sarrette, Paris. — Simone Chamard, 78, Promenade des Anglais, La Varenne-Saint-Hilaire. — Ginette Tabut, 91, rue Saint-Martin, Paris. — Rachel Duty, impasse Frobert, Vichy. — Marie Marc, 36, rue du Cormoran, Maisons-Alfort. — Claire Noteboom, 128, rue Émile-Banning, Bruxelles. — Jeanne Roy, 24, rue de Mimont, Cannes. — Jacqueline Corduant, 30, rue Mignot-Delstanche, Bruxelles. — Ginette Mugnier, 22, boulevard Périer, Marseille. — Jacqueline Valency, 7, boulevard Voltaire, Paris. — Dumay Pierrette, 6, rue Alphonse-Pallu, Le Vésinet. — Simone Babouin, 30, rue Louis-Besquel, Vincennes. — Ophir Goval, rue de Lambrechies, Frameries (Hainaut-Belgique). — Gaby Andrieu, 85, rue de Sèvres, Paris. — Gaston de Bauw, 23, rue Plumet, Paris. — Renée Nivoit, 150, rue des Moulins, Fontenay-sous-Bois. — Suzanne Fontaine, Villa Léonie, avenue Crovetto, Monaco. — Madeleine Lutignier, 51, boulevard Saint-Jacques, Paris. — Suzanne Luga, 23, rue des Fontaines, Clermont (Oise). — 25 francs de livres à prendre dans le Catalogue de « La Renaissance du Livre ».

PUBLIC DE CINÉMA

2^e SALLES DE QUARTIER ⁽¹⁾

Je pense que vous aimez comme moi l'atmosphère des salles populaires. Il y a bien un peu de fumée, et des nez exercés ou habitués à l'odeur de géranium d'une foule japonaise y reconnaîtraient en abondance ce parfum spécial aux wagons de troisième, aux arrière-salles de café ou au métro vers cinq heures du soir. L'aération y est souvent mal faite et l'entr'acte, le bienvenu. Et puis il faut à certains des murs aux décorations choisies, des voisins d'apparence bourgeoise et, pendant deux heures, l'illusion d'un luxe qu'ils n'ont pas.

Il y a les grandes, les riches, celles qui s'enorgueillissent sur leur affiche de milliers de places, celles qui ont tout de suite pu acheter une installation sonore. Elles appartiennent généralement à de grandes firmes de productions. Leur nom prestigieux, — Eden, Kursaal, Casino, Féérique, — illustre une nouvelle conquête de Pathé ou de Gaumont. Elles ont géant, ouvreuses, sonneries, attractions, éclairages savants, rideaux de velours, fauteuils favorables aux baisers prolongés, — tout le confort.

Il y a les petites, les anciennes, les discrètes. On y passe de vieux muets ; on y retrouve cette atmosphère de silence propice au rêve que parfois vient troubler le nasillement du phono d'accompagnement. La maman est au comptoir, le père vérifie les billets, la demoiselle, vendeuse ou dactylo dans la journée, place les clients ; des clients ! des voisins, les gens du quartier qu'on connaît à peu près tous, comme en province. « Monsieur Durand, venez ici. » Et on s'embrasse, et on se pousse, et M. Durand se fait une place parmi les cinq filles, la mère et la grand-mère. On est sans façon, les femmes en cheveux, les hommes en casquettes. Un gros Panisse a posé les mains à plat sur son chapeau de paille ; — des gosses, heureux, rient d'avance. Aux murs, des affiches d'il y a dix ans : *Surcouf*, *L'Enfant des Halles*, *Le Juif Errant*, *Le Docteur Jack*. Le programme est gratuit s'il n'est pas luxueux. Et la voix

éparpillée du phono prélude, sans parvenir à couvrir les rires et les potins.

Une petite salle de l'Est donnait, il y a quelques semaines, en une seule séance, un film à épisodes qui eut du succès en son temps, faut-il croire, *Titi Ier, roi des gosses*.

Peut-être vous souvenez-vous de ce petit Montmartrois qui, avec l'aide de sa bande de Poulbots, et sauve et remplace sur son trône une fillette princesse d'un royaume imaginaire, et Slave comme il se doit.

Tous les accessoires et personnages traditionnels des romans de concierge : la comtesse fatale, aux yeux sombres et sourire sybillin, le traître couronné, doublé du traître policier, la langoureuse et bonne reine, la jeune fille martyre, jusqu'aux dernières pages, le noble jeune homme qui l'épousera, et enfin le brave gosse du peuple qui n'a pas peur de dire au roi qu'il est un vilain, de s'introduire dans les réunions mondaines et de soulever les maisons de correction de la République.

Vous me direz qu'il n'est pas nécessaire d'étouffer dans le métro pour aller écouter ça. Et je vous répondrai que je voulais voir le Charlot, non les

aventures de Titi. Elles sont pourtant très supportables... et vous savez si les années vieillissent au cinéma. Dans ce cadre familial, les naïves imaginations populaires trouvent des correspondances ; l'invraisemblance est naturelle, les calembredaines atteignent une sorte de poésie. On oublie tout sens critique pour goûter le feuilleton d'un cœur de midinette ou de boutiquier.

Et, encore une fois, j'aime le public sans fards des salles populaires, ses longs traits de rire, sa facilité à tirer le mouchoir, sa générosité. Ce n'est pas la morne audience des boulevards. Il s'exclame, il crie, il applaudit, il encourage le héros et hue le traître. Et s'il manifeste, ses réflexions sont sincères.

Je connais un excellent acteur qui va toujours éprouver l'effet de ses créations sur le public des quartiers. Et vous savez que Chaplin essaye les gags dont il doute sur des publics d'enfants ou de cochers. Il doit bien savoir ce qu'il fait.

CLAUDE VERMOREL.



(Dessin de Jodel.)

(1) Voir dans *Ciné-Magazine*, numéro de Juin 1932, le premier article intitulé : Salles d'avant-garde.



PERSONNAGES :

Manuela von Meinhardis.... HERTHA THIELE.
Mlle von Bernburg. DOROTHEA WIECK.
La Directrice EMILIA UNDA.

Réalisation de LÉONTINE SAGAN.



Extrait du Journal de Manuela von Meinhardis.

3 octobre. — C'en est fait. Les lourdes portes du pensionnat de Potsdam viennent de se refermer sur moi pour de longues années. Lorsque j'ai quitté ma tante tout à l'heure, j'ai eu la sensation atroce, déchirante, d'un adieu total, définitif...

Dieu que cette institution est triste, lugubre, avec ses dortoirs

filles jeunes

d'une propreté nue, agressive, ses corridors interminables où résonne à l'infini, dans un silence de mort, le seul bruit de vos pas...

La directrice est naturellement la première personne à qui j'ai été présentée. Son autorité dédaigneuse, provocante même, me fait peur... D'instinct j'ai deviné en elle une ennemie, et je sens que jamais je ne pourrai entrer dans son bureau, ou même la rencontrer dans un couloir sans trembler de tout mon être...

4 octobre. — Mes petites compagnes ont été pleines de prévenances pour moi, soit qu'elles aient appris ma qualité de fille d'officier,

et orpheline, soit que mon aspect craintif, apeuré, leur ait rappelé leur propre émoi en arrivant ici.

Malgré tout, l'avouerai-je, je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. Les yeux grands ouverts, dans l'immense dortoir, où la lune découpait des carrés de lumière brutale, j'ai revu tout mon enfance gâtée, heureuse, jusqu'au jour où ma pauvre maman...

... Ce qui ajoute encore à la désolation du pensionnat, c'est qu'il se trouve devant une caserne qui, à chaque

en Uniforme

heure du jour, égrène dans l'air ses sonneries militaires, et notre vie à nous aussi semble réglée par ces appels de clairon ponctuant des heures interminables... sans fin...

Quand je pense que je dois rester six ans, — jusqu'à ma majorité, — dans cette prison...

5 octobre. — J'ai surpris une conversation animée entre quelques-unes de mes camarades de dortoir. Le même nom : Mlle de Bernburg, revenait constamment sur leurs lèvres. J'ai voulu savoir qui était Mlle de Bernburg. C'est une jeune institutrice que toutes ses élèves adorent, car elle seule, au milieu de ses collègues

despotiques, garde quelque chose de doux, de tendre, de maternel presque, qui va droit au cœur des jeunes filles privées subitement de toute affection que nous sommes...

6 octobre. — Hier soir, j'ai rencontré Mlle de Bernburg dans le grand escalier. Est-ce parce

que mes compagnes, m'ont parlé, d'elle en termes enflammés, je ne sais ; mais toujours est-il que je n'ai pu soutenir son regard limpide et clair, voilé par instants d'une mansuétude infinie.

J'ai senti que le rouge de la confusion me montait au visage, et j'ai dû baisser les yeux ; non sans m'être aperçue toutefois que Mademoiselle me souriait, comme si elle voulait dissiper déjà la crainte qu'elle pouvait m'inspirer.

9 octobre. — Décidément, Mademoiselle est bien celle que mes compagnes m'ont décrite : douce, modérée, persuasive.

Hier, elle m'a tendu la main. Pour un



peu je me serais précipitée à ses pieds. Une crainte stupide, qui est peut-être de la honte, m'en a empêchée. Je la connais depuis trois jours à peine, et pourtant je sens que j'éprouve pour elle une affection sans bornes.

Il me semble que c'est un peu ma pauvre maman que je retrouve en elle. Le soir surtout, au coucher, lorsqu'elle s'approche de nos lits, dépose un baiser sur notre front comme le ferait une mère, et glisse silencieuse comme une grande ombre blanche jusqu'à la porte qu'elle referme sans bruit.

11 octobre. — Que je suis heureuse ! Ce soir, Mademoiselle est venue comme de coutume. Nous attendions toutes sur le bord de notre lit qu'elle arrivât jusqu'à nous. Quand ce fut mon tour, il me sembla qu'elle me regardait fixement. Puis elle s'approcha lentement de moi et, me prenant la tête entre les mains, elle déposa sur mon front un long baiser, sous lequel je me sentais fondre.

Tout d'abord, je me crus le jouet d'une illusion. Mais, à voir la mine de mes compagnes, je compris que je n'avais pas rêvé.

Mademoiselle me préfère aux autres... A toutes les autres, comprenez-vous... Mon Dieu, que je suis heureuse !... J'ai envie de rire, de sauter et de pleurer tout à la fois !

12 octobre. — Mademoiselle m'a grondée. Il paraît que la directrice lui a fait aigrement des observations à mon sujet. Elle trouve que je suis paresseuse !

Paresseuse, quand j'étudie des heures entières !

Mais c'est plus fort que moi ; même sachant ma leçon par cœur, quand Mademoiselle m'interroge, je ne trouve plus mes mots... le texte se brouille devant mes yeux... ma mémoire me fait subitement défaut... J'étouffe alors de honte et de rage, et pour un peu, j'écarterais en sanglots !...

Mademoiselle l'a bien compris, elle. Elle m'a demandé si j'étais malheureuse, et je n'ai pu que lui répondre :

— Non... pas quand je suis près de vous...

Ce qui a paru la contrister vivement. J'étais alors dans sa chambre, et elle m'a renvoyée presque aussitôt en me donnant une de ses chemises, car mon trousseau est en guenille.

20 octobre. — Aujourd'hui le pensionnat est en fête... Chaque année on donne ainsi une matinée théâtrale suivie d'un punch. Cette année, la pièce choisie est le *Don Carlos* de Schiller.

Grande est ma joie, j'ai été désignée pour incarner Don Carlos lui-même. Il paraît que j'ai fière allure sous le pourpoint et la toque... Et je sais mon rôle parfaitement... Depuis deux semaines, je répète avec une ardeur et une conviction inconnues... Pas une réplique ne me fera défaut...

21 octobre. — Que s'est-il passé ? Je me suis réveillée il y a quelques heures, couchée dans cet affreux lit d'infirmerie. Et personne à mes côtés. Le silence, un silence pesant partout...

Je retrouve sur moi ce journal, mais j'ai peine à ras-



sembler mes souvenirs. Voyons... je me rappelle que la représentation eut un grand succès. Je me sentais transfigurée, transportée par les vers immortels de Schiller !

Après... après on servit le punch... très fort, je me souviens. Une douce griserie s'empara de moi... Un démon intérieur me poussant, j'éprouvai soudain le désir violent, irrésistible, de crier mon amour véhément pour Mademoiselle... de montrer cette chemise qu'elle m'avait donnée...

Je me rappelle des cris joyeux, des clameurs soudain tues... oui... et la voix autoritaire de la directrice frappant rageusement le sol avec sa canne, puis plus rien...

24 octobre. — Voici trois jours que je suis ici, et personne n'est encore venu me voir. Juste à l'heure des repas, une servante entre, pose un plat et disparaît sans prononcer un mot.

J'ai l'impression qu'on a jeté sur moi une sorte d'interdit. Que défense a été donnée de me rendre visite, de m'adresser, ne fût-ce qu'un instant, la parole...

Et Mademoiselle, Mademoiselle elle-même qui n'a pas paru et semble me fuir comme une pestiférée...

Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu, qu'ai-je donc fait ?

25 octobre. — Tout est bien fini maintenant...

Profitant de la visite d'une inspectrice, j'ai pu m'enfuir et parvenir jusqu'à la chambre de Mademoiselle.

Hélas ! à la place de la grande âme que j'avais connue, je ne devais trouver qu'une étrangère distante et froide...

Me précipitant dans ses bras, couvrant frénétiquement ses mains de baisers mouillés de larmes, en vain l'ai-je suppliée, implorée. Que s'était-il passé en elle, pour que, dans un cri de tout mon être, l'adurant de ne pas m'abandonner, j'en aie trouvé que l'écho d'une voix lointaine m'exhortant au calme avec des mots sans chaleur ni réconfort !

Je lui ai fait du mal, a-t-elle dit. Quel mal ? Elle a parlé de scandale. De quel scandale peut-il s'agir ?

Est-ce donc un si grand péché de crier bien haut sa ferveur pour un être cher ? Déclamer qu'on l'aime et qu'on l'admire ?

Et suis-je maudite pour



avoir laissé parler mon cœur ? Envain, je m'interroge... Je n'arrive pas à comprendre comment je suis devenue pour Mademoiselle cet objet d'horreur, pour mes compagnes cet être suspect sur le passage duquel ce ne sont que coups d'œil furtifs, mines embarrassées...

Encore une fois, qu'ai-je fait ?... Je supplie qu'on me le dise..., car, si je dois lire encore longtemps un reproche douloureux dans les yeux de mes compagnes et surtout, ah ! surtout si Mademoiselle doit passer chaque jour devant moi sans m'adresser la parole, j'aime mieux en finir tout de suite... Oui, en finir... en finir !...

Le Journal s'arrêtait là.

P. C. C. : JEAN VALDOIS.

LA GARE DE LYON DANS UN STUDIO ANGLAIS

Sur l'emplacement où fut bâti, en 1914, le premier studio anglais, s'élève maintenant, à Shepherd's Bush, dans la banlieue ouest de Londres, un immense bâtiment de briques, d'aspect paisible et calme. Il domine de sa masse les rangées de cottages dont un certain nombre sont voués à disparaître, car, à peine a-t-elle fini d'aménager ces studios, qui sont les plus modernes d'Europe, que la Gaumont British songe déjà à de nouveaux agrandissements. Sur le million de livres sterling qu'elle va dépenser cette année pour la production d'une quarantaine de films, elle en a consacré 250.000 pour la construction de ces studios, qui occupent chaque jour tout près d'un millier de personnes. C'est sous la conduite aimable des chefs du service de la publicité, MM. Findlay et Lewis, ainsi que de celle de M. Hitchcock, qui dirige le service des laboratoires, que j'ai pu visiter de fond en comble cette énorme usine à images.

Les quatre « sound-stages » que comprend l'immense bâtiment sont disposées en étages, l'une au-dessous de l'autre, et constituent chacune un véritable studio indépendant, équipé avec ses services techniques propres. L'un de ces studios, d'une superficie de 3.000 mètres carrés, est le plus vaste studio sonore d'Europe. Au moment où je le visite, il est occupé par un prodigieux décor, reconstitution parfaite des quais de départ de la gare de Lyon. Du dehors, on ne se douterait jamais qu'on va trouver, à l'intérieur, des locomotives fumantes et qu'un de ces jours une foule animée se pressera entre ces quatre murs. Ce décor sera l'une des scènes du film *Rome-Express*, qui est actuellement en cours de réalisation et qui, il faut l'espérer, sera projeté en France, car il comprend notamment, parmi ses interprètes, deux vedettes bien connues chez nous : Conrad Veidt et Esther Ralston.

Aux quatre « stages » en question, on peut encore ajouter la terrasse, qui domine le studio, et du sommet de laquelle on a, sur Londres et sa campagne, un panorama de plus de 30 kilomètres. Cette terrasse a été en effet aménagée de telle sorte qu'on peut l'utiliser facilement pour y tourner des effets de plein air.

Les laboratoires sont parmi les plus modernes d'Europe : les 20 machines à développer les négatifs et les 22 tireuses y développent, séchent et tirent, sans interruption, plus de 80.000 mètres de pellicules par jour ! Et l'on me dit que ce chiffre va être prochainement doublé ! C'est un spectacle extraordinaire que celui de ces machines qui, dans l'ombre, presque sans surveillance,

infaillibles, impriment sans arrêt images et sons.

C'est au début de Juin qu'on a commencé à tourner dans les nouveaux studios, qui ne vont pas tarder à devenir l'un des centres les plus importants de production en Europe, puisque Carmine Gallone va y tourner, en trois langues, un film à grande mise en scène intitulé *Le Roi des Palaces*, et que William Thiele doit commencer bientôt son adaptation de *La Chauve-Souris*, l'opérette célèbre de Strauss. Pour le moment, trois des studios sont occupés par les décors de *Rome-Express*, la première production réalisée dans le nouveau bâtiment et qui se déroule entièrement dans le rapide Paris-Rome. L'immense décor de la gare de Lyon a été exactement copié sur l'original, et plusieurs ingénieurs du P.-L.-M., venus spécialement de France, ont pour mission de veiller à l'exactitude du moindre détail.

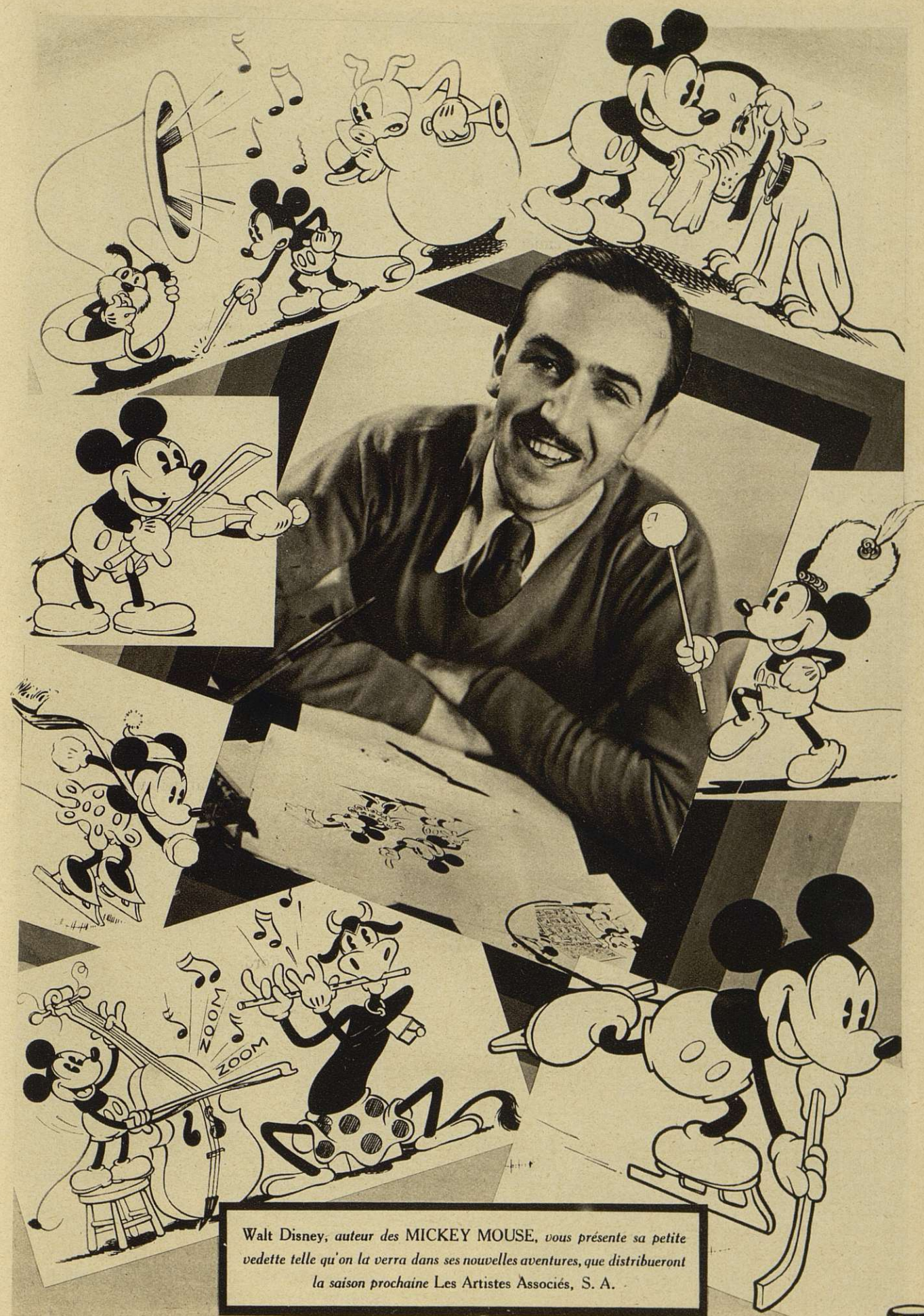
J'ai vu tourner plusieurs des scènes du film dans diverses voitures du train en marche. Pour donner l'illusion du déroulement du paysage, on projette sur un grand écran de verre dépoli, placé derrière les fenêtres des wagons, les vues du pays que le train est supposé traverser. L'une des scènes les plus importantes du film, que j'ai vu tourner, se déroule entre Conrad Veidt, qui joue le rôle d'un escroc international, et Cedric Hardwicke, un grand artiste anglais, qui, sous son maquillage de milliardaire américain, a un faux air de Rudyard Kipling. Pris dans le compartiment du milliardaire, qu'il fouille, Conrad Veidt se jette sur lui, et les deux hommes se livrent une lutte féroce.

Tandis que Walter Forde, le metteur en scène, fait reprendre, pour la dixième fois peut-être, mais sous de nouveaux angles, cette scène très animée, j'aperçois dans un coin deux hommes que cela semble laisser indifférents. Je m'approche et j'entends parler français. (J'ai d'ailleurs entendu parler à peu près toutes les langues au cours de cette visite.) Ce sont deux de ces ingénieurs du P.-L.-M. qui se lamentent d'être retenus par leurs fonctions de « conseillers techniques », loin de leurs jardins où leurs légumes pourrissent faute de soins ! Ces deux braves compatriotes me confient l'étonnement dans lequel les plongent les méthodes du cinéma, qu'ils approchent pour la première fois. « Nous ne croyions pas que c'était si compliqué ! » Hé ! oui, même une vedette comme Conrad Veidt doit s'y soumettre et recommencer dix fois la même scène !

J.-ROGER SAUVÉ.



Une scène du grand film anglais « Rome-Express », avec Conrad Veidt et Donald Callharp.



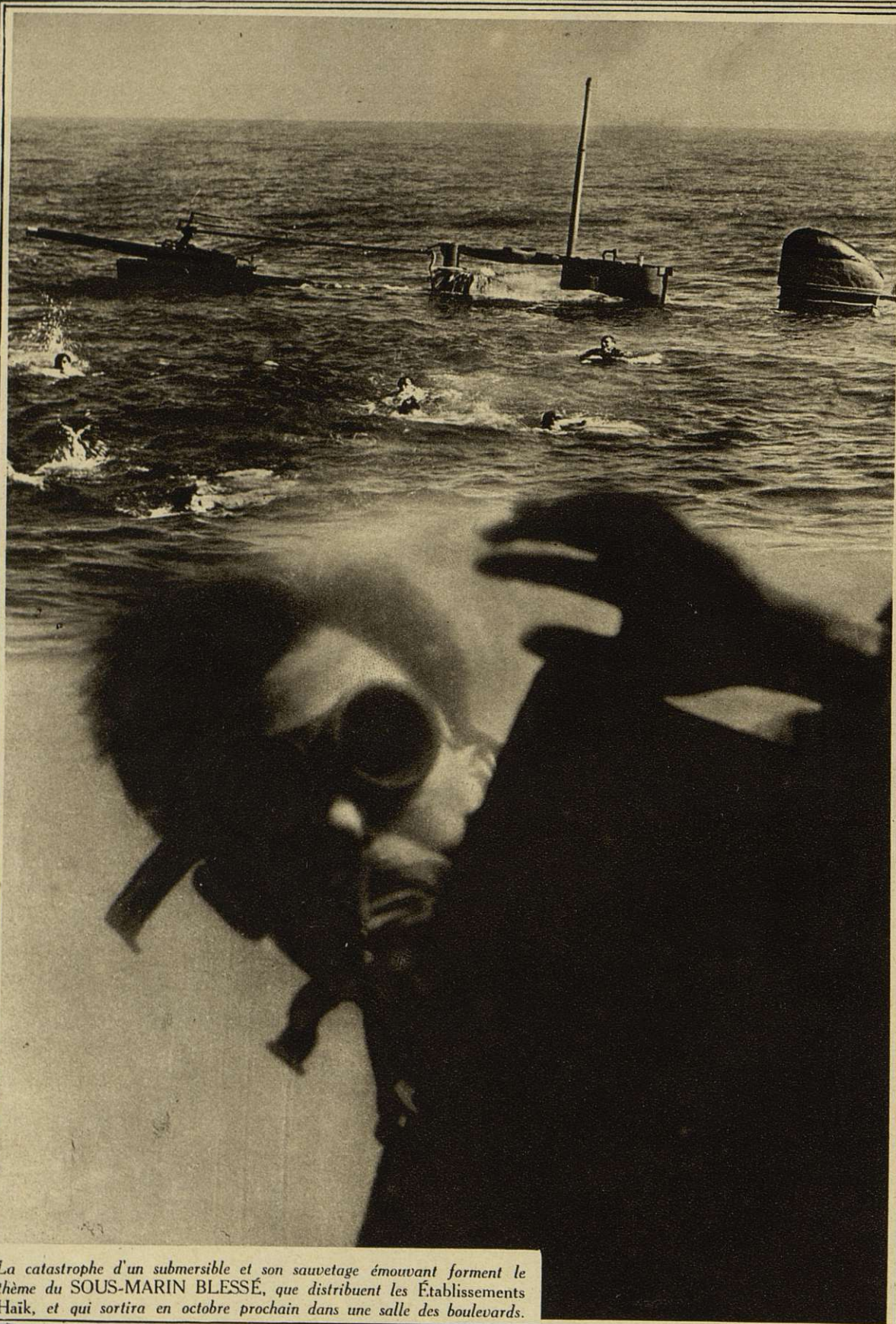
Walt Disney, auteur des MICKEY MOUSE, vous présente sa petite vedette telle qu'on la verra dans ses nouvelles aventures, que distribueront la saison prochaine Les Artistes Associés, S. A.



Après avoir triomphé en exclusivité sur l'écran du Paramount, le film amusant et délicat de Charles Anton, interprété par **NOËL-NOËL BETTY STOCKFELD, BARON fils, EDWIGE FEUILLÈRE**, va passer incessamment dans les principales salles de la périphérie et de la province.



Une bouffonnerie énorme jouée dans un mouvement endiablé, tel est le dernier film d'Yves Mirande, mis en scène par René Guissart, interprété par **SUZY VERNON, ANDRÉ BERLEY, ROBERT ARNOUX**, et qu'a présenté récemment le théâtre Paramount avec le plus vif succès.



La catastrophe d'un sous-marin et son sauvetage émouvant forment le thème du **SOUS-MARIN BLESSÉ**, que distribuent les Établissements Haik, et qui sortira en octobre prochain dans une salle des boulevards.



Un fin profil de **SIMONE CERDAN**, qui donne avec brio la réplique à **VICTOR BOUCHER**, vedette masculine des **VIGNES DU SEIGNEUR**, que René Hervil a réalisé pour les Films Jacques Haik, d'après la pièce de de Flers et Caillavet et qu'interprètent également **MADY BERRY** et **JEANDAX**.



Les quatre nouvelles vedettes du MYSTÈRE DU N° 7. De gauche à droite : **MAX REVOL**, **ROLLA FRANCE**, **BRINGO** et **YVONNE BORELLE**, des productions Films Jim Kay (série des comédies).

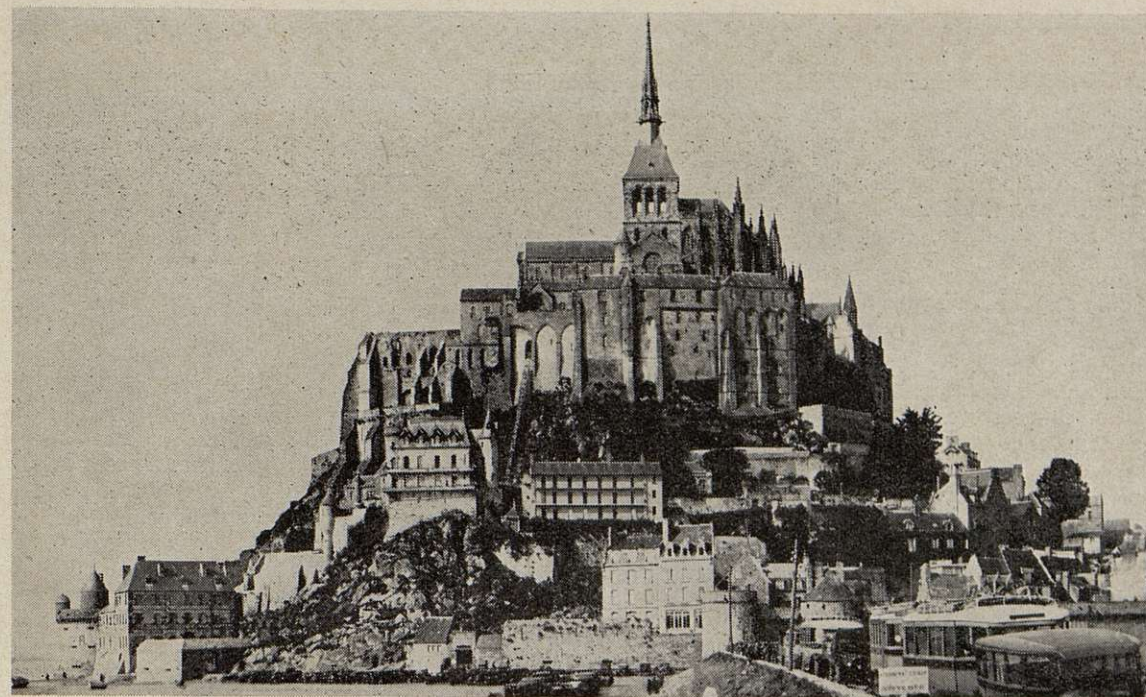


Une belle attitude de **VICTOR FRANCEN** et de **GABY MORLAY** dans **MÉLO**, que vient d'achever Paul Czinner, d'après la pièce d'Henry Bernstein.

PHOTO
PATHE-NATAN



Derniers beaux jours de l'été... Les vacances, hélas! touchent presque à leur fin... mais qu'importe à **NANCY CAROLL**, qui s'attarde sur la plage et vous invite à venir l'y retrouver avant qu'il ne soit trop tard...



" MONT SAINT-MICHEL au péril de la mer "

Voici le temps où, sur les routes pittoresques de l'Avranchin, du Cotentin, de la Côte d'Émeraude, du pays de Fougères, les autos filent comme des bolides à travers le décor verdoyant des bois et des prés, où les grands cars multicolores se hâtent vers le Mont Saint-Michel.

Quand on a dépassé la petite ville silencieuse de Pontorson, voici qu'à un détour du chemin des frémissements de joie, des fusées d'admiration se mêlent aux ronronnements des moteurs. Là-bas, par-dessus les haies touffues, entre les rideaux des peupliers, les voyageurs ont aperçu une flèche élancée, que surmonte une statue, scintillant au soleil. C'est celle de l'archange qui surmonte le roc miraculeux.

Là-bas, c'est la haute abbaye-forteresse, qu'on brûle d'envie de voir, et qui, lorsqu'on l'a vue, paraît encore plus belle qu'on ne l'avait rêvée, celle que Victor Hugo appelle « une chose sublime, une pyramide merveilleuse assise sur un rocher énorme, façonné et sculpté par le Moyen Âge, qui a pour base tantôt un désert de sable, comme Chéops, tantôt la mer, comme Ténériffe ».

Bientôt le mont incomparable surgit tout entier, par delà l'immensité des grèves herbues, que des troupeaux de moutons parsèment de taches blanches; il se dresse sur l'horizon tour à tour vaporeux, ou bien ourlé d'or, ou mauve, ou bleu, selon l'heure ou la saison.

La locomotion moderne a ses exigences. Il faut à nos reins fragiles des surfaces planes et goudronnées, et nous sommes habitués à rouler sans secousses... Mais la digue qui relie le rivage au Mont peut en rester séparée par quelques centaines de mètres. Mais ce remblai qui vient buter entre deux tours contre les remparts en compromet l'harmonie... Il faut donc qu'il soit rasé à une certaine distance de ces remparts, pour l'esthétique et pour permettre à la marée de s'étendre

librement alentour. Autrement les grèves deviendraient des terrains de culture et « le Mont au péril de la mer » cesserait d'être entouré d'eau!

Cette coupure de la digue a suscité des polémiques. Elle a eu des adversaires acharnés. Elle n'en a plus. L'Association des Amis du Mont Saint-Michel, soucieux de lui garder sa magnificence insulaire et, par suite, de sauvegarder la prospérité de ceux qui vivent précisément de l'attrait qui en résulte, les amis du Mont ont lutté inlassablement et ont fini par gagner la partie. Personne ne proteste plus, et les temps sont proches où cette malencontreuse levée de terre sera tenue à l'écart du splendide joyau de granit.

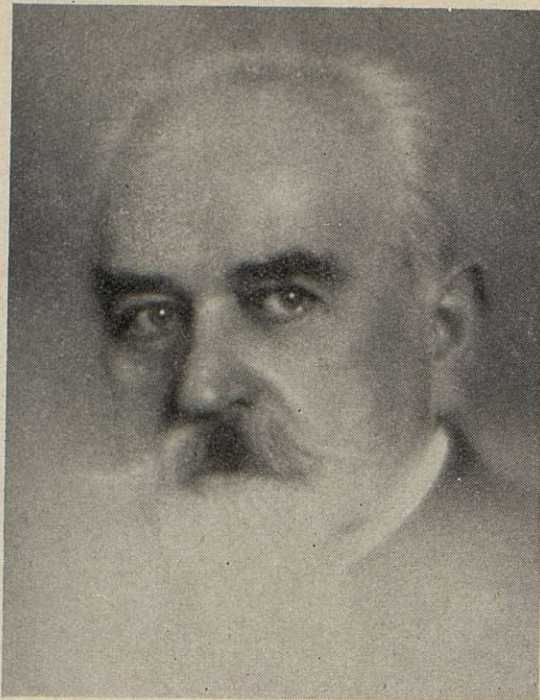
Sans doute les pèlerins de jadis, enrubannés de scapulaires, portant enseignes pieuses au chapel et la gourde en bandoulière, qui s'en venaient à pied à travers les grèves, de Genêts au nord et de Courtils à l'est, avaient une vision du Mont plus entière, plus prenante; mais, quand ils y étaient parvenus, il se passait pour eux ce qui se passe pour le touriste de nos jours. Ils trouvaient, comme aujourd'hui, à la porte d'entrée, dite de la Barola, flanquée de son corps de garde, — et qui n'a pas changé, — des êtres empressés, obséquieux, donnant de la voix et offrant de guider chacun et chacune vers les hostelleries de la cité Montoise. On les appelait des goglus, et ils étaient fort effrontés.

Dans les siècles passés, les hostelleries étaient encore plus nombreuses qu'aujourd'hui. On vous menait, en vous tirant par les manches, ou par les jupes, selon le sexe, à *L'Écu-de-Bretagne*, à *La Corne-de-Cerf*, au *Grand-Saint-Julien*, aux *Quatre-Fils-Aymond*, etc., etc. Quelques-uns de ces bons gîtes sont encore debout, avec des destinations différentes toutefois, par exemple *La Lycorne*, sous laquelle passe la rue; *La Syrène*, qui en est voisine; *Le Soleil-d'Or*, un peu plus haut et, sous la barbacane du Châtelet, *La Truie-qui-file*.

C'est surtout au Mont Saint-Michel, grandiose image du passé, au milieu de cette colossale architecture que le génie de l'homme n'a jamais surpassée, qu'on sent ressusciter en soi des vies, des gestes, des pensées d'autrefois.

Voici le temps où les visiteurs venus des quatre points cardinaux, d'Angleterre, des Etats-Unis, de Belgique, de Suisse, de tous les pays du monde, les yeux hauts, tournés vers les murs audacieux et les tours aériennes, vont gravir les innombrables degrés qui mènent aux admirables salles de la Merveille, l'Aumônerie, le cellier, la salle des chevaliers, la salle des hôtes, le réfectoire des moines, le cloître suspendu en plein ciel !

Voici le temps où la basilique, l'escalier de dentelle, le promenoir, la crypte de l'Aquilon, la chapelle des trente cierges, les logis abbatiaux, verront passer des milliers d'hommes et de femmes recueillis, subissant la mystérieuse influence des héros et des saints qui habiteront le Mont sacré. Sans doute les livres didactiques, les manuels d'archéologie, consacrés au Mont Saint-Michel, sont recommandables, mais, en vérité, ce sont les moines et les chevaliers qu'il importe de connaître si l'on veut vraiment comprendre, si l'on



(Studio G.-L. Manuel Frères.)
Eugène Le Mouél.

l'ordre du roi, ceux-là auront vraiment la notion précise et romanesque à la fois de ce que fut la vie au jour le jour sur ce roc en plein espace, battu des flots, brûlé par le soleil et assailli par les vents du large.

EUGÈNE LE MOUËL

Vice-Président des Amis du Mont Saint-Michel,
Président de la Société des Poètes français.

LA VOGUE DU SKETCH

Paramount a prévu au programme de sa « Production-Record » 1932-1933 la réalisation de vingt comédies de grande classe. C'est à cette série qu'appartiennent notamment : *Le beau Rôle*, avec Dranem, la troublante et belle Edwige Feuillère et Robert Arnoux ; *Les Jeux sont faits*, que jouent Noël-Noël, Lily Zevacco et le joyeux Dréan ; *Le Vendeur du Louvre*, également interprété par Dréan, et trois sketches signés Paul Colline : *Ademai-Joseph à l'O. N. M.*, *Sens interdit* et *Fantômas-Hôtel*, que Jean de Marguenat a mis en scène et qui ont en Noël-Noël un inimitable interprète.

Dans le rayon « Documentaires », tout le monde se souvient de ce remarquable reportage au « Jardin de la France », intitulé *Les Châteaux de la Loire*, qui, récemment, fit florès en même temps que *Monsieur Albert*, au théâtre Paramount.

En présence du très vif succès obtenu par ces comédies, qui constituent de parfaits spectacles de première partie, la Paramount Française vient de décider d'intensifier encore l'activité de sa production dans ce domaine. Et c'est ainsi qu'une nouvelle série de soixante « sujets courts » (de 500 à 600 mètres), tous inédits, vont être entrepris, dès ce mois-ci, aux Studios de Saint-Maurice.

Car les films de première partie ne sont plus, en effet, de simples hors-d'œuvre, analogues à ces anciens levers de rideaux des théâtres de comédie qui permettaient aux spectateurs d'arriver au spectacle sans perdre le début de la pièce principale. Ces infortunés levers de rideaux, se jouaient généralement

devant une salle en train de se garnir au milieu des claquements de strapontins et des « N'oubliez pas mon petit service ! » d'importunes ouvreuses. Les comédies de court métrage — elles comportent deux bobines (c'est-à-dire 500 à 600 mètres de film) — sont maintenant un élément appréciable du programme d'un cinéma. Tout



Paul Faivre et Georgé dans « Le Théâtre chez soi », un amusant sketch Paramount.

autant que le grand film qui passe en seconde partie, elles font recette, car leur qualité artistique et technique, le soin apporté à leur mise en scène, l'esprit du dialogue et des situations, la valeur des interprètes qui les animent exercent sur le public un attrait incontestable, un attrait qui se précise de jour en jour. On a tant besoin de se détendre le cœur et les nerfs par ces temps de crise et de ne plus penser, pendant un instant parfois, à la vie chère aux impôts, aux ennuis de toutes sortes qui nous accablent...

Cependant, dans le copieux programme qu'elle aborde ainsi, la Paramount n'entend pas faire figurer exclusivement des productions comiques. On prévoit des comédies et des nouvelles de tous genres, ainsi que des documentaires, dans la manière de celui qui fut récemment réalisé sur les Châteaux de Touraine, dont nous parlions tout à l'heure.

**

Une fois de plus, la Paramount Française a trouvé, dans son désir de servir notre exploitation cinématographique et de satisfaire le public, une formule particulièrement heureuse, dont il convient de la féliciter. Cette innovation est d'ailleurs hautement appréciée des directeurs de cinéma, toujours soucieux de composer des programmes attrayants et harmonieusement équilibrés.

Les bons films de première partie sont rares. On ne cesse d'en réclamer. Ceux qu'édite Paramount connaîtront une vogue grandissante.

J. DE M.

DANS LES STUDIOS

On tourne... on prépare...

— *Enlevez-moi*. Réalisateur : Léonce Perret. Interprètes : Jacqueline Francell, Roger Tréville, Arletty, Félix Oudart.

— *Chassé-Croisé*. Réalisateur : D.-B. Maurice. Interprètes : Armand Bernard, Blanche Montel et Escande.

— *Le Roi Pausole*. Réalisateur : Gradowsky. Interprètes : André Berley, Armand Bernard, José Noguéro, Simone Bourday.

— *Une jeune fille et un million*. Réalisateur : M. Max Neufeld. Interprètes : Magdeleine Ozeray, Marfa Dhervilly, Camille Solange, Christine Delyne, Claude Dauphin, Robert Le Vigan.

— *Le Roi des Palaces*. Réalisateur : Carmine Gallone. Interprètes : Jules Berry, Dranem, Morton, Alexandre d'Arcy, Suzette O'Neil, Simone Simon.

— *Poil de carotte*. Réalisateur : Julien Duvivier. Interprètes : Harry Baur, Mme Catherine Fonteney, Robert Lynen, Christiane Dor.

— *Violettes impériales*. Réalisateur : Henry-Roussel. Interprètes : Raquel Meller, Suzanne Bianchetti, Paule Andral, Georges Péclet, Pierre Juvenet.

— *Clair de Lune*. Réalisateur : H. Diamant-Berger. Interprètes : Blanche Montel, Henri Rollan, Jeanne Cheirel.

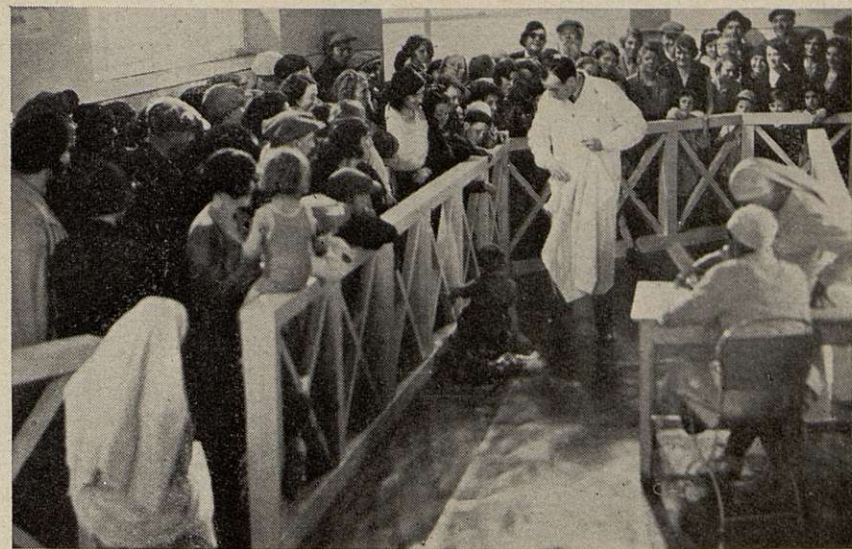
— *La Mariage de Mademoiselle Beulemans*. Réalisateur : Jean Choux. Interprètes : Alcover, Pierre Dux, Ch. Mahieu, Lily Bourget, Berthe Chamal, A. Gobert.

— *Kiki*. Réalisateur : Lamac et Billon. Interprètes : Anny Ondra, Danielle Brégis, Pierre Richard-Willm, Jean Dax.

— *Mater Dolorosa*. Réalisateur : Abel Gance. Interprètes : Galland, Line Noro, Gaston Dubosc, Samson Fainsilber.

— *Le Millionnaire*. Réalisateur : Jim Kay. Interprètes : Rolla France, Yvonne Borelle, Max Réval et Bringo.

— *Auteuil-Longchamp*. Scénario de Georges Dolley, avec René Lefebvre comme vedette.



Abel Gance a commencé à tourner « Mater Dolorosa », dont il réalisa déjà une version il y a plusieurs années. Voici une scène : l'attente des malades pour une consultation à l'hôpital.

— *Criminels*. Réalisateur : Jack Forrester. Interprètes : Hélène Perdrière, Harry Baur.

— *Lewis et Irène*. Réalisateur : Jean Tarride. Interprètes : Jean Murat, Dorothy Wiecek.

— *Le Cercle vicieux*. Réalisateur : Charles Anton. Interprètes : Robert Burnier, Marguerite Moreno, Armand Lurville, René Stephen.

— *Monsieur de Pourceaugnac*. Réalisateur : Gaston Ravel et Tony Lekain. Interprètes : Armand Bernard, Pasquali, Jean Coquelin, Jaque-Catelain, Colette Darfeuil, Henri Faber, Jean d'Yd, Josseline Gaël.

— *Brumes de Paris*. Réalisateur : Maurice Sollin. Interprètes : Dolly Davis, Théo Shall, Maxudian, Colette Andris, Winna Winfried.

— *Panurge*. Réalisateur : M. Bernheim. Interprètes : Gérard Sandoz, Danièle Darrieux, Olga Lord, Jean Marconi, Vincent Hyspa, Paul Poiret.

— *Le Billet de logement*. Réalisateur : C.-F. Tavano. Interprètes : Jeanne Helbling, André Berley, Georges Melchior, Lucien Galas, Lucienne Parizet, Simone Judic, Harry Krimer, Hamilton, Pierre Finaly.

— *Sa meilleure Cliente*. Réalisateur : Pièrre Colombier. Interprètes : Elvire Popesco, Hélène Robert, Yvonne Mirval, René Lefebvre, André Lefaur, Prince, O'Neill.

— *Topaze*. Réalisateur : Louis Gasnier. Interprètes : Louis Jouvet, Pauley, Simone Héliard, Marcel Vallée, Jeanné Loury, Pierre Larquey, Maurice Rémy.

— *Hortense a dit j'en fous*. Réalisateur : Jean Bernard-Derosne. Interprètes : Suzanne Dantès, Christiane Dor, Marcelle Praise, Mauricet, Palau, Charlet.

— *Un Homme heureux*. Réalisateur : Antonin Bideau. Interprètes : Suzanne Dantès, Suzanne Christy, Henry Bosc.

— *La belle Marinière*. Réalisateur : Harry Lachman. Interprètes : Madeleine Renaud, Pierre Blanchard, Rosine Deréan, Charles Lorrain, Jean Wall et Jean Gabin.

— *Une faible Femme*. Réalisateur : Max de Vaucorbeil. Interprètes : Meg Lemon-

nier, Betty Dausmond, Simone d'Arches, Germaine Roger, Andrée Champeaux, André Luguet, Pierre de Guingand, Fernand Frey, Charles Redgie.

— *L'Ane de Buridan*. Réalisateur : Alex Ryder. Principal interprète : R. Lefebvre.

— *Money for the Nothing*. Avec Max Dearly, Ginette Gaubert, Nita Alvarez, Suzanne Lancret, Le Gallo.

— C'est définitivement G. W. Pabst qui tournera *Don Quichotte* avec Chaliapine.



Au cours d'une partie de tennis, Jacques Feyder fit une chute malencontreuse, se blessa au pied et dut interrompre son travail. Son ami Maurice Chevalier, venu lui tenir compagnie, semble s'apitoyer sur le triste sort du très actif metteur en scène, qui vient d'entreprendre un nouveau film avec John Gilbert.

Des Films devant le public

Le Chien jaune

Pour avoir donné le titre au film, je m'attendais à ce que ce chien jaune y joue un rôle de premier plan; or il ne paraît être là que pour rendre un peu plus mystérieuse une affaire qui l'est déjà passablement, surtout pour le public qui se fatigue bien inutilement à chercher quel est le plus crapule de tous les provinciaux qu'on lui présente.

Puisque nous savons tous que le commissaire Maigret nous le dira à la fin, nous avons pourtant bien tort de nous en faire.

Certes, l'histoire ne vaut pas celle de *La Nuit du carrefour*, du même Georges Siméon, qui nous prenait dès le début. L'intérêt policier du *Chien jaune*, malgré une présentation analogue, c'est-à-dire dès les premières scènes, l'assassinat qui pose immédiatement le problème du meurtrier, ne nous passionne pas. Je dirai même qu'il n'est presque pas, pour nous, l'intérêt principal du film.

Sil'enquête menée par le commissaire Maigret en forme toute la trame, c'est le reste, en l'occurrence le détail de la vie et des mœurs des indigènes ou habitués de ce petit port breton révolutionné par l'assassinat de Mostaguen, qui nous retient.

Le même café-hôtel-restaurant sert de quartier général aux assassins, aux policiers et aux journalistes. Aussi que n'y voit-on pas? C'est toute son éducation que l'on peut y faire, que l'on choisisse l'une ou l'autre de ces carrières lucratives et considérées!

Une petite bonne, trop jolie pour être honnête, sert tout ce monde, et c'est elle le fil d'Ariane qui permet au commissaire Maigret d'aboutir dans ses recherches.

Je n'essaierai pas de retourner avec vous dans le labyrinthe dont elle nous a ainsi permis de sortir, car, de deux choses l'une: ou vous avez vu le film et vous avez assez travaillé comme ça, ou vous ne l'avez pas vu et vous ne comprendriez rien à ce que j'essaierais de vous expliquer. D'ailleurs, je n'ai pas encore vu un critique de cinéma raconter un film tiré d'un roman de Siméon.... A plus forte raison moi qui ne suis qu'un spectateur....

Et le chien jaune? Eh bien! on le voit de temps en temps, maigre, efflanqué et semant partout où il passe la terreur et l'épouvante, car ce n'est que les soirs de crime qu'il

sort de son mystérieux gîte. Un vrai chien des Baskerville.

On croirait presque que c'est une ombre si un coup de revolver ne l'abat-tait pour nous prouver son existence réelle. Mais, encore une fois, il n'est qu'épisodique.

Abel Tarride, en commissaire Maigret, ne peut nous faire oublier Pierre Renoir, le commissaire Maigret de *La Nuit du carrefour*, si merveilleux de naturel et d'exactitude. Il incarne cependant ce personnage, dont la conception fait le plus grand honneur à Georges Siméon, d'une manière très personnelle et avec une puissance calme puisée dans la certitude du succès, succès professionnel dans son enquête, mais aussi succès d'artiste auprès d'un public qu'il n'a d'ailleurs plus à conquérir.

Fils de Radjah

Voilà encore une fois l'Inde mysté-



Ramon Novarro et Madge Evans, le bel Hindou et la jolie Américaine de « Fils de Radjah ».

rieuse qui finira par n'être plus mystérieuse du tout depuis qu'on en parle et qu'on nous la montre à l'écran. Il est vrai que tous les clichés de *Fils de Radjah* ne peuvent nous avancer beaucoup dans la connaissance du merveilleux pays de Gandhi.

Grâce au ciel, par exemple, tous les spécimens de la beauté masculine n'y ressemblent pas au leader édenté qui ne se nourrit que de lait de chèvre, et on y trouve maintenant Ramon Novarro au profil sensationnel sous le turban, qui fait rêver non seulement la belle Janice Darsay, mais encore toutes les spectatrices qui se trouvent dans la salle.

Ah! comme elles voudraient toutes être à la place de la petite Américaine Janice et être aimées de Ramon Novarro... je veux dire du merveilleux Karim qui joint au charme de ses yeux, à la blancheur de ses dents et à son teint de Parisien retour de Deauville, une fortune en pierres précieuses qui n'est pas le moindre de ses attraits!

Comme elles voudraient aller dans son palais pour y admirer sa collection de perles, de rubis, de saphirs... Comme elles voudraient se trouver seules en sa compagnie derrière la grosse porte de son coffre-fort!

Comme elles voudraient aller avec lui à la chasse au tigre, monter en huit-cylindres et à dos d'éléphant, et même se faire piquer par une épine vénéneuse pour avoir le plaisir de se faire ouvrir le bras par ses soins.

Car non seulement Ramon Novarro ouvre le bras de Janice pour lui éviter l'empoisonnement, mais il ouvre aussi le sien pour lui montrer que ça ne fait pas mal. Après cela, il ne leur reste plus d'ailleurs qu'à s'ouvrir les bras l'un à l'autre, tandis que la plus jolie chanson païenne monte de la jungle.

Mais cela ne peut pas durer, car il y a des tas de choses inventées par les hommes pour contrarier les gens qui s'aiment, et tous les vieux préjugés de races et de civilisations viennent élever une barrière infranchissable entre le jeune premier et la petite imprudente qui a voulu essayer de percer le mystère de l'Inde en se faisant aimer de son plus beau gosse.

C'est un conte des *Mille et une Nuits* qui finit mal... ou plutôt qui finit bien, si la suprême sagesse et le véritable bonheur sont bien dans

le renoncement à nos plus chers désirs, comme le pense le vieux fakir...

Notre philosophie occidentale en est moins persuadée, mais l'essentiel était, n'est-ce pas, que la jeune Janice Darsay ne présente pas aux amis de son frère ce mari café au lait... Comme cela l'honneur est sauf!

Et les spectatrices savent qu'il est des rêves qu'il est défendu de vivre, même avec Ramon Novarro...

Côte d'Azur

C'est anodin, invraisemblable et charmant. Un de ces films qui vous laissent un délicat souvenir d'entrain, de mouvement, de légèreté, mais dont on a oublié le scénario en quelques heures.

Certains essais de « plein air » y font agréablement diversion, car je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'adore voir au cinéma autre chose que des salons, des dancings, des chambres ou des couloirs, quatre murs, quoi!

La comédie, hélas! la plupart du temps nous y oblige, et cet emprisonnement de nos vedettes à quelque chose de pénible et d'étouffant, à la longue.

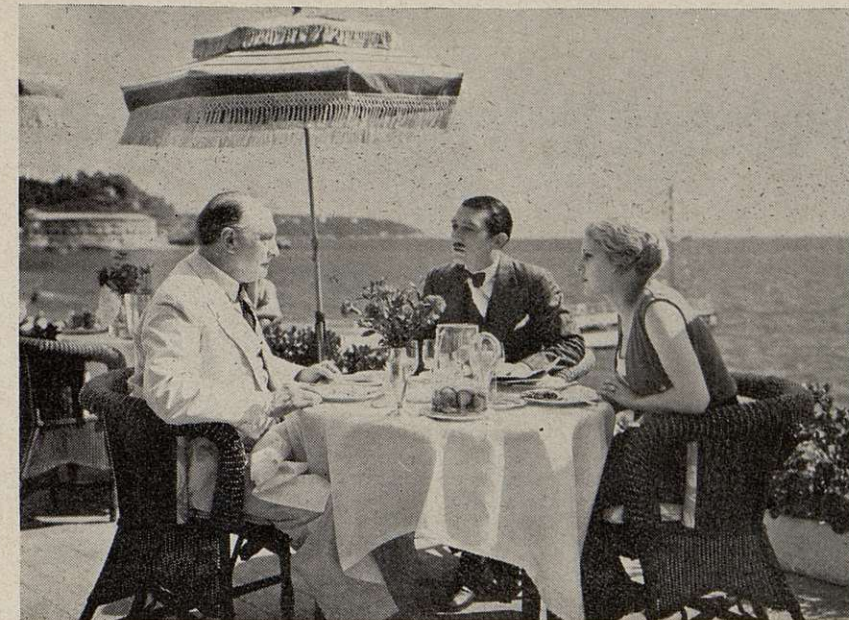
Dans *Côte d'Azur*, on voit tout de même, — oh! pas bien longtemps! — un petit bout de côte et un petit coin de mer. Ce n'est certes pas beaucoup, mais c'est mieux que rien.

A part cela, on y voit Léon Brodier, directeur de la maison Brodier et Co, jeune homme riche mais démodé, aimé de sa dactylo qu'il n'a jamais remarquée et dont il tombe éperdument amoureux lorsqu'il la rencontre à Monte-Carlo, élégante et belle comme le jour dans des toilettes d'emprunt.

Dans ce cadre, il la prend en effet pour une riche Américaine que sa beauté éblouissante fascine immédiatement.

Et c'est l'étonnante histoire de *La Couturière de Lunéville* que le lieutenant Rollon ne reconnaît pas parce qu'elle a des perles et des renards blancs, l'histoire de la femme qu'on aime lorsqu'elle est chic et qu'on méprise quand elle porte une simple petite blouse de crêpe de Chine artificiel.

Je crois, mesdames, que vous devez être fixées dès longtemps sur la vanité inconsciente, — oui, inconsciente, je le crois fermement, — des hommes. Mais soyez heureuses puisqu'on vous explique le moyen de vous venger, en affolant par un luxe tapa-



Un des beaux extérieurs ensoleillés de « Côte d'Azur », qui justifie ainsi son titre. On reconnaît Robert Burnier et Simone Héliard.

geur celui que vous aimez. Puissiez-vous seulement, comme Hélène la dactylo, avoir toujours la beauté lorsque vous n'aurez plus les renards blancs...

L'art avec lequel Robert Burnier, qui joue le rôle de Brodier, incarne ses deux personnages n'est pas sans étonner le public. Rien ne manque à sa première silhouette de chef de maison de « nouveautés » méticuleux, regardant et sévère. Ni le faux col cassé, ni le veston de confection, ni même l'automobile style 1910.

Aussi quelle agréable surprise de lui voir si bien porter le complet blanc et le smoking impeccable, lorsque, pour plaire à son nouveau béguin, il décide d'être un jeune homme « à la page ».

S'il y en a un qu'on ne reconnaît pas, c'est bien lui, car, dans ses deux rôles, Simone Héliard ne peut s'empêcher d'avoir le plus joli sourire du monde, ce qui la ferait reconnaître entre mille.

L'Atlantide (1921)

C'est fou ce qu'en dix ans une femme peut changer! Et comme cette pauvre Antinée de 1921, avec ses oripeaux, ses plumes et sa poitrine, nous semble démodée, à côté de l'Antinée sportive et racée qui vient de naître du génial cerveau de Pabst.

Il n'est pas sans intérêt pourtant de revoir aujourd'hui le film de Feyder, ne serait-ce que pour se rendre compte des progrès réalisés depuis l'époque où on nous le présentait pour la première fois, avec un succès très grand et très mérité.

Il ne faut pas toujours médire du passé. En son temps, *L'Atlantide* de Feyder fut, certes, un très beau film, et, s'il nous semble encombré de quelques inutilités, c'est que le cinéma s'est, depuis, extraordinairement dépouillé. Sa « ligne » est devenue au-

jourd'hui celle de nos maisons, de nos meubles, de nos autos. Une sobriété de bon goût, un art épuré et stylisé, un seul détail qui crée l'atmosphère.

La perfection des appareils de prise de vue et l'évolution de nos conceptions ont permis ce miracle.

Tout nous amuse dans la comparaison que l'on peut faire de l'œuvre de Feyder et de celle de Pabst.

Pouvons-nous nous étonner, entre autres choses, que la bibliothèque de l'étrange palais du Hoggar soit devenue un petit bar à une époque où le cocktail est

aussi bien installé dans nos mœurs? Et que la grande salle de marbre rouge ait été passée à l'as en cette période de crise?

Il est évident que, depuis 1921, Antinée a considérablement réduit son train. Qui n'en a fait autant? Il n'y a d'ailleurs pas à le regretter. Elle nous fait l'effet bien « nouvelle riche » l'Antinée de Feyder avec ses parures soulignant ses charmes épais et ses moyens de séduction pour collégien novice. La reine du Hoggar a marché avec son temps. La mode est aux femmes minces, autoritaires et voluptueuses à froid.

Napierkowska et Brigitte Helm sont aussi différentes que l'on peut être, et l'ardeur théâtrale de l'une nous fait encore mieux remarquer la sobriété du jeu de l'autre. Il en est de même de Tanit-Zerga, fatigante et fantaisiste chez Feyder, plus vraie mais à peine esquissée chez Pabst.

Jean Angelo, qui était déjà Morhange, nous apparaît à peine plus jeune et toujours aussi maître de lui. Sa belle figure, infiniment mieux située dans l'ancien film, nous y captive davantage. Saint-Avit-Melchior, par contre, a moins de personnalité, mais plus de naturel que Saint-Avit-Blanchard.

Pour tout ce qui concerne les extérieurs, il est indéniable que l'œuvre ancienne peut supporter la comparaison. Le désert « étroit » dans la bande de 1921 comme il nous étroit dans la nouvelle. Les paysages n'y ont pas cette grandeur tragique qui oppresse, cette vérité bouleversante et admirable.

Mais, dans l'ensemble, il faut tenir compte des moyens de l'époque. Dix ans, au cinéma, c'est presque un demi-siècle. Je ne doute pas que, dans dix ans d'ici, une nouvelle *Atlantide* ne s'impose...

LE FAUTEUIL 48.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Exposition internationale du cinéma.

L'industrie cinématographique est sans contredit l'une des rares industries auxquelles s'intéresse le monde entier. Cependant, si quelques privilégiés ont pu, jusqu'ici, pénétrer ce que nous appellerons, par euphémisme peut-être, les « mystères du cinéma », le royaume des profanes est immense.

Présenter à ces derniers, dans un cadre approprié, avec un luxe de détails étudié sans économie, l'histoire du cinéma est, à l'époque actuelle, plus une nécessité qu'un besoin.

C'est l'œuvre qu'a projeté de réaliser le Comité d'organisation de l'Exposition internationale du Cinéma et des Industries annexes qui prépare pour fin octobre, au Parc des Expositions de la porte de Versailles, une manifestation cinématographique d'envergure non encore égale.

Cette exposition, qui, chaque jour, rencontre de nouvelles grandes sympathies dans le monde industriel du cinéma, aura lieu du 27 octobre au 13 novembre 1932 au Parc des Expositions.

Aux patronages déjà acquis, et parmi lesquels M. Albert Lebrun, alors président du Sénat; M. F. Bouisson, président de la Chambre des députés; le président du Conseil général, M. François Latour, alors président du Conseil municipal; M. François Arago, MM. Scapini, Dommange, Renaitour, Valensi, députés, sont venus s'ajouter: M. Jean Painlevé, président de l'Institut de Cinématographie scientifique, LL. Ex. l'ambassadeur d'Espagne, le ministre de Roumanie, le Consul d'Égypte et les attachés commerciaux des principales nations étrangères où le cinéma est en honneur.

Citons encore, parmi les personnalités du cinéma, MM. Charles Burguet, président de l'Association des auteurs de films; Jean Toulout, président de l'Union des artistes; Ch. Le Raper, président du Syndicat national de l'exploitation cinématographique; M. Coissac, président honoraire de l'A. P. P. C.; M. André Tinchant, directeur de *Ciné-Magazine*; MM. Raymond Bernard, Diamant-Berger, René Hervil, metteurs en scène, et les artistes suivants: MM. Max Dearly, Dranem, Mmes Marcelle Chantal, Françoise Rosay, Suzanne Bianchetti, Madeleine Renaud, etc.

Nous conseillons vivement à toutes les personnes qui ont intérêt à participer à cette grande manifestation de bien vouloir s'adresser au secrétariat général, 3, place de la Madeleine, Paris (VIII^e).

Retour.

Charles Boyer, qui est de retour en France, ainsi que Maurice Chevalier et Irène Bordoni, doit paraître prochainement dans *The Red headed Woman*, réalisé par Jack Conway.

Pendant ses vacances, il doit tourner à Berlin dans *F. P. I. ne répond pas*, le prochain film d'Erich Pommer; puis il sera, avec André Berley, partenaire de Marie Bell dans le film d'Henry Bernstein, *Hier*. Ensuite, il nous quittera à nouveau pour Hollywood.

Maurice Chevalier, après un court séjour à Paris, est parti se reposer à Cannes.

Un animateur.

La Chambre syndicale française de la Cinématographie vient de renouveler son bureau directeur. M. David Souhami, administrateur délégué de la Paramount française, en devient vice-président (section des distributeurs).

Cette nomination, que tous les hommes d'action, soucieux des réalités et des problèmes de l'heure présente, escomptaient avec sympathie, met en évidence, de façon officielle, un homme dont l'expérience en matière de cinéma, le bon sens, l'autorité, la pondération, la clairvoyance, font l'un des grands leaders actuels du cinéma mondial.

David Souhami n'est pas un nouveau venu. Loin de là. Son passé, qui repré-



(Photo Wide World.)

M. David Souhami surpris par l'opérateur au moment où il sort du Paramount.

sente des années de labeur, d'un labeur constant, méthodique, récompensé par d'incessantes réussites, parle pour lui.

Toute son expérience est une expérience essentiellement cinématographique. Il fut attaché à la Paramount aussitôt après la guerre et travailla pendant quelque temps au *Home Office* de la grande firme, à New-York, où sa personnalité s'affirma rapidement.

Il fut chargé personnellement, en 1924, d'entreprendre le marché italien, pays où la Paramount, jusqu'à ce moment, n'avait jamais fait aucune affaire et où nombre d'autres efforts avaient échoué jusque-là. Tâche ingrate. Beaucoup à sa place ne l'eussent point entreprise. David Souhami, lui, n'hésita point. Il prit le premier bateau pour l'Italie, emportant simplement un film dans ses bagages; pour lui c'était assez.

Un an plus tard, la Paramount italienne, dont le siège est à Rome, était fondée. Elle comporte aujourd'hui neuf agences et constitue l'une des créations les plus puissamment organisées de la grande Société, dont les ramifications,

— indistinctement de la Paramount française, qui, elle, constitue une Société absolument indépendante, — s'étendent aux cinq parties du monde.

C'est encore lui qui introduisit, dès la fin de la guerre, les procédés d'exploitation cinématographique en Espagne et dans tout le Sud-Amérique, et qui réussit à organiser commercialement, dans cet ordre d'idées, le Brésil, l'Argentine, le Bolivie, le Pérou, le Chili, l'Uruguay, le Paraguay, etc.

Voilà bientôt deux ans que David Souhami, organisateur-né, a pris solidement en mains le gouvernail de la Paramount française. Bien qu'il en ait assumé la charge en un moment où les affaires allaient devenir difficiles pour tout le monde, cette Société a pris rapidement, sous son impulsion, un essor considérable.

Tous ceux qui ont approché David Souhami ne peuvent se défendre d'une indicible sympathie pour ce grand et modeste travailleur à qui tous les exploitants français peuvent accorder confiance pleine et entière.

Cette élection sera vraisemblablement grosse de conséquences pour l'avenir, car David Souhami est, parmi les hommes de cette Chambre syndicale, un de ceux qui sont véritablement conscients du danger que constitue la situation actuelle et qui ont l'énergie de réagir contre la politique allemande, de plus en plus hostile à tout ce qui n'est pas elle.

Pour notre part, nous sommes heureux de saluer une nomination dont nul plus que ce « grand animateur » français n'eût été digne.

La main passe...

M. Pierre Mathieu, directeur général de la Compagnie européenne de Cinématographie (Distribution des Films Jacques Haik), et animateur de cette organisation en France, colonies, Suisse et Belgique depuis sa création, a décidé de ne pas renouveler son contrat avec cette société.

Légion d'honneur.

C'est avec une grande joie que nous avons appris la nomination de Raymond Bernard au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur. Nous lui adressons nos très sincères félicitations.

Par radiogramme.

Le célèbre metteur en scène W. S. Van Dyke est parti avec sa troupe pour les régions polaires, où il doit réaliser le film *Eskimo*. Il s'est embarqué dernièrement à Nome, en Alaska, sur la goélette *Nanook*, pour Point-d'Arrow, lieu de débarquement. L'expédition s'enfoncera, de là, dans les terres boréales en utilisant des traîneaux tirés par des chiens. Van Dyke recrutera sur place des acteurs indigènes, et, durant les prises de vues de ce film, les membres de l'expédition vivront de la vie des indigènes de cette région. L'été prochain, ils regagneront la goélette et mettront le cap sur Hollywood.

Les œuvres de Molière à l'écran.

M. Jean-José Frappa s'est chargé d'adapter à l'écran, outre *Monsieur de Pourceaugnac*, *Le Bourgeois Gentilhomme*, *Le Malade imaginaire* et *Les Fourberies de Scapin*, dont Gaston Ravel sera le metteur en scène.

LYNX.

LES FILMS DU MOIS

La bonne Aventure. — **L'Homme que j'ai tué.** — **Ombres fuyantes.** — **Le Champion du régiment.** — **Hôtel des Étudiants.** — **Pas de femmes.** — **La Lumière bleue.** — **Le Coffret de laque.** — **Quatre dans la tempête.** — **Faut-il les marier ?** — **Le Danube bleu.** — **Fascination.** — **Ombres des bas-fonds.** — **L'Homme qui cherche son assassin.** — **La Perle.**

LA BONNE AVENTURE

Réalisation d'HENRI DIAMANT-BERGER.

Interprété par BOUCOT, BLANCHE MONTEL, ROLAND TOUTAIN, PARISYS, JULES MOY, etc...

Que feriez-vous si, aujourd'hui même, une cartomancienne vous annonçait froidement que vous n'avez plus que deux mois à vivre ? Chacun de vous, suivant le tempérament qui lui est propre, réagirait de manières fort diverses. Boucot, lui, qui croit dur comme fer à la prédiction de la voyante, spéculé, spéculé, spéculé..., afin d'amasser avant sa mort une fortune pour la jeune femme qu'il aime en silence.

Une veine insensée lui échoit ; tout lui réussit : la bourse, les courses, la roulette... C'est toujours comme ça, ne manquera pas d'ajouter les âmes superstitieuses. Rassurez-vous, la chiromancienne n'a pas dit la vérité : elle était soudoyée par la maîtresse délaissée de son client, qui espérait ainsi se faire épouser.

Telle est l'idée centrale, neuve et extrêmement divertissante du nouveau film d'Henri Diamant-Berger, qui a cru devoir y mêler une seconde intrigue, sentimentale celle-là, et c'est dommage, même si Blanche Montel et Roland Toutain forment un couple sympathique et plein d'entrain ; car, trop importante, elle n'a pas permis de tirer du sujet initial toute la force comique qu'on pouvait en attendre.

Mais Boucot est là et supplée largement à ce qui, sans lui, eût pu être une insuffisance. D'une bouffonnerie irrésistible, avec des trouvailles de mimique et de dialogues qui sont d'un grand fantaisiste, il mène le jeu avec un brio étincelant. Une grande part dans le succès du film lui sera due.

JEAN VALDOIS.

L'HOMME QUE J'AI TUÉ

Réalisation d'ERNST LUBITSCH.

Interprété par PHILIPPE HOLMES, NANCY CAROLL, LIONEL BARRYMORE.

La personnalité, en partie double, de l'auteur de *L'Éventail de Lady Windermere* dépasse l'entendement.

Réaliser avec autant de bonheur *Comédiennes* et *Le Patriote*, *Anne de Boleyn* et *Les Surprises de la T. S. F.*, montrer autant de talent dans des œuvres aussi opposées de genre et d'esprit que *Parade d'amour* et

L'Homme que j'ai tué, a quelque chose de positivement stupéfiant.

De l'humoriste ou du dramaturge, qui l'emporte ? Bien malin celui qui le dirait. Mais toujours est-il que ce dernier film de Lubitsch nous a semblé de très loin le meilleur qu'il ait produit depuis longtemps.

On ne pouvait rêver adaptation plus sensible, pleine de tact et de doigté, pénétrée d'humanité et de générosité, de l'émouvante nouvelle de Maurice Rostand.



Lionel Barrymore, remarquable interprète de « L'Homme que j'ai tué », a spécialement dédié cette photographie pour nos lecteurs.

L'intrigue elle-même a perdu tout ce qu'elle pouvait avoir de légèrement arbitraire et de déclamatoire.

On sait qu'il s'agit d'un jeune étudiant français qui, durant la guerre, a tué un jeune étudiant allemand. Après l'armistice, un lancinant remords commande au jeune homme de se rendre dans la famille de son ex-ennemi et, qui sait, de se faire pardonner ce qu'il considère comme un crime.

Se présentant comme un ami d'enfance du soldat allemand, il est accueilli à bras ouverts par les parents et par la sœur de Walter. De quelle façon se dénouera cette situation atroce pour le jeune Français, le film de Lubitsch vous l'apprendra.

D'une pureté de lignes étonnante, concis et d'une sobriété qui confine à la grandeur, d'une émotion délicate

et recherchée, joué avec une conviction extraordinaire, *L'Homme que j'ai tué* prend place aux côtés des deux ou trois grands succès du moment.

Après l'Allemagne, l'Amérique... Mais la France, dira-t-on ?

MARCEL CARNÉ.

OMBRES FUYANTES

Documentaire romancé d'UDET.

Encore un film sur l'Afrique, mais qui possède sur ses devanciers la particularité d'avoir été réalisé presque de bout en bout à bord d'un avion.

Et, lorsque vous saurez que l'avion est piloté par Udet, le fameux as allemand, vous comprendrez qu'*Ombres fuyantes* nous apporte tout de même des tableaux inédits, des vues originales et parfois saisissantes de l'ancien Sud-Africain allemand.

En compagnie d'Udet, nous remontons le Nil aux eaux pailletées d'argent et survolons les pyramides, qui, vues de neuf cents mètres de hauteur, ressemblent à ces pâtés que construisent les enfants sur le sable. Et puis, brusquement, nous piquons vers le ciel pour atteindre le joli plafond de cinq mille mètres, jusqu'aux nevés du Kilimandjaro.

On se doute que des images étonnantes de vie sur la faune africaine ont été recueillies : lions affamés surpris en pleine course, nuées de vautours, troupeaux de flamants roses, féroces repas de fauves, etc...

Rien n'y manque, pas même des scènes d'un haut pittoresque dans le campement indigène, ainsi qu'un extraordinaire document de danse frénétique, par deux négresses qui se font face et s'agitent furieusement jusqu'à épuisement...

M. C.

LE CHAMPION DU RÉGIMENT

Réalisation de H. WULSCHLEGER.

Interprété par BACH, G. MONTEL, G. TRÉVILLE, G. PECLET, GERMAINE CHARLEY, JANINE MERREY.

Il nous souvient que les théâtres de la périphérie donnaient, il n'y a pas encore très longtemps, un certain *Mon Curé à la caserne*, qui doit offrir avec *Le Champion du régiment* plus d'une ressemblance de situations.

Comme on s'en doute, c'est d'un bon gros et gras vaudeville militaire qu'il s'agit, avec des types immuables éprouvés par la tradition : le colonel

bredouillant, l'adjudant ronchonheur, le « bleu » mal dégrossi, etc...

L'auteur a insisté également sur l'ahurissement d'un brave curé de campagne, contraint bien malgré lui à prendre la place d'un jeune soldat, ce qui, à la chambrée, lui vaut les aventures qu'on devine, menées par Bach avec un certain entrain, il est vrai. M. C.

HOTEL DES ÉTUDIANTS

Réalisation de W. TOURJANSKY.

Interprété par LISETTE LANVIN, RAYMOND GALLE, CHRISTIAN CASADESSUS, SYLVETTE FILLACIER.

Avec *Hôtel des Étudiants*, les Films Osso renouvellent, ou peu s'en faut, l'heureux coup de veine d'*Un Soir de*



Un dimanche après-midi à La Varenne... dans « Hôtel des étudiants ». De gauche à droite : Christian Casadessus, Lysette Lanvin, Raymond Galle.

raffe. Avec quelque chose en plus, toutefois : l'apport de jeunes talents hier ignorés, célèbres demain.

Nous avons ici même déploré trop souvent l'absence de rajeunissement des cadres du cinéma français pour ne pas applaudir des deux mains à une telle initiative, surtout si, comme c'est le cas, les résultats apparaissent on ne peut plus heureux.

Quelle est donc précieuse, en effet, la ferveur qu'on trouve chez les trois jeunes interprètes d'*Hôtel des Étudiants*, et combien plus touchante qu'un trop savant métier ! Comme on sent que chacun d'eux, sous la direction d'un metteur en scène paternel, y est allé franchement, courageusement, de toute sa foi et de tout son cœur ; qu'il a donné, sans vain cabotinage, le meilleur de soi-même !

Il en résulte une impression de jeunesse, de fraîcheur et de spontanéité juvénile, même si les scènes d'émotion l'emportent sur celles de gaieté, qui est chose rare dans notre cinéma, dernier carré des gloires théâtrales sur le déclin.

C'est une histoire de tous les jours, bâtie sur des riens, un fait-divers qui ne figurera pas dans les journaux, son dénouement en étant résolument optimiste, d'une petite étudiante et de ses deux soupirants. Celle-ci choisit selon son cœur, c'est-à-dire mal. Son amant la délaisse, et elle va être mère ; pourtant elle saura faire revenir à elle celui qu'elle aime.

C'est tout. Ce pouvait être mélodramatique à l'excès. C'est émouvant au possible, grâce au tact et à la délicatesse de touche du réalisateur.

Deux griefs cependant : la seconde partie contient quelques longueurs, auxquelles il sera très facile, d'ailleurs, de porter remède ; enfin, dans cette comédie si jeune d'esprit et de forme, la photographie aurait gagné à être

D'où vient-il qu'abordant le studio Georgius ait perdu tout entrain ? Sans doute lui a-t-on dit : « Vous savez, le cinéma demande un jeu plus calme, pondéré, réfléchi... »

Et le créateur de tant de chansons à succès, malgré son assurance et son bagoût intarissable, comme un petit débutant craintif, a obéi bien sagement à son metteur en scène.

Il en résulte que *Pas de femmes* ressemble à une pièce de Georgius, un peu loufoque, comme toutes les autres, mais enregistrée au ralenti.

Au théâtre, ces folies débitées sur un rythme-record nous faisaient rire aux éclats ; dans le film, on a par trop le temps de les voir venir et de les étudier de sang-froid... M. C.

LA LUMIÈRE BLEUE

Interprété par LENI RIEFENSTHAL.
(Parlant allemand, sous-titres français.)

Cette lumière bleue est celle que pouvaient apercevoir, vers 1860, les habitants d'un petit village au pied des Alpes Dolomites à chaque nouveau quartier de lune.

Hypnotisés par cette clarté surnaturelle, les jeunes gens du village entreprirent l'ascension périlleuse du roc au haut duquel se trouvait l'étrange lueur. Hélas ! chacun d'eux devait trouver la mort au cours de l'ascension.

Quand un jour, un jeune peintre, plus habile que les autres, parvint jusqu'à la grotte de cristal, à laquelle la lune donnait cet éclat particulier, et que gardait avec un soin jaloux une petite sauvageonne nommée Junta. Le peintre voulut monnayer les cristaux, et la pauvre Junta, devant sa grotte saccagée, ne put survivre à son malheur...

Telle est la légende touchante et merveilleuse qu'un metteur en scène, dont on ne nous dit pas le nom, a portée à l'écran avec âme et sensibilité. On y trouve particulièrement un sens de la nature, un goût de l'harmonie et une interprétation du paysage qui sont d'un véritable artiste.

On peut regretter, toutefois, une certaine lenteur dans le rythme, un peu d'insistance dans le détail. Mais, par ailleurs, que de plans d'une douce et pure luminosité photographique qu'on ne se lassait pas de contempler ! M. C.

LE COFFRET DE LAQUE

Réalisation de JEAN KEMM.

Interprété par MAXIME DESJARDINS, MARCEL VIBERT, ALICE FIELD.

Résumer une intrigue policière frôle la mauvaise action, puisque c'est elle qui, par un dénouement à surprise, fait tout le film. Néanmoins, sans déroger au rôle de critique, on peut révéler ceci : un savant qui travaille pour la défense nationale se voit dérober d'importants documents. Il convoque le — naturellement célèbre, cela va de soi, — détective Préal, qui, après maintes péripéties, découvrira dans

l'entourage même du savant les espions intéressés à ses recherches.

La mise en scène, de Jean Kemm, même si le film ressortit fortement au théâtre, dénote du métier. Aucun éclat, mais aussi rien qui vienne choquer les yeux ou les oreilles. Quant aux acteurs, ils mettent toute leur perspicacité au service d'une cause jugée d'avance.

M. C.

QUATRE DANS LA TEMPÊTE

Réalisation de KAREL ANTON.

Interprété par HANS SCHLETTOW, J. ROVENSKY, OLGA TSCHÉKOWA, PILLOT et TRUDE BERLINER.

Un de ces titres vigoureux, expressifs, qui résument une œuvre.

Drame sombre, un peu trop systématiquement sombre, *Quatre dans la tempête* a pour cadre un phare à l'extrémité d'une lande, et le réalisateur a su, à l'aide de décors bien étudiés et d'éclairages appropriés, noyés d'ombre, obtenir une atmosphère de sensualité brutale, de travail et de douce résignation relevant d'un réalisme assez robuste, mais, malgré sa sobriété, parfois un peu pénible et oppressant.

Dans un phare vivent deux gardiens et la jeune femme de l'un d'eux, quand un naufrage jette sur les récifs une belle inconnue. L'homme marié ne tarde pas à s'éprendre d'elle et délaisse son épouse. Un nouvel incident plus dramatique encore, puisque le plus vieux des gardiens y trouve la mort, met un terme à cette situation équivoque et douloureuse en scellant le nouvel amour du mari infidèle et de l'épouse qui ne savait pas être femme.

Trop de bavardages inutiles, — jamais auparavant nous n'aurions cru que des gardiens de phares fussent aussi expansifs, — ralentissent et alourdissent l'action, qui gagnerait grandement à être allégée par de courageuses coupures.

Hans Schlettow burine avec intelligence une silhouette de marin lourd, brutal et que le danger rend sensible. Olga Tschekowa, elle, nous a paru moins à l'aise que d'habitude. Quant à Rovensky, il fait montre d'émotion dans le rôle du vieux gardien. Mais pourquoi a-t-il pris cet air hébété, qui ne s'explique guère ?

M. C.

FAUT-IL LES MARIER ?

Réalisation de KARL LAMAC.

Interprété par ANNY ONDRA, J.-P. AUMONT, LUCIEN BAROUX, CHARLES LAMY.

Par un hasard auquel se plaît un malicieux destin, c'est au moment où sont annoncées les fiançailles d'Anny Ondra avec le champion de boxe Max Schmeling qu'un film où paraît la première s'intitule ironiquement : *Faut-il les marier ?*

S'il faut les marier ? Bien sûr, diront les spectateurs sentimentaux, qui ne regretteront pas cependant d'attendre près de deux heures cette *happy end* désirée, tant est alerte et vive cette

« farce sentimentale », réalisée avec beaucoup de tendresse et de discrète émotion par Karl Lamac.

Anny, par la grâce de son scénariste, est devenue la fille d'un mathématicien hirsute (qu'incarne avec une verve impayable Lucien Baroux) et l'aînée d'une nombreuse famille. Aussi la vie est-elle dure à la maison, et c'est Anny qui prend soin de la petite nichée avec un dévouement inlassable de grande sœur au cœur d'or.

C'est en effet un perpétuel ruissellement de czardas et de valse, de valse et de czardas. L'intrigue elle-même, si fragile il est vrai, n'est qu'un prétexte à nous faire entendre une musique tout à tour câline et tendre, fougueuse et emportée, exécutée avec âme et frénésie par l'orchestre Rhode.

De beaux paysages encadrent parfois l'action de ce film, dans lequel on aperçoit réellement trop peu la beauté



Un couple fort sympathique : J.-P. Aumont et Anny Ondra dans « Faut-il les marier ? ».

Quand, — ça devait arriver, — paraît un sien cousin, dont le père, jadis enfant maudit de la famille, était allé tenter fortune en Amérique en enlevant une ballerine de cirque !

Anny et son cousin, quoiqu'on cherche à les écarter l'un de l'autre, se rencontrent une fois, deux fois. Ils n'ont pas quarante ans à eux deux et... la suite est facile à prévoir.

Ce qu'il est difficile de rendre par exemple, c'est le bain de fraîcheur, de grâce mutine et de véritable jeunesse dans lequel nous plonge un tel film, où tout a été réuni pour captiver, séduire et charmer.

Anny Ondra a trouvé en J.-P. Aumont un partenaire idéal, qui a l'âge de son rôle — ça, c'est rare ! — Ils font tous deux preuve de souplesse et de simplicité et sont fort agréables à contempler.

M. C.

LE DANUBE BLEU

Interprété par BRIGITTE HELM.

Une jeune femme sensuelle et cruelle attire chez elle un jeune tzigane dont elle est éprise. Son caprice satisfait, elle le repousse, indifférente au désespoir du jeune musicien, que sa fiancée a quitté sans espoir de retour.

Le *Danube bleu* plaira surtout aux amateurs de belle musique.

altière de Brigitte Helm, pourtant mise en avant.

M. C.

FASCINATION

Réalisation de CLARENCE BROWN.

Interprété par JOAN CRAWFORD et CLARK GABLE.

D'où provient le reproche de banalité et de petitesse adressé si souvent aux scénarios des films américains ? Fréquemment, au contraire, ceux-ci font preuve d'une hardiesse et, disons le mot, d'un courage dont on voudrait bien retrouver ne fût-ce qu'un reflet dans le cinéma européen.

Sans parler des films sur la prohibition, que ce soit à propos de la colonisation, du régime des prisons et des pénitenciers, du rôle de la police ou de l'émancipation de la jeunesse, maintes et maintes fois les réalisateurs yankees ont osé regarder en face le problème et aborder de front le sujet avec une franchise sans indulgence pour eux-mêmes, voire une cranerie qui leur fait honneur.

Avec *Fascination*, même si le film se perd un peu dans le détail, c'est tout le problème de l'union libre et du respect dû à la femme entretenue, si celle-ci sait s'en montrer digne, qui est à nouveau posé. L'amante peut-elle compromettre la carrière

politique de celui qu'elle aime ? Tout est là.

Ce nouveau film de Clarence Brown provoque en nous d'autres résolutions singulières. Dès son début, en effet, il ne craint pas de revendiquer fièrement pour la femme jeune et travailleuse le droit à la vie de luxe et de faste, quels que soient les moyens mis en avant pour parvenir au but cherché, y compris la chasse au milliardaire...

C'est donc d'un sujet en partie double qu'il s'agit. Nous aurions aimé, pour notre part, que chacun d'eux fournisse un film deux fois plus long et, par conséquent, plus fouillé. Mais, tel qu'il est, *Fascination* demeure néanmoins un ouvrage extrêmement attachant, bourré d'intelligence et de finesse dans le trait; un peu flou par instants, mais s'élevant assez haut à d'autres pour qu'il soit permis de dire sa qualité exceptionnelle.

M. C.

OMBRES DES BAS-FONDS

Réalisé et interprété par HARRY PIEL.

Un film d'aventures policières ancienne manière, c'est-à-dire assez obscur et arbitraire, et où les dialogues abondants remplacent les bons vieux sous-titres d'autrefois, mais ne le cèdent en rien en grandiloquence et en naïveté.

Il s'agit d'un aventurier qu'une bande d'escrocs fait passer pour l'auteur d'un cambriolage d'une banque. Celui-ci, comme en se jouant, démasque les véritables auteurs du larcin, mais, ainsi qu'il le dit lui-même, « étant toujours un aventurier », il fuit un amour impossible...

Harry Piel réalisateur n'a eu garde d'oublier Harry Piel interprète.

M. C.

L'HOMME QUI CHERCHE SON ASSASSIN

Réalisation de ROBERT SODMACK.

Interprété par HEINZ RUHMAN, LIEN DYERS, RAYMOND JENITSCHKE et FRIEDRICH HOLLANDER.

(Parlant allemand, sous-titres français).

Poursuivant son effort en faveur d'un cinéma meilleur, le Vieux-Colom-

bier a porté à son programme deux films de genres différents, mais d'intérêt indiscutable.

L'un, *Idylle à la plage*, d'Henri Stork et Joris Yvens, est une fort attachante suite d'images de plage et de ciel nous restituant avec beaucoup d'âme la fraîcheur de l'eau et la carresse brûlante du soleil.

Un certain don d'observation se dégage de cet essai, qui contient plus que des promesses. Peut-être le film est-il un peu trop littéraire à notre gré, mais on y trouve une poésie populaire assez rare, ainsi qu'un soupçon de sensualité qui n'est pas dénué d'agrément. Raymond Roulleau, le splendide créateur, au théâtre, de *Mal de la jeunesse*, est un soldat fort sympathique et Groen Norman une sculpturale baigneuse.

L'autre est une histoire burlesque, tournée sur un mode mi-moqueur, mi-sérieux.

Un homme, désespéré de la vie, charge un cambrioleur de le tuer, moyennant une certaine somme d'argent. Naturellement, entre temps, il rencontre l'Amour, avec un grand A, et notre jeune imbécile, cela se conçoit, ne veut plus mourir. D'où toute une série de scènes humoristiques de la meilleure veine et quelques trouvailles visuelles que seul le cinéma peut se permettre.

Ce divertissement fort amusant a été mis en scène par le réalisateur de *Tumultes*, avec le soin qu'on lui connaît. Seules, quelques lourdeurs dans l'humour sont à regretter, ainsi qu'une exposition un peu lente.

M. C.

LA PERLE

Réalisation d'YVES MIRANDE

avec la collaboration de RENÉ GUISSART.

Interprété par SUZY VERNON, ANDRÉ BERLEY, EDWIGE FEUILLÈRE, PAULE ANDRAL, ARMAND LURVILLE et ROBERT ARNOUX.

Yves Mirande, décidément, est un auteur privilégié des dieux qui peuplent l'Olympe théâtral et cinématographique.

Il vient d'arriver à « L'homme le plus spirituel de Paris », comme a dit je ne sais plus qui, une aventure que lui enviera plus d'un débutant. En étant à sa trente ou quarantième pièce,

sans compter les sketches, l'auteur de *Papa sans le savoir* a encore trouvé moyen d'innover, d'imaginer une situation où l'imprévu le dispute au cocasse et de plus absolument inédite.

Qu'on en juge par ce début : Un jeune employé bijoutier, dans un moment d'émotion, a avalé une perle estimée trois millions ! Moment d'affolement. Que faire ? Le bijoutier est toujours le propriétaire de la perle, mais l'employé en est, lui, le dépositaire même involontaire !

Or, la perle malicieuse s'est logée dans l'appendice du jeune homme et, juridiquement, rien ne peut forcer celui-ci à se faire opérer pour extraire le trésor !

De plus l'incident s'est ébruité. Mille intrigues se trament autour du héros malgré lui... jusqu'au moment où un coup de théâtre imprévu vient dénouer avec une remarquable facilité une situation en apparence inextricable.

Le film de René Guissart, qui n'a d'autre prétention que celle de nous divertir, parvient à son but haut la main, tant il est fertile en quiproquos et en gags de toutes sortes.

Il est enfin joué avec une bonne humeur constante, parfois dissimulée sous un courroux admirablement feint, — hein, André Berley ? — qui, à lui seul, vaut le déplacement.

M. C.

Avec les beaux jours, voici revenue la saison des reprises. Mis en goût par le succès considérable et qu'on n'osait prévoir, parce que unique dans les annales de l'écran, de *L'Atlantide* version muette, un grand nombre d'établissements ont jugé bon de reprendre d'anciens films silencieux que le succès a consacrés.

Le Palace, qui, lui, s'en faut, n'a pas toujours la main heureuse dans le choix de ses programmes, a également été bien inspiré en affichant une reprise de *Métropolis*, le fameux film de Fritz Lang.

Enfin il est juste de signaler qu'un établissement des boulevards, le Corso Opéra, connaît une grande vogue avec uniquement des films muets au répertoire, tels que *La Rue sans joie*, *Le Gaucho* et *Le Baiser*.

MONSIEUR ALBERT

(Suite de la page 21)

D'un sourire et d'un geste de la main, elle le prie de venir à sa table, tandis que chacun peut l'entendre appeler le jeune homme par son prénom.

Et ce n'est alors qu'un murmure d'admiration ! Voilà bien le secret de l'énigmatique Parsifal ! Il ne peut être que de la famille royale pour se permettre une telle familiarité avec Sa Majesté.

Cependant celle-ci questionne le jeune homme sur les motifs de son voyage en Suisse.

— Je suis comme vous, sire, je voyage inconnu...

— Et je suppose qu'il y a une question de femmes là-dessous ?

Le Roi l'a tout de suite compris. Eh bien ! Albert peut être tranquille, ce n'est pas lui qui révélera sa véritable identité. Il peut continuer à courir sa chance auprès de la femme qu'il aime et qu'un regard signale à l'attention du monarque.

A leur table, les Robertson, qui voient qu'on parle d'eux, se rengorgent, en même temps que leur amitié pour Albert s'en trouve portée à la n...ième puissance.

Mais une crainte s'empare alors de Sylvia. Si elle est riche, elle n'est, après tout, qu'une roturière qu'un prince du sang ne consentira certainement jamais à épouser.

Ah ! elle comprend maintenant les réticences d'Albert ! Son refus de déclarer son amour, pourtant évident ! Une telle différence de niveau social ne pourra jamais être oubliée !

Et elle se désole.

Cependant Albert, depuis sa conversation avec le roi, est l'objet d'égards particuliers non seulement de la part du personnel de l'hôtel, mais aussi de tous ses amis d'hier, qui lui pardonnent maintenant de ne pas savoir faire du ski...

Seule, Sylvia semble le fuir. C'est qu'en effet elle a peu d'espoir de jamais parvenir à se faire épouser, et mieux vaut tâcher d'oublier son pauvre amour voué à la souffrance. Elle est trop fière pour essayer de s'imposer, si... des raisons d'État s'opposent à une union que, pourtant, elle souhaite de toute son âme.

Albert, lui, ne comprend rien à son attitude et lui demande des explications, mais c'est toujours la question du « rang social » qui revient sur l'eau, et le malentendu continue.

Le pauvre maître d'hôtel, voyant que ses affaires vont de mal en pis, commence à désespérer. Cette histoire devient ridicule après tout, et il songe à partir. Pourtant comment se résoudre à quitter Sylvia, qu'il aime plus que jamais ?

Le monarque, voyant son embarras, se décide à faire quelque chose pour lui et le prie de lui présenter Robertson et sa fille.

Le citoyen de la libre Amérique n'est pas homme à se laisser impressionner par un roi.

— Je suis républicain, lui avoue-t-il très vite.

— Je suis également assez attiré par le régime démocratique, reprend Sa Majesté, mais, dans ma situation, ce n'est pas très commode !... Je dois être au moins aussi royaliste que le roi... D'ailleurs, cher monsieur, vous savez qu'être roi, ce n'est pas difficile ; la difficulté, c'est de le rester...

Et voilà les deux hommes très amis. Quelques échanges de vues les ont liés, des échanges... de bons procédés, en l'occurrence de pilules pour le bon fonctionnement du foie, les rendront inséparables.

« Cette Majesté est vraiment charmante, pense le bon Américain. C'est dommage qu'elle soit muette lorsqu'il s'agit d'Albert. »

En effet, malgré ses allusions réitérées, rien a en tirer concernant ses intentions. Consentirait-il vraiment à laisser son neveu épouser une jeune fille qui ne soit pas « née » ?

— Quel neveu ? C'est que j'en ai dans toutes les capitales d'Europe ?

— Mais... Albert.

— Albert n'est pas mon neveu !...

— Mais alors, qui est-il ?

— Je vous donne rendez-vous au Palace-Hôtel dans huit jours et vous le saurez.

Entre temps, il espère que les jeunes gens auront arrangé eux-mêmes leur bonheur. Mais voici qu'au contraire les choses se compliquent singulièrement pour Albert.

Une visite inattendue vient porter à son comble l'énervement des deux partenaires, qui s'adorent et paraissent actuellement ne plus pouvoir se sentir.

C'est celle de... Peggy, inquiète de l'absence prolongée de son amant et soupçonnant que c'est une femme qui le retient loin d'elle. Une photo du journal où on le voyait devisant avec Sa Majesté lui a révélé sa résidence... et elle a voulu voir ça de près !

Son entrée au restaurant fait sensation, et l'on ne se doute pas que les projets de vengeance qu'abrite cette petite tête au front têtu sont terribles !

Reçue plutôt fraîchement par Albert, qui, pour éviter un scandale, accepte de s'asseoir à sa table, elle veut bien renoncer à l'esclandre qu'elle projetait depuis Paris s'il consent à venir la retrouver ce soir à minuit dans sa chambre. Il promet pour avoir la paix, mais Sylvia les surveille, et sa jalousie est à ce point exaspérée qu'elle quitte avec éclat la salle à manger.

Albert, débarrassé de Peggy, la retrouve errant dans les couloirs dans le plus grand désarroi. Une explication s'impose. C'est Sylvia qui n'en peut plus. Oui, elle l'aime, oui elle sait que quelque chose les sépare, mais elle ne peut pas faire autrement que lui crier cet amour.

— Que vous soyez empereur ou voleur, je vous adore, Parsifal !

Et si des raisons graves les empêchent de s'épouser, eh bien ! tant pis, elle sera tout de même sa femme.

Leurs lèvres s'unissent pour la première fois dans un baiser délicieux. Leurs cœurs flambent à faire fondre la patinoire et, dans un chuchotement amoureux, ils se promettent de se retrouver à minuit dans l'appartement de Sylvia.

Minuit. Chacune dans leur chambre, Peggy et Sylvia, consumées par l'attente, espèrent, près de la

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

Juillet 1932

6 juillet. — Au Moulin-Rouge, présentation de *La Bonne Aventure*.

8 juillet. — Aux Miracles, présentation de *Ladomègue*.

9 juillet. — Edmond-T. Gréville est parti pour Berlin, où il va réaliser *Triangle en feu*.

11 juillet. — Au Gaumont-Palace, présentation de *L'Honneur commande*.

12 juillet. — Au Gaumont-Palace, présentation du *Champion du Régiment*.

13 juillet. — Au Moulin-Rouge, présentation de *L'Hôtel des Étudiants*.

— Au bar de l'Atlantide, cocktail Clémentine offert à la Presse par Vladimir Sokoloff.

14 juillet. — Arrivées à Paris de Charles Boyer, Maurice Chevalier et Irène Bordoni.

18 juillet. — Au Colisée, présentation du *Coffret de Laque* et d'*Océanie*.

19 juillet. — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Seul contre tous*.

20 juillet. — Au Colisée, présentation du *Gamin de Paris*.

21 juillet. — A l'Élysée-Gaumont, présentation du *Bidon d'or*.

23 juillet. — Au Studio Diamant, séance du Club de l'Écran.

25 juillet. — Au Colisée, présentation du *Sous-Marin blessé* et d'*Ivresse blanche*.

25 juillet. — Aux Agriculteurs, présentation du *Danube bleu*.

27 juillet. — Au Palais Rochecouart, présentation de *C'est un amour qui passe*.

— Au Studio G. F. F. A., cocktail dans le décor de l'Hôtel du Cheval-d'Or du film *Le Billet de logement*.

— Au Moulin-Rouge, présentation de *Raspoutine*.

28 juillet. — Au Théâtre Pigalle, présentation de *La Fille du Désert*.

30 juillet. — Au Studio Diamant, séance de clôture du Club de l'Écran. Débat : « Les causes célèbres à l'écran ».

31 juillet. — Rallye-surprise du Club de l'Écran, sous la présidence de nombreuses vedettes.

porte, le petit coup discret qui les avertira de l'arrivée de l'aimé.

A cette heure tardive, tous les bruits sont insolites. Hélas ! ce n'est que le perroquet de Sa Majesté qui se promène dans les couloirs. Mais, un peu plus tard, c'est un chasseur qui vient porter un mot d'adieu à Sylvia...

Car Albert, par un brusque retour à la raison, a quitté l'hôtel.

Au restaurant du Palace, tout est comme à l'accoutumée, sauf que M. Albert y a repris son service, à la grande joie de ses clientes. Mais, plus mélancolique et plus rêveur encore, son prestige en est comme rehaussé, et sa physionomie possède un charme de plus : celui de la souffrance.

— Me direz-vous enfin, sire, qui est Albert ?

C'est Robertson qui parle, en entrant dans la salle à manger, avec le roi, Sylvia et William retrouvés... près de sa bouteille de whisky.

La réponse est bien inutile, car M. Albert, dans

l'exercice de ses fonctions, n'a pu échapper à la confrontation.

Mais le pauvre garçon sait être beau joueur, et il reste d'un calme imperturbable devant les réflexions vexantes de Sylvia, qui a peine à retenir sa colère et accorde, sans plus tarder, sa main à William.

Mais tout cela, c'est de l'amour, et c'est encore de l'amour, les amabilités qu'Albert prodigue à Peggy pour exaspérer Sylvia.

Cependant, celle-ci, au comble de l'énervement, et pour infliger au maître d'hôtel ce qu'elle considère comme la plus grande des humiliations, lui intime l'ordre d'aller changer de cravate, la sienne étant celle d'un homme du monde et non celle d'un garçon.

Et c'est le regret de cette méchanceté qui la conduira, quelques minutes après, auprès d'Albert et lui fera retrouver le chemin de son cœur.

Tout s'oubliera dans des baisers, et, dans ses bras, elle comprendra, enfin, qu'il y a d'abord l'amour et que tout le reste n'est qu'invention des hommes...

J. H.

REVUE DE PRESSE

QUELS FILMS DÉSIREZ-VOUS ?

M. GASTON THIÉRY publie cette réponse très intéressante d'un lecteur de *Paris-Midi* :

« Je désire des films qui donnent à mes yeux, à mes oreilles, à mon intelligence et à ma sensibilité, l'impression certaine de ne me trouver, lorsque je suis au cinéma, ni au théâtre, ni au concert, ni au music-hall, ni au cirque... Ni même à une très belle exposition de photographies organisée par une agence de voyages.

« Je désire des films qui, suivant les termes de Marcel Rouff (*Reflexions à la porte d'un studio*), que vous avez déjà citées l'an dernier, « mêlent » dans les images le concret et l'abstrait.

« Je désire des films qui aient, le rideau une fois baissé, un prolongement intérieur au fond de moi-même en éveillant des visions et des pensées particulières. C'est dire que je désire des films dont le scénario ait été conçu, médité, écrit spécialement pour le cinéma, en vertu des possibilités exceptionnelles et originales dans cet art. »

LES GRANDS SUJETS

« On assiste de tous côtés à une réaction presque violente contre le « théâtre d'écran », écrit M. Pierre-Henry Proust dans *Comœdia*.

« Dès que, dans un film, des personnages échangent de trop longs propos, assis en rond dans un salon, ou sous une tonnelle, l'ennui saisit irrésistiblement l'assistance, et l'on pourra proclamer à tous les échos qu'il s'agit d'un gros succès, le public « ne marchera » plus... »

« Mais la cause profonde, qui domine tout et marque l'évasion, c'est la recherche de sujets, de « grands sujets ». Car, c'est là l'origine des échecs retentissants comme des suc-

cès durables : savoir ou non choisir un sujet. Comprendons-nous, un sujet vaste n'est pas nécessairement un très grand sujet. Ce qu'il faut pour l'écran, c'est qu'il porte en lui en puissance assez d'images fortes pour inspirer celles-ci au réalisateur. Il n'est



(Photo R. Sobol.)

PIERRE ZIMMERMAN.

On admire assez souvent le talent et le charme naturel des enfants dans les films étrangers, pour signaler l'extraordinaire nature de ce jeune garçon qui débuta à l'âge de six ans dans « La Symphonie pathétique » et ne cessa guère de tourner depuis. Nous l'avons vu en effet dans « Paramount en parade », « Toute sa vie », etc., et dans de nombreux sketches, entre autres avec Noël-Noël. Le petit Zimmerman a d'ailleurs plus d'une corde à son arc, car, s'il est aussi excellent violoniste, il nage, monte à cheval, danse, tient une batterie de jazz comme un professionnel, fait de l'acrobatie... un artiste complet.

pas indispensable d'utiliser dix mille personnes, des villes antiques en carton pâte, tout le bric-à-brac de certaines « productions » étrangères. Des images fortes, c'est-à-dire capables par elles-mêmes de nous faire penser, et cela suffit. »

M. H. Proust consent « qu'il n'est pas impossible de tirer un bon film de certaines œuvres théâtrales. Seulement, il faut se décider à mettre le sujet à nu, à en extraire tout ce qui vraiment pourra porter à l'écran ; garder du dialogue l'essence même, le complément indispensable des images. »

Mais il conclut, sur l'exemple de Bernstein et Pagnol, en souhaitant « que le plus possible l'écran trouve des sujets originaux, que des écrivains se mettent à travailler directement pour lui. »

SILENCE

M. Georges Altman, dans *Monde*, signale à notre attention « le retour au silence » :

« Pabst déjà, délibérément, montre en son œuvre la valeur du silence depuis l'avènement du film sonore et parlé : c'en est désormais fini du film parlant au sens où vulgairement on l'entendait. Il ne s'agit plus de 100 p. 100, ou de 50 p. 100 ; il s'agit d'un art, tout neuf encore, qui consiste à utiliser, en fonction du mot et du son, le silence, par de nouveaux effets. Dans un film comme *L'homme qui cherche son assassin*, cette leçon est suivie avec habileté : il semble qu'on écoute, dans le passage d'angoisse, le silence ; quelques sons, quelques mots seulement, intensifiés et soulignés. »

Concluons avec M. G. Altman :

« Grâce soient rendues au silence revenu à l'écran, et qui seul permet de ne pas transposer des drames d'aujourd'hui en de vulgaires et banals feuilletons. » P. P.

“ CINÉ-MAGAZINE ” A L'ÉTRANGER

ALLEMAGNE

On tourne... on annonce...

— *Étoile filante*, production Erich Pommer. Film réalisé en trois versions : française, allemande, anglaise, et dont la vedette sera Lilian Harvey. Dans la version française, les interprètes seront : Henry Garat, Pierre Brasseur, Pierre Piérade, Franconay, Charles Lorrain, Charles Redgie.

La version anglaise s'intitulera *Happy ever after*, et Lilian Harvey y sera entourée par Jack Hulbert, Sonnie Hale, Edward Chapman, Cicely Courtneidge.

La version allemande s'intitulera *Ein blonder Traum* ; les partenaires de Lilian Harvey seront Willy Fritsch, Willy Forst et Paul Hörbiger.

— *Sud-Express*. Principal interprète : Ernst Busch.

— *Rivaux de la Route*. L'adaptation française est confiée à Colline et Marc Hély ; la mise en scène, à Serge de Poligny. Interprètes : Albert Préjean, Dréan, Jim Gérald, Suzanne Mais, Ferney, Fernand Fabre, Marc Hély, Labrie, Dumesnil, Georges Rigaud, Jeanne Pieron, Paulette Dubost, Pierrade, Bill-Boket, Aimos, Brunier et Marcillac.

— *Une Saison au Caire*. Avec Renate Muller et Willy Fritsch.

— *Le Testament de Cornélius Guldén*. Avec Magda Schneider et Georges Alexander.

— *Je ne veux pas savoir qui tu es*. Réalisateur : Gáza von Bolvary. Interprètes : Gustav Fröhlich et Liane Haid.

— *Kiki*. Réalisateur : Karl Lamac, avec comme interprète principale : Anny Ondra.

AMÉRIQUE

Ethel Barrymore, sœur de John et Lionel Barrymore, vient de signer un contrat avec la Metro. Elle fera ses débuts à l'écran aux côtés de ses frères.

— Le divorce de Buster Keaton, qui se sépare de sa femme, sœur de Constance et Norma Talmadge, est maintenant officiel.



Firmin Gémier, principal interprète de « L'Homme sans nom », réalisé dans les studios de la Ufa par G. Uccick.



Un très joli tableau de « Mr. Bill The Conqueror », une production British International.

— Après un séjour de plusieurs semaines à Mexico-City et au Yucatan, Robert Florey vient d'être rappelé à Hollywood pour mettre en scène *Those we Love* chez Tiffany. Il a pris l'avion de Mexico-City à Hollywood et vient de commencer son nouveau film.

ANGLETERRE

La publication du rapport de la Commission sur les films éducatifs et culturels a été l'un des faits les plus importants du mois dernier. L'une des conclusions de ce rapport était qu'il recommandait la création d'un « Institut national du Film », financé en partie par le Trésor public et destiné à devenir l'organe central d'information et de liaison de l'industrie cinématographique. A peine paru, le rapport a été l'objet de discussions très sérieuses devant le gouvernement, et le Parlement a adopté le principe de l'institut et a décidé qu'une partie des bénéfices de l'impôt sur les représentations du dimanche serait consacrée à la création et à l'entretien de cet institut.

— Quelques productions anglaises d'une bonne moyenne sont sorties ce mois-ci. *Down our Street*, dirigé par Harry Lachman, pour Paramount, est une très émouvante étude réaliste des quartiers pauvres de Londres — *After office Hours* (Après le bureau), de Thomas Bentley, d'après une pièce à grand succès de John Van Druten, est une autre étude de la vie londonienne, tournée pour British International. *Jack's the Boy*, dirigé par Walter Forde pour Gaumont, est une comédie extrêmement bouffonne, pleine de gags, et jouée avec beaucoup de fantaisie par Jack Hulbert et Cecily Courtneidge, deux des plus grands favoris du public anglais. J.-R. S.

— Stan Laurel et Olivier Hardy, les merveilleux comiques, sont arrivés à Londres. Dans quelques jours, ils partiront visiter la Grande-Bretagne et l'Écosse. Ils doivent venir ensuite à Paris, Deauville, Berlin, Madrid. Ils res-

teront en Europe jusqu'en septembre et sont accompagnés de M^{mes} Laurel et Hardy.

— Joan Crawford et Douglas Fairbanks Junior sont également en Angleterre.

GRÈCE

Grande nouvelle sensationnelle pour les cinéphiles d'Athènes : Brigitte Helm et Jean Murat arrivent, accompagnés de Paul Morand, pour tourner quelques scènes du film tiré de son roman *Lewys et Irène*.

Le cinéma « Hesperos » a eu la bonne idée d'inviter ces deux vedettes à une représentation de gala du film *La Valse de Danube*, le si beau film de Br. Helm. On constate un afflux du public depuis la diminution des taxes, qui, de 60 p. 100 sur le prix du billet, ont été réduites à 30 p. 100.

Le film français est toujours le plus demandé et fait une grande concurrence à la production allemande.

A juste raison, d'ailleurs, car la production française a fait ces derniers temps une évolution notable.

Aucun effort n'a encore été tenté pour présenter un film national digne d'éloges. PAP.

TCHÉCOSLOVAQUIE

On annonce...

— *Les Mousquetaires de Mala Strana*. Réalisateur : Svatopluk Inneman.

— *L'Oiseau d'Or*. Mis en scène par O. Kminek.

— *Maître idéal*. Réalisateur : Mac Fric, avec Anny Ondra, Karel Lamac, A. Nedosinska et Theodor Pistek.

— *Le Droit du péché*. Réalisateur : V. Slavinsky.

— *De Samedi à Dimanche*. Réalisateur : Gustave Machaty. Principale vedette : Heda Kiessler.

— *Le Cœur pour la chanson*. Metteur en scène : Karel Hasler, avec M. J. Pospisil.

Un livre qu'il faut lire :

ANDRÉ SAVIGNON

"AU PETIT BATEAU"

Un beau volume, élégamment présenté.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

Prix : 12 francs

F^{de} de CINÉMA à SURESNES (Val d'Or), 38, Av. Jean-Jaurès, dit KURSAAL CINÉMA DU PLATEAU, Adj. Et. CHAUVIN, not. Suresnes, le 24 Août, à 14 h. M. à px (p^é être b.) : 30.000. — Matér. et march. en sus. Cons. 15.000 fr. S'ad. not.

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

DENTOL

Eau - Pâte - Poudre - Savon

SAGE-FEMME 1^{re} classe. Pensionnaires 1^{re} époque. Consultations toute heure. DISCRÉTION ABSOLUE. 64^{is}, r. d'Auteuil (Egl. d'Auteuil), Paris. English spoken.



CHIENS

Chenil de la Maison-Blanche
184, avenue d'Italie, PARIS (13^e)

Téléphone : Gobelins 76-99.

TOUTES RACES

LUXE — CHASSE — GARDE

J'AI MAIGRI

en 6 jours de 3 kilos, sans rien absorber. En reconnaissance je donne gratuitement aux lectrices de ce journal ma miraculeuse recette facile à faire soi-même en secret pour maigrir sans danger, entièrement pour être mince et distinguée ou d'une partie du visage ou du corps. Ecrivez-moi confidentiellement, rép. discrète (joindre 1 timbre) r. v. STELLA GOLDEN, 47, boulevard de la Chapelle, Paris.

le portrait
d'un genre nouveau
est toujours signé

R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

COURRIER DES LECTEURS

DERNIERS ABONNEMENTS REÇUS :

M^{lle} Marthe Gillot (Laon) ; M^{lle} Jane Béguin (Neuchâtel) ; M^{lle} Marie-Rose Devot (Haïti) ; M. Duvoisin (Rochefort-sur-Mer) ; M. Taky Papadack (Athènes) ; M^{lle} Martha Solana (Cuba) ; M. Tuech (Vincennes) ; M. W. Daghu, Lattaquié (État des Alaouites) ; M. Jacques Pequiot (Cosne-sur-Loire) ; M^{lle} Éléine Bigey (Thionville).

Rara. — Rien de nouveau concernant Clara Bow; vous êtes d'ailleurs, il me faut l'avouer, beaucoup mieux renseigné que moi. A bientôt.

Petrovitch. — Je ne pensais pas que Téhéran fût si bien partagé. Les films que vous y avez vus sont tous des productions de valeur. Vous n'avez rien à envier à Paris même, sauf peut-être de les voir avec un peu de retard. Quelle version de *L'Atlantide* vous montre-t-on en Perse ? L'Allemande ou la française ? C'est un fait que, pour qui n'a pas l'oreille très exercée, les films en langue anglaise tournés en Amérique sont difficiles à comprendre. Il y a une énorme différence entre le parlé d'un Anglais et celui d'un Américain, tant dans l'emploi des mots que dans leur prononciation. A première vue, je ne vois pas d'artiste arménienne ayant une certaine réputation à l'écran.

Suzanne Harry Boxeur. — 1^o Jaque-Catelain, 63, boulevard des Invalides; Simone Genevois, 72, avenue de la Princesse, Le Vésinet; Dolly Davis, 40, rue Philibert-Delorme; Bach, 4, rue Jules-Ferry, Enghien. — 2^o Tout dépend de l'importance du cinéma. — 3^o Ces fêtes seront certainement en partie filmées. — 4^o Les artistes, je parle de ceux qui travaillent, n'ont pas assez de loisirs pour accéder à votre demande.

Brune Roumaine qui admire J. A. — Je ne pense pas que vous fussiez déçue si vous aviez à approcher Jean Angelo, qui est un homme charmant et très digne de l'admiration que vous avez pour lui. Mais savez-vous qu'il est marié, et qu'il serait sage de votre part de ne penser à lui que comme artiste et non comme homme ? Si nous parlons peu de lui dans *Ciné-Magazine*, ce n'est pas que nous n'admirions son talent, mais il tourne relativement peu depuis quelque temps.

SAGE-FEMME 1^{re} classe de la F.M.P. 50, Bd de Strasbourg, Paris (pr. gares Nord et Est) Botaris 24-68

TOUT CONFORT MODERNE

CONSULTATIONS TOUTE HEURE

Pension à toute époque. S'occupe des enfants. Service médical assuré par accoucheurs des Hôpitaux de Paris.

Maison de convalescence avec grand parc. DISCRÉTION ABSOLUE English spoken.

Soon a producer. — Merci pour votre lettre charmante et aussi l'aquarelle qui m'a fait le plus vif plaisir. Tous mes compliments à ce sujet. Voici l'adresse du Petit Jimmy, 128, avenue de la République, Montrouge (Seine). Quels renseignements désirez-vous sur cet artiste que découvrirent Jean Benoit-Lévy et M^{lle} Epstein, et qui fut l'interprète de tous leurs films ? Il débuta au music-hall l'an passé, où il interpréta un sketch aux côtés de Mistinguett. Je lui ferai personnellement le reproche d'être vraiment trop influencé par Maurice Chevalier, qu'il imite d'ailleurs d'une façon amusante, mais trop souvent à mon gré.

My love... is Iris. — Albert Préjean, 92, avenue du Bac, La Varenne; Annabella, 19, rue de Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire; Marie Glory, 37, rue Pergolèse.

L'IODHYRINE de D' DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé

Boîte de 60 CACHETS-PILULES : 19^{fr.} 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

Manon Lescaut. — Tous mes compliments pour votre assiduité. A ce que vous me signalez (traverser Paris pour aller voir un film s'il est bon), on reconnaît bien là la véritable cinéphile. De votre avis pour les deux films de Sternberg, inégaux, mais remplis de qualités. Comment, enfin, ne pas être conquis absolument, sans réserves, par *Jeunes filles en uniforme* ? Pour Marlène Diétrich, patientez encore quelques numéros, voulez-vous ? Son tour viendra. Son adresse à la Paramount est la seule que je connaisse. Tous mes regrets et à bientôt.

Élisabeth Gernais. — Grand merci pour vos cartes postales, qui sont venues compléter ma collection et ont été les bienvenues. Mais savez-vous que votre lettre m'a causé un peu de jalousie ? Que je vous envie de pouvoir excursions de la sorte par une température idéale, alors qu'il me faut rester à mon bureau par une chaleur accablante invitant à un doux repos !

Glauc. — Oui, Dorothea Wieck, qui fut la splendide institutrice de *Jeunes Filles en uniforme*, parle français. Elle va du reste interpréter prochainement, dans notre langue, *Lewis et Irène* aux côtés de Jean Murat. Aucune parenté, que je sache, avec Willy Fritsch. — Célibataire.

Lieutenant de Soliers. — Votre enthousiasme m'a à la fois amusé et ému. — Mais oui, vous pouvez changer de pseudonyme si le vôtre ne vous plaît plus ! — Jean Murat, 20, avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine. — L'artiste dont vous me parlez ne fait plus de cinéma pour la raison que vous m'indiquez. — Il est exact que Lilian Harvey se soit blessée non pas dans un accident d'auto, mais en tournant une scène de son dernier film. Rien de très grave, paraît-il, mais sa convalescence sera assez longue. Mes respects, mon lieutenant !

Doris. — Tout à fait désolé de ne pouvoir vous donner pour l'instant l'adresse exacte de Dorothea Wieck, mais, comme je l'indique plus haut, la sensible interprète de *Jeunes Filles en uniforme* est partie pour la Grèce où elle va tourner *Lewis et Irène*. Dès que je serai en possession de son adresse à Athènes, je vous la communiquerai.

Toutes les Vedettes de l'écran



Reproduction d'une carte postale.

Ciné-Magazine-Sélection

Portraits différents

Les 15 cartes.	Franco	10 fr.
— 25 —	—	15 »
— 100 —	—	50 »

Demandez notre catalogue complet :
CINÉ-MAGAZINE, 78, B1 Saint-Michel, Paris-6^e

Nemrac. — Je n'ai pas reçu la lettre dont vous me parlez. Je vous présente néanmoins toutes mes excuses en même temps que je vous remercie pour vos compliments si chaleureux, enthousiastes, en ce qui concerne *Ciné-Magazine*. De votre avis en ce qui concerne *Le Dr Jekyll* ; n'oubliez pas, cependant, que c'est une œuvre qui fait appel au fantastique et non à la vraisemblance. *L'Annuaire général de la Cinématographie* paraîtra courant octobre. Encore une correspondante qui me décrit le pays merveilleux où elle excursionne ! De grâce, un peu de pitié pour le malheureux « cloué à la tâche », comme eût dit jadis un sous-titre aux temps bénis du film muet !

Chardon lorrain. — Je voudrais pouvoir publier en entier votre lettre un peu amère, mais juste quant au fond, afin que nos producteurs comprennent, avant qu'il soit trop tard, la lassitude qui s'est emparée du public en général devant la vague de médiocrité qui déferle sur les écrans. Hélas ! la place me manque pour le faire, et je le regrette. Vous êtes toutefois un peu sévère pour René Clair et plus particulièrement pour *A nous la liberté* ! qui n'a pas copié *L'Opéra de quat'sous*, comme vous le croyez, ces deux œuvres ayant été réalisées à la même époque et présentées à la presse à deux jours d'intervalle. Le critique du journal (et il se prétend à la page, ô ironie !) qui écrit de telles absurdités, ferait bien de se renseigner auparavant !

Un curieux et Roland. — Roland Toutain a, je crois, vingt-cinq ans. Quant à vous indiquer sa date et son lieu de naissance... Demandez-les-lui, peut-être serez-vous plus heureux qu'avec moi. Son adresse : 14, rue Eugène-Manuel. Aucune parenté avec Blanche Toutain. — C'est Aimé Simon-Girard qui sera d'Artagnan. Quant à Milady, le rôle n'est pas encore distribué. — Non, je n'aime pas beaucoup Alice Field, que je trouve beaucoup trop froide.

Un Niçois curieux (comme le sont tous les Niçois, c'est moi qui me permets cet ajout). — Oui, Florèle a joué la revue au théâtre des Capucines. Elle était alors à ses tout premiers débuts. Exact également en ce qui concerne votre deuxième question : c'est bien la sœur d'Henry Garat.

Manon Lescaut. — Un mauvais classement de ce courrier m'a fait répondre à votre seconde lettre avant la première. Excusez-moi. Mais non, je n'ai pas oublié la petite *Rose du Rail*, dont le pseudo m'avait ravi. (Ah ! l'époque de *La Roue* !) Bravo pour le choix de vos metteurs en scène, Feyder en tête, et bravo également pour votre jugement parallèle entre les deux *Atlantide*. Je crois, du reste, que le public du Gaumont-Palace a ratifié votre — permettez-moi de dire notre — jugement. Ah ! si Feyder consentait seulement à revenir en France, pour tourner des scénarios qui lui plaisent, avec des artistes librement choisis, des décors étudiés, un montage surveillé par lui... exactement le contraire de ce qui se passe en Amérique... Nous aurions beaucoup moins de raisons, n'est-ce pas, de désespérer du cinéma français. Mais voyez-vous, il y a l'attrait des dollars, contre lequel on ne peut rien...

Yeux verts. — Ainsi vous voudriez qu'à mon tour, je pose des questions à mes correspondants ? J'avoue n'y avoir pas songé avant votre lettre... Vous désirez également connaître « mon beau pays » ; mais savez-vous que je brûle, de mon côté, du désir de faire connaissance avec le vôtre... Comme quoi, chacun, ici-bas, ne s'estime jamais satisfait, même du bonheur que la main atteint.

IRIS.

LE BONHEUR... POUR VOUS !



Depuis 4000 ans les Sages de la Chine enseignent que

FOU-YU

CE BIJOU TALISMAN DE JADE attire le bonheur sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince
50 fr Argent 65 fr
125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

SEUL VERSIGNY

APPREND A BIEN CONDUIRE

A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGAN

sur toutes les grandes marques 1932

87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillet Entrée du Bois



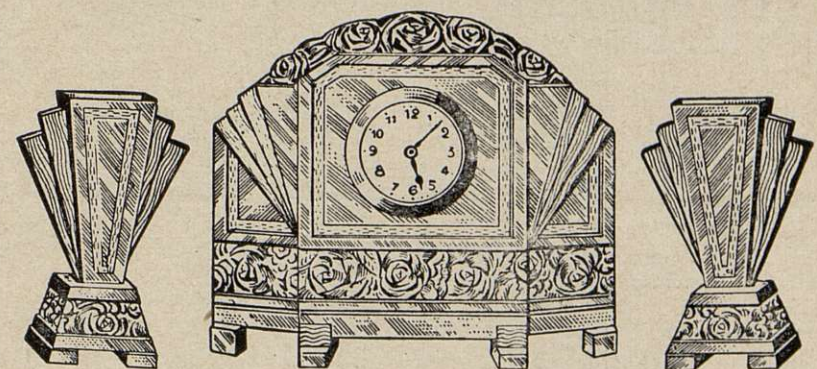
Seins⁰⁹

développés, reconstitués embellis, raffermis, saillies comblées par les Pilules Orientales

Toujours bienfaisantes pour la santé. Flacon, contre remboursement 18 fr. 50. J. RATIE, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS

SAGE-FEMME 1^{re} cl., 1, r. Marbeau (Dauphine), reçoit pensionnaires. Consulte à 1^{re} heure. S'occ. enf. Eng. spk. — DISCRÉTION ABSOLUE —

PRIME AUX LECTEURS



Une pendulette moderne, art nouveau, en véritable marbre reconstitué, chef-d'œuvre de l'horlogerie française, mouvement garanti 3 ans, est cédée à titre de prime aux lecteurs de ce journal au prix exceptionnel de 59 fr.

Il n'est accordé qu'une seule prime par lecteur avec interdiction d'utiliser cette prime pour en faire du commerce

AUCUN PAIEMENT D'AVANCE

Tout n'est payable qu'à la réception et après complète satisfaction. Découpez ce bon et adressez-le aujourd'hui même avec votre commande à LA PROPAGANDE (Service des Primes), 51, rue du Rocher - Paris (8^e)

309

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 12 Août
au 18 Août 1932

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 19 Août
au 25 Août 1932

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 26 Août
au 1^{er} Septembre 1932

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 2 Septembre
au 8 Septembre 1932

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 9 Septembre
au 15 Septembre 1932

Ce Billet ne peut être vendu

PARIS

Alexandra. — Artistie. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnole. — Cinéma Convention. — Étoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Galté Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecourt. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Tempia.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre. AUBERVILLIERS. — Family-Palace. BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino. CHARENTON. — Eden-Cinéma. CHATILLON-S-BAGNEUX. — Ciné Mondial. CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé. CLICHY. — Olympia. COLOMBES. — Colombes-Palace. CROISSY. — Cinéma-Pathé. DEUIL. — Artistie-Cinéma. ENGHEN. — Cinéma Gaumont. FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes. GAGNY. — Cinéma Caehan. IVRY. — Grand Cinéma National. LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé. MALAKOFF. — Family-Cinéma. POISSY. — Cinéma-Palace. RIS-ORANGIS. — Familia-Pathé-Cinéma. SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace. SAINT-GRATIEU. — Sélect-Cinéma. SAINT-MANDÉ. — Tourville-Cinéma. SANNIS. — Théâtre Municipal. TAVERNY. — Familia-Cinéma. VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia-Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma. AMYENS. — Excelsior. — Omnia. ANGERS. — Variétés-Cinéma. ANNEMASSE. — Ciné Moderne. ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont. AUTUN. — Eden-Cinéma. AVIGNON. — Eldorado. BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés. BELFORT. — Eldorado-Cinéma. BELLEGARDE. — Modern-Cinéma. BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia. BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma. BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé. BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli. CADILLAC (Gironde). — Family-Ciné-Théâtre. CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma. CAHORS. — Palais des Fêtes. CAMBES. — Cinéma des Santos. CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont. CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma. CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné. CHALONS-SUR-MARNE. — Casino. CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Palace. CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado. CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé. DENAIN. — Cinéma Villard. DIEPPE. — Kursaal-Palace. DOUAL. — Cinéma Pathé. DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart. ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia. GOURDON (Lot). — Ciné des Familles. GRENOBLE. — Royal-Cinéma. HAUTMONT. — Kursaal-Palace. JOIGNY. — Artistie. LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma. LE HAVRE. — Select-Palace. — Alhambra.

LILLE. — Cinéma-Pathé. — Printania. — Wazemmes. Cinéma-Pathé. LIMOGES. — Ciné-Familla. — Tivoli-Palace. LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia. LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistie-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli. MACON. — Salle Marivaux. MARMANDE. — Théâtre-Français. MARSEILLE. — Aubert-Palace. 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comédia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Olympia. — Familla. MELUN. — Eden. MENTON. — Majestic-Cinéma. MILLAU. — Grand-Ciné-Fallous. — Splendid. MONTEBAU. — Majestic (Vend., Sam, Dim.). MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. NANGIS. — Nangis-Cinéma. NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympia. NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal. NIMES. — Majestic-Palace. ORLÉANS. — Parisiana-Ciné. OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux. OYONNAX. — Casino-Théâtre. POITIERS. — Ciné Castille. PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistie. PORTETS (Gironde). — Radlus-Cinéma. QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal. RAISMES (Nord). — Cinéma Central. REMES. — Théâtre Omnia. ROANNE. — Salle Marivaux. ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli. Cinéma de Mont-Saint-Aignan. ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.) SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux. SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre. SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos. SAINT-MALO. — Théâtre Municipal. SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia. SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma. SAUMUR. — Cinéma des Familles. SÈTE. — Trianon. SOISSONS. — Omnia-Pathé. STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 78, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades 33-39, rue des Grandes-Arcades. TAIN (Drôme). — Cinéma-Palace. TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon. TOURCOING. — Splendid. — Hippodrome. TOURS. — Étoile. — Théâtre-Français. TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronos. VALLAURIS. — Théâtre-Français. VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma. VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air. BONE. — Ciné Manzini. CASABLANCA. — Eden. SPAX (Tunisie). — Modern-Cinéma. SIDI-BEL-ABBÈS. — Olympia (Glacis Sud). SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma. TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden. BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma. BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin. CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne. GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Etoile. MONS. — Eden-Bourse. NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia. NEUCHÂTEL. — Cinéma-Palace.

MAISONS RECOMMANDÉES

CONFISEURS

LOUIS SHERRY
CONFISEUR-CHOCOLATIER
6, RUE DE CASTIGLIONE ET
6, ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES

PARFUMERIES PRODUITS DE BEAUTÉ

AGNEL
16, Avenue de l'Opéra, 16
TÉLÉPHONE : Central 16-81
Registre du Commerce : Seine, 210.712 B

GUERLAIN
PARFUMEUR
68, av. des Champs-Élysées

" LUBIN "
PARFUMEUR
11, Rue Royale. Tél. : Élysées 41-73, Anjou 20-56

LINGERIE

FAIRYLAND
271, rue St-Honoré. Tél. : Central 45-80
TROUSSEAUX, LINGERIE LAYETTES
Robes et Manteaux pour Dames et Jeunes Filles

LA GRANDE MAISON DE BLANC
6, Boulevard des Capucines, 6
TÉLÉPHONE : Opéra 08-60 jusqu'à 08-64

L. ROUFF
130, Avenue des Champs-Élysées
TÉLÉPHONE : Élysées 57-23 et 57-24

COUTURIERS

PHILIPPE & GASTON
Couturiers-Fourreurs
120, Avenue des Champs-Élysées
TÉLÉPHONE : Élysées 47-52 et 54-22

madeleine vionnet
ROBES - MANTEAUX - FOURRURES - LINGERIE
60, Avenue Montaigne
TÉLÉPHONE : Élysées 82-97.

FOURRURES MAX
19, AVENUE MATIGNON, 19
TÉLÉPHONE : Élysées 84-91, 99-08

MIRANDE
Antenne Maison DOUCET
19 et 21, RUE DE LA PAIX
TÉLÉPHONE : Central 05-87, Richelieu 02-55

RESTAURANTS

La Poularde
6, RUE SAINT-MARC
Louvres : 52-33

JEAN CASENAVE
11, rue Sainte-Anne
Ses spécialités — Ses plats du jour
LE PANTHÉON
3, rue Soufflot
SPÉCIALITÉS BUGISTES
La cuisine du Pays de Brillat-Savarin

Chez Kroll
3, rue de Médiol (Face au Luxembourg)
SA CUISINE SES VINS
English Spoken Man Spricht Deutsch

HOTELS

HOTEL CHATAM
18, rue Volney
TÉLÉPHONE : Central 47-59 — Louvre 02-24
RESTAURANT

HOTEL LOTTI
RESTAURANT
7 et 9, rue de Castiglione, PARIS
TÉLÉPHONE : Central 13-00, 71-85

MIRABEAU
HOTEL ET RESTAURANT
8, rue de la Paix, 8
150 chambres — 150 salles de bains

CARLTON
119, Avenue des Champs-Élysées
Élysées : 65-88

HOTEL CRILLON
Place de la Concorde
ADRESSE TÉLÉGRAPH. : Crillonotel-Paris
TÉLÉPHONE : Élys. 62-63 à 62-68, 63-72 à 63-75; later-Élys. 4, 39

HOTEL D'ÉNA
Place d'Éna
TÉLÉGRAMME : Otellena-Paris

HOTEL DU LOUVRE
GRAND RESTAURANT
avec entrée place du Palais-Royal (coin rue de Rivoli)
ADRESSE TÉLÉGR. : Louvrotel-111-Paris

COTE-D'AZUR

NICE HOTEL BEAU-RIVAGE
Promenade des Anglais
Quai des États-Unis. Tél. : 20-00

NICE WEST-END - HOTEL
Promenade des Anglais
DERNIER CONFORT

SAINT-MAXIME HOTEL BEAU-SITE
DANS UN CADRE IDÉAL - MER et PINS Tél. 63

SAINT-MAXIME - HOTEL BON REPOS
TOUT CONFORT - JARDIN. Tél. 76.

SAINT-MAXIME Hôtel-Restaurant des PALMIERS
TOUT CONFORT Tél. 42

ST-RAPHAËL Hôtel du PARC
Au milieu des Pins. Vue sur la mer. Appart. av. salle bains.
Gr. jardin fleuri. Ouv. toute l'année. PACQUEMAN, dir.

St-Raphaël NOUVEL-HOTEL
avec ou sans pension. — Tél. : 3-30
CONFORT MODERNE

SAINT-RAPHAËL - SAINT-BOULOURIS-sur-MER HOTEL MIRAMAR
1^{er} Ordre. — Face à la mer. — Grand parc.

Cap-d'Ail HOTEL SOLEIL
Pension de famille, restaurant recom.

Cap-d'Ail EXCELSIOR
PENSION DE 1^{er} ORDRE
STATION CLIMATIQUE et BALNÉAIRE. Tél. 1-08

CANNES (Novembre à Mai) CALIFORNIE - PALACE
Même administ. : PLAZA-ATHÉNÉE, PARIS

CANNES — 1^{er} Ordre — Construit en 1927 CANNES - PALACE
Route d'Antibes - Jardin - Plein Midi - Vue de mer

CANNES ÉLYSÉE-PALACE
Route d'Antibes
TOUT CONFORT - PLEIN MIDI - GRAND PARC
Garage et 15 box particuliers. OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Cannes - Hôtel BALMORAL
HOTEL DE FAMILLE
Très sélectionné — R. LONGHINI, propriétaire

SAINT-TROPEZ
Hôtel Sube et Continental
Sur le port

L'ÉPOPÉE DE LA TERRE DE FRANCE
Collection publiée sous la direction de JOSÉ GERMAIN

Vient de paraître :

EUGÈNE LE MOUËL
MONT SAINT-MICHEL
AU PÉRIL DE LA MER
Prix : 15 Francs

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

LA RENAISSANCE DU LIVRE, 94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

LA GRANDE LÉGENDE DE LA MER
Collection publiée sous la direction de JOSÉ GERMAIN

Vient de paraître :

STÉPHANE FAYE
MORBIHAN
Prix : 15 Francs

Album
pour

